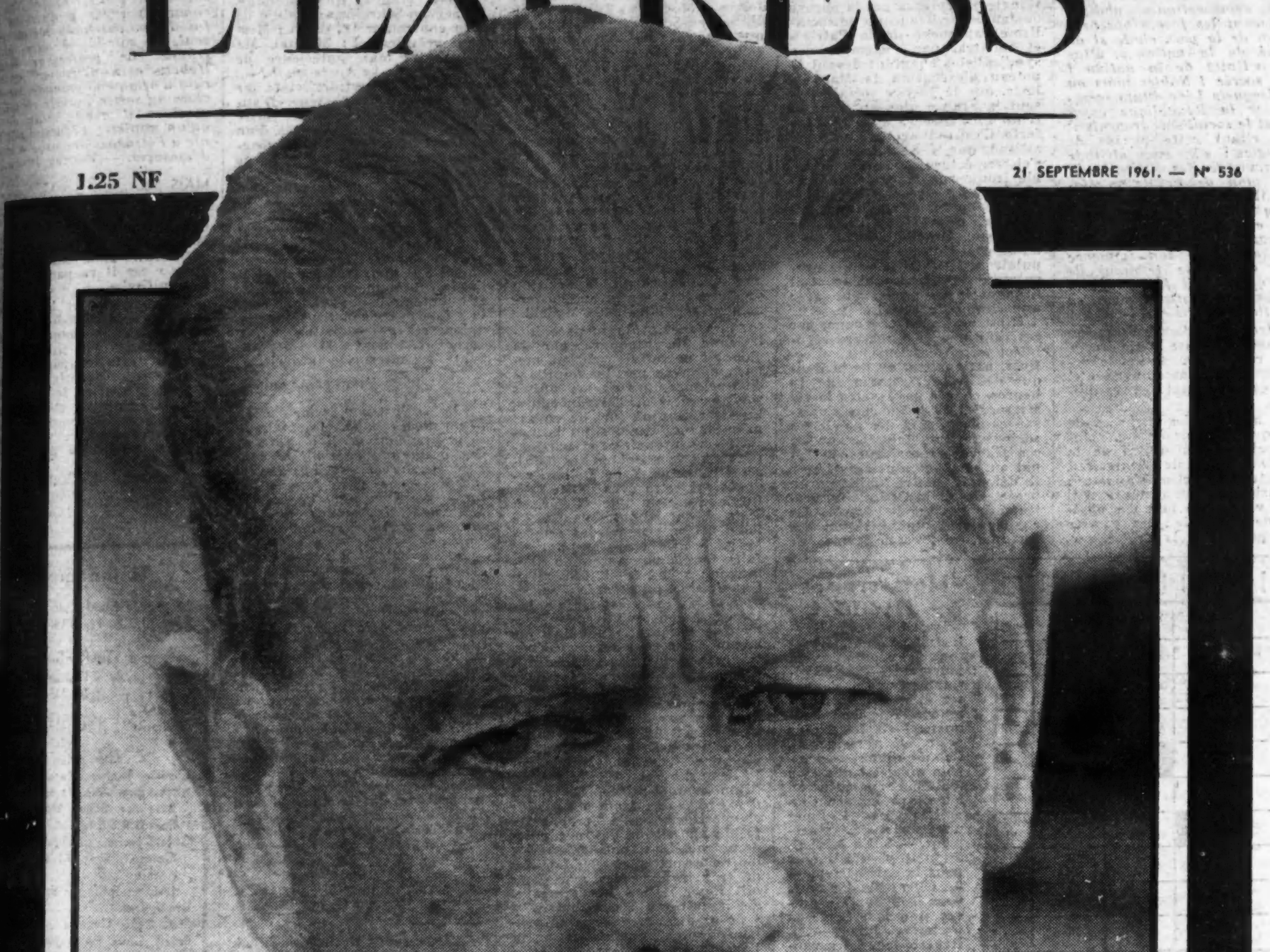
LE SUICIDE DE MONSIEUR H.

L'EXPRESS

1.25 NF

21 SEPTEMBRE 1961. — N° 536



(Reporters-Associés.)

LA DERNIERE PHOTO DE DAG HAMMARSKJOELD

« Hélas ! Pauvre Yorik.. »

(Hamlet.)

B 1 - 6 ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★

UNE LETTRE DE M. VINCENT AURIOL

C'est seulement aujourd'hui que je lis l'article de M. Servan-Schreiber : « Le crime de M. Quadros ».

Avant de traiter ce dernier de « salaud », M. Servan-Schreiber écrit ceci : *« M. Quadros se situe entre Léon Blum et Guy Mollet. Tous les trois, cependant, ont suivi le même itinéraire : prise du pouvoir légitime par les méthodes démocratiques, abdication devant les forces obscures au nom de la paix civile et de l'amitié de la nation ».* Plus loin : *« Unité de la nation ! Union sacrée ! Nobles mots au nom desquels Léon Blum laissa étrangler la République espagnole et le socialisme français ».* Enfin, citant cette phrase de M. Mugica : *« Si mon attitude peut provoquer des difficultés, il est de mon devoir de m'effacer »,* il ajoute : *« Devoir ! Il faut qu'ils aient bonne conscience et les mains propres ces messieurs, comme M. Léon Blum expliquant avec son immense talent devant le tribunal de Riom qu'il avait fait toujours passer son patriotisme avant sa conviction socialiste ».*

Contre cette odieuse agression posthume se dresse la vie droite, noble, courageuse, toute de dévouement à la classe ouvrière et entourée du respect des républicains.

Nul n'ignore les menaces de mort que l'ardeur de son combat socialiste lui attira de la part de Maurras, de «Gringoire», de toute la réaction fasciste ; l'agression à main armée dont il fut la victime le jour des obsèques de Bainville ; les « huées fanatiques » de la droite que, de la tribune, il défiait ; cette séance dramatique du 6 février 1934 où, dans une chambre en désarroi, il adjura le président Daladier de ne pas s'incliner devant l'émeute ; tant d'autres actes d'intransigeante fidélité à sa conviction et de courage tranquille, jusqu'à cette fière et admirable défense de la République et du socialisme, devant la cour de Riom où, accusé d'avoir, par ses réformes sociales de 1936, compromis la défense nationale, il répliqua par la phrase de Jaurès : « Beaucoup de socialisme rapproche de la Patrie » et montra, par l'exemple des syndicalistes chantant devant le poteau d'exécution la Marseillaise, que la justice sociale faisant la France plus humaine la rend plus chère à tous et plus forte. C'est toute cette admirable attitude que M. Servan-Schreiber s'efforce à ternir par sa misérable ironie sur la *« bonne conscience et les mains propres !... »*

Sans doute, Léon Blum, au pouvoir, ne réalisa-t-il pas le socialisme. Il ne le pouvait. Chef d'une coalition : « Le front populaire », il était lié par le programme de cette coalition et il fit aboutir ce programme avec une étonnante célérité.

Il est vrai qu'il provoqua, par ces réformes de structure révolutionnaire : conventions collectives, nationalisation de la Banque de France, semaine de 40 heures, congés payés, etc., la résistance et la haine des « puissances d'argent et des privilèges sociaux ». Mais faut-il rappeler ces séances dramatiques du Sénat où, pendant plusieurs jours, il défendit contre Caillaux un projet de pleins pouvoirs destiné à briser, par le contrôle des changes et la mobilisation des fortunes, ces oppositions de réaction sociale ? Deux fois vaincu par une forte majorité, le chef du gouvernement proposa à ses ministres de provoquer la dissolution de l'Assemblée et d'en appeler au peuple. Ce n'est qu'après une délibération *in aparte* des ministres radicaux, leur refus de résister au Sénat et leur offre de démission, que plutôt que d'abdiquer, Léon Blum constata la rupture de la majorité et démissionna. Où est donc « l'abdication devant les forces obscures » ? Peut-être M. Servan-Schreiber eût-il voulu que les vaincus tentassent un coup d'Etat contre une Assemblée constitutionnellement établie ? Alors, vive le 13 Mai !...

Autre vilenie : l'accusation d'avoir laissé étrangler la République espagnole ! Je ne fus, certes, pas toujours d'accord avec Léon Blum ; ce n'est un mystère pour personne et je ne laisserai pas à M. Servan-Schreiber le soin de le rappeler. Mais j'ai le devoir d'affirmer que, dès le premier jour de l'assaut franquiste, Léon Blum obtint du Conseil des ministres, malgré M. le Président de la République Albert Lebrun, la décision de livrer des armes au gouvernement républicain de Madrid.

Alors survint la menace hitlérienne de répondre par la guerre à notre intervention, menace appuyée par le mouillage de quelques-unes de ses unités sur nos côtes méditerranéennes. Eus-je raison ou tort de ne pas m'en émouvoir, alors que la majorité des ministres, et particulièrement le ministre des Affaires étrangères, Yvon Delbos, redoutaient cette éventualité ? Ce fut la cause de notre différend. Mais Léon Blum demanda à l'état-major général des armées si la France était en état de faire face à une agression allemande : *« Oui,* fut-il déclaré, *si l'Angleterre s'unit à la France; non, si la France est seule ».* Interrogé à son tour, le gouvernement britannique répondit qu'en aucun cas et sous aucune forme, il ne participerait à un conflit provoqué par l'intervention dans la guerre civile d'Espagne. Une politique de non-intervention de *tous les pays* pouvait aider et sauver la République espagnole. Il la proposa, mais devant la violation de cette politique par l'Allemagne et l'Italie, Léon Blum et moi-même, désormais d'accord, accélérâmes « l'aide clandestine » : aide directe assez faible en raison des nécessités de notre défense nationale ; aide indirecte surtout par les facilités de transit accordées aux Etats qui fournissaient des armes et des munitions à nos amis.

Je ne dirai rien de la suspension de ces fournitures ni de l'agonie de Barcelone... Je n'ai pas le droit de mettre en cause un gouvernement étranger.

De tous ces faits, les chefs successifs du gouvernement républicain de Madrid ont porté témoignage en rendant hommage à Léon Blum et à quelques-uns de ses amis. Leur témoignage, et cette vérité historique, valent mieux que l'accusation haineuse et mensongère de M. Servan-Schreiber.

J'en aurais fini, et dédaignerais même une offense personnelle, si je n'avais à dénoncer une perfidie.

Rappelant le message adressé le 30 mai 1958 au Parlement par le président Coty *« appelant tous les Français à s'unir autour du général de Gaulle en sacrifiant même une partie de leurs convictions »,* M. Servan-Schreiber ajoute : *« Après quoi, M. Vincent Auriol écrit au général pour le supplier de mettre une peau de mouton et de sauver la face à ces bons socialistes morts de peur »,* machiavel au petit pied ou Tartuffe, me voici donc le complice des étrangleurs de la République !...

Aussi étourdi que méchant, M. Servan-Schreiber a oublié de bien confronter les dates : Message présidentiel : 30 mai. Ma lettre : 26 mai, antérieure de quatre jours... *« Après quoi ! »*... après quoi, la perfidie éclate sur la figure de l'imposteur. D'autant plus que cette lettre, écrite à Muret sur les instances d'un ami qui m'informait des événements et me demandait de ne pas laisser de Gaulle lier son destin à celui de la rébellion, n'était pas destinée à la publicité. Ce n'est qu'à la demande d'un confrère que la lettre fut communiquée à la presse, ainsi que la réponse du général par laquelle il s'engageait à rétablir l'ordre notamment dans l'armée et à ne tenir le pouvoir que sous la f o r m e constitutionnelle, qu'on relise ma lettre et on verra comment M. Servan-Schreiber interprète la vérité.

VINCENT AURIOL.

[Je n'éprouve pour Léon Blum aucune « haine », mais au contraire l'admiration qui est due à un homme dont le courage personnel — physique et moral — ne s'est jamais démenti tout au long de sa vie. Seulement il s'agit ici de tout autre chose : de méthode politique.

La lettre de M. Vincent Auriol tombe bien. Elle révèle comment et pourquoi Léon Blum, à plusieurs reprises, abandonna ses objectifs politiques en considérant à la fois qu'il était de son devoir de le faire et de ne pas faire connaître publiquement au pays les forces et les intérêts auxquels il se heurtait. Je dois remercier M. Auriol de confirmer ainsi sur des points d'histoire précis et trop peu connus, notre analyse.

Quant à lui je regrette vivement de ne pas avoir pensé à vérifier la date de sa lettre au général de Gaulle en 1958. Au lieu d'écrire « après quoi », j'aurais pu écrire, hélas : « avant même que ». — J.-J. S.-S.]

UN TELEGRAMME DE BONN

L'affirmation de Robert Jungk selon laquelle le ministre Strauss aurait exigé le rétablissement des anciennes frontières du « Reich » à l'inclusion de l'Alsace-Lorraine est pour tous ceux qui connaissent la conception de l'histoire du ministre de la Défense une contre-vérité grotesque.

GERD SCHMUECKLE,
Chef du Service d'Information du ministre fédéral de la Défense.

[En réponse au démenti de M. Strauss, je me vois obligé de confirmer qu'au cours d'une conversation privée, portant sur de nombreux thèmes, et qui eut lieu après la réception de Richard Hertz, consul allemand à Los Angeles, M. Strauss s'est affirmé partisan du rétablissement de l'Allemagne dans ses frontières de 1914. Il n'a sans doute pas nommément cité, à cette occasion, l'Alsace-Lorraine. Tout écolier sait cependant que ces deux provinces françaises faisaient partie du Reich impérial. Je garde un souvenir d'autant plus précis de cette conversation que j'ai été profondément choqué par les professions de foi du ministre. Je n'étais pas seul, ce soir-là, à être ainsi frappé. Le professeur Heinz Haber, astro-physicien américain d'origine allemande, me déclara au sortir de cette réception combien il avait honte de ce qu'un ministre allemand pût tenir à l'étranger des propos aussi démesurés. — ROBERT JUNGK.]

MAIS SI...

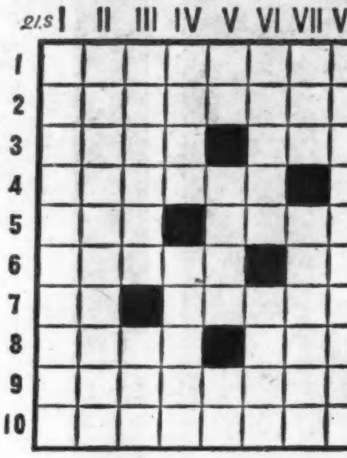
Dans le « Courrier des lecteurs » de votre dernier numéro, M. F. B., à Bordeaux, craint de devoir abandonner « L'Express » car il va partir au service militaire.

Je voudrais ici le rassurer. J'ai accompli vingt-huit mois de service. J'ai lu chaque semaine « L'Express » en chambrée, au bureau de la compagnie où je l'introduisais dans la couverture du « Bled ». C'est le même format. L'adjudant, chef de service, me croyait acquis aux idées de l'hebdomadaire des forces armées, était ravi de mes lectures.

Toujours fidèle lecteur.

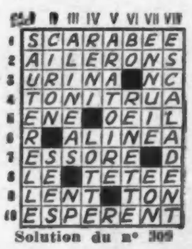
J. D.,
Instituteur.

Mots croisés N° 310



Horizontalement. — 1. Indépendant, il reconnaît néanmoins la couronne. — 2. Ne saurait cependant s'opposer à la chaleur communicative des banquets. — 3. Rend plus petit et plus gentil. Début d'une expression où il est question d'ultra, sans allusion aucune à la situation politique. — 4. Emet une sorte de grincement. — 5. En épelant, est nettoyé. Récipients pour la calcination. — 6. C'est plus qu'une peau. On le fait graver, non sans fierté, la première fois. — 7. Répété, lance des vannes. Fit mieux ressortir lumière et relief. — 8. On y prend l'hélicoptère. A fourni, parmi d'autres, un archer d'élite. — 9. C'est faire le contraire d'un rassemblement. — 10. Victime d'une mortification.

Verticalement. — I. Avait su se faire obéir par César. — II. Décision sur coquille, commandant un départ. — III. Donna ses raisons ou d'autres. Confirmation, parfois bien nécessaire. — IV. Marius ne sut pas résister à leur appel. Plus d'un voudrait, mais oui, y mettre un terme. — V. « Ex ore parvolurum ». Moins élégant que la godille. Redoublé, comique ultramontain. — VI. Dans le bagage chromosomique. Font plaisir à l'avant. — VII. Ne laisse pas. A l'abri, peut-être, des photographes. — VIII. On s'attache à lui, certes, mais plus encore parfois à ce qui vient en plus.



Solution du n° 309

Abonnements

29, rue de Marignan - ELY 23-89
C.C.P. 73.78.19 Paris

TARIFS

	France	Etranger
1 an :	50 NF	60 NF
Spécial étudiants	40 NF	50 NF

Par avion

Algérie, Tunisie, Maroc	72 NF
Allemagne, Angleterre, Belgique, Suisse, Italie, U.R.S.S.	79 NF
Côte-d'Ivoire, Sénégal, Congo, Niger, Mauritanie	93 NF
(Autres tarifs sur demande.)	
Israël, Iran	100 NF
Etats-Unis, Canada ..	130 NF
Brésil, Chili, Venezuela.	172 NF

L'EXPRESS
S. A. Presse Union
Directeur général : J.-J. SERVAN-SCHREIBER
REDACTION : 91, Champs-Elysées. Tél. : ELY 88-61.
ADMINISTRATION - PUBLICITE : 29, rue de Marignan. Tél. : ELY 23-89.
Tirage de l'Imprimerie Industrielle, 7, rue du Sergent-Blandan. Issy-les-Moulineaux.
Composition de Typo-Elysées 91, aven. des Champs-Elysées.

LA CHUTE DES CHEVEUX : Un désordre que l'on sait combattre aujourd'hui

LA science moderne est allée déjà très loin dans la définition des causes et dans la recherche des remèdes concernant la carence du cuir chevelu. Perdre ses cheveux n'est pas un phénomène normal. Pas plus que les démangeaisons ou l'irritation de la peau du crâne.

Les cheveux trop gras, ou tellement secs qu'ils se cassent, même l'apparition de pellicules sont des menaces de calvitie.

Pour agir efficacement sur le comportement du cheveu, il faut intervenir « à la base », c'est-à-dire au niveau du cuir chevelu, là où les cheveux se nourrissent et se renouvellent par de mystérieux phénomènes chimiques.

Il est donc indispensable de ne traiter la calvitie qu'avec des méthodes scientifiques. Ces méthodes évoluent sans cesse et des découvertes importantes ont été faites récemment.

Karl Edam, docteur en médecine et en pharmacie de l'Université de Gœttingen, a prouvé qu'une calvitie traitée à temps peut facilement s'enrayer et qu'une nouvelle vigueur peut être communiquée au système capillaire.

Ses travaux lui ont valu le Prix CIDESCO (Comité International d'Esthétique et de Cosmétologie au congrès de Lucerne en 1959).

UN « THRICOLOGUE » EN ACTION

Opération « régénérescence »

Or il n'existe actuellement en France qu'un seul institut de régénération capillaire qui applique les méthodes de ce savant. Il s'agit du laboratoire Labo-Capil.

Les spécialistes de cet Institut ont déjà fait leurs preuves : ils ont obtenu des résultats étonnants.

L'opération « régénérescence » a lieu en deux phases : l'examen du système capillaire, le traitement proprement dit.

L'examen

Un fiche est établie après analyse du cuir chevelu. Les causes de l'alopécie sont ainsi déterminées.

Le « Thricologue » (spécialiste capillaire) expose alors pourquoi les cheveux tombent et la manière d'y remédier. La nature, la durée et le prix du traitement sont également communiqués au consultant.

Le traitement

Chaque séance de soins dure 25 minutes environ et comporte :
— la mise en condition du cheveu,
— des massages manuels ou infrasonores,
— des applications de formules biochimiques.

● Pour les Parisiens : Labo Capil est ouvert toute l'année de 10 h. 30 à 20 heures, du lundi au vendredi et le samedi de 10 h. 30 à 17 heures.

● Pour les non-Parisiens : Labo-Capil a mis au point un traitement qui peut être appliqué à domicile.

LABO CAPIL
Institut du cheveu et du cuir chevelu

25, pl. Vendôme, Paris-1er. OPE. 85-87
40, rue d'Isly, Alger. Tél. : 63-00-17
Résidence Negresco, Nice Tél. : 88-39-51.
47, cours G.-Clemenceau, Bordeaux Tél. : 44-36-44.
24, rue du 22 Novembre, Strasbourg. Tél. : 32-32-01.

COMMUNIQUE.

LES (VRAIS) AUTOMARCHÉS réhabilitent la voiture d'occasion

— Quand partons-nous ?

— Dans une heure..., le temps d'acheter une voiture !

Ce dialogue n'est pas tiré d'un roman d'anticipation : aujourd'hui, si vous êtes pressé, mais soucieux de pouvoir choisir — si vous êtes difficile, mais décidé à n'engager qu'un capital limité — alors vous pouvez fort bien acquérir une voiture d'occasion sûre, engager un crédit, recevoir votre carte grise, contracter une assurance et prendre le volant... le tout en moins d'une heure.

Dans le même temps, vous pouvez revendre votre ancienne voiture.

Ce n'est pas un miracle : c'est le travail quotidien des *Automarchés*.

Le marché de l'occasion a eu sa préhistoire. Naguère encore, l'acheteur pénétrait en tremblant chez un « spécialiste » inconnu, et aussitôt un vendeur à la langue bien pendue tombait sur sa proie.

— Celle-ci, monsieur ? Ah ! c'est à saisir. Le moteur est comme neuf, la tôle n'a pas un pli. Essayez-la, vous allez voir !

— Le pont ronfle un peu, risquait timidement le client.

— Bah ! si peu. D'ailleurs, ce n'est pas le pont, c'est la sculpture des pneus sur la route. Meilleure preuve que les pneus ne sont pas usés !

Etc, etc...

L'acheteur d'occasion roulait avec un sentiment d'insécurité exténuant, l'oreille à l'affût, guettant les hoquets du moteur.

(Cambazard.)

UN AUTOMARCHE SIMCA AGREE.
Le règne du « baratin » est fini.

Découverte de l'Amérique

La première réaction saine vint de Simca. « Observons les Etats-Unis, se dirent les gens de Poissy. Là-bas, le marché de l'occasion est actif et organisé. Pourquoi ne pas servir les Français aussi bien que les Américains — mieux, si possible ? »

En 1958, sous l'égide de Simca, un Automarché-pilote s'établissait à la porte ouest de Paris, sur le vaste terre-plein de la Défense.

Il offrait 250 voitures de toutes marques. Toutes furent vendues en... un mois, et cela continue.

Le vaste réseau Simca fut alors mis au service des amateurs d'occasions et une rapide floraison d'Automarchés s'épanouit dans toute la France.

Ils connurent un succès sans précédent. Un marché sérieux de la voiture d'occasion était né.

Ce marché n'a cessé de se développer et les clients viennent en toute confiance.

Pourquoi ?

Parce que Simca a établi une « charte de loyauté » en sept points. Tous ses Automarchés agréés sont tenus de la respecter strictement. A ce prix, ils sont admis à faire partie de la chaîne, et ont le droit d'arborer le panonceau ci-dessous.

automarché Occasion SIMCA

Les sept commandements

1) Offrir toutes les marques, y compris celles du Marché commun.

2) Classer les voitures par zones de prix.

3) Proposer des voitures entièrement révisées.

4) Ouvrir de 8 h. 30 à 20 heures, 7 jours sur 7, y compris dimanches et fêtes.

5) Laisser le libre choix au client : entrée libre, libre-service.

6) Avoir sur place tous les services administratifs : crédit, assurance, carte grise...

7) Assurer, sur les voitures de moins de cinq ans d'âge, une Garantie Assurance pièces et main-d'œuvre, entièrement couverte, après expertise, par la Compagnie d'Assurance « La Foncière ».

⁂

Comme on le voit, il y a loin de l'acheteur sans défense de jadis, à celui qui, aujourd'hui, pénètre sans complexe dans un Automarché Simca agréé.

Il n'y a plus de client de « seconde zone » dans un pays où chaque fois qu'on vend une voiture neuve, on vend deux voitures d'occasion.

Il y a seulement des clients qui doivent être loyalement servis.

Le règne du « baratin » est fini.

J.-M. LAONNEC.

Un salon de l'auto à domicile :

L'AUTOMARCHÉ-ÉCLAIR

La nouvelle formule des Automarchés Occasion Simca est en vigueur. Elle a connu, dès les premiers jours, une faveur extraordinaire.

Désormais, avant de pénétrer dans un Automarché, l'amateur d'occasions sérieuses cherche des yeux le panonceau Simca — quelle que soit la marque de ses rêves.

automarché Occasion SIMCA

Tout cela est fort beau, diront certains lecteurs (je les entends d'ici), mais cela ne profitera qu'aux Parisiens, comme d'habitude. Aux Parisiens et autres habitants de grandes villes. Pour nous gens de province, vos Automarchés, c'est comme le Salon de l'Auto ou les Folies-Bergère : c'est... loin !

Patience !

Dans votre bourg, il y a une foire, un marché ; le jour venu, on y voit arriver du bétail, des

automarché Occasion SIMCA

fromages, des bas nylon, des cuisinières électriques... Ouvrez l'œil. Un de ces jours, vous verrez arriver un parc de voitures d'occasion, de toutes marques. Elles s'installeront sur la place, pour deux, trois, huit jours, à l'ombre du panonceau « Automarché Occasion Simca » ; elles seront classées par prix ; vous pourrez entrer librement, choisir tout à votre aise, essayer la voiture, engager un crédit, prendre votre carte grise, contracter une assurance, etc., et partir au volant de votre nouvelle voiture sans autres formalités.

Cela, c'est un Automarché-Eclair. Il respecte intégralement la Charte de loyauté Simca. Et il vient vous voir... à domicile !

COMMUNIQUE
HAVAS

ENFIN L'ANGLAIS A LA PORTÉE DE TOUS

Plus de 800.000 personnes ont déjà appris l'anglais en un temps record grâce à la « METHODE NATURE » qui a vraiment révolutionné l'étude des langues

Finie la torture des manuels de grammaire ! Aucun besoin de se farcir le crâne de mots et de règles appris par cœur, mécaniquement ! Dès la première leçon vous lisez l'anglais sans grammaire ni dictionnaire ni traduction, et vous comprenez parfaitement chaque mot !

Le nouveau cours « L'anglais par la Méthode Nature » vous apprend l'anglais en anglais, vous habituant à *lire*, à *parler* et à *penser* en anglais dès le début. La « METHODE NATURE » est la voie royale pour ceux qui veulent apprendre vite et bien la langue qui ouvre toutes les portes : l'anglais. Remplissez donc aujourd'hui même le bulletin ci-dessous et renvoyez-le nous. Vous recevrez alors gratuitement notre ouvrage illustré sur cette méthode nouvelle et révolutionnaire.

M. Frank BEHRE

Professeur d'anglais de l'Université de Goteborg et expert linguiste de réputation mondiale, recommande vivement la « Méthode Nature ».

Vous devez savoir l'anglais

De nos jours, dans les affaires comme dans les milieux scientifiques, celui qui ne sait pas l'anglais est à moitié sourd, aveugle et muet, il vit en marge du monde. Savoir l'anglais, c'est posséder la clef du succès. Et voilà que la « METHODE NATURE » vous permet d'apprendre l'anglais vite et bien, sans effort et à peu de frais.

Une méthode « sur mesures »

Nul n'est trop jeune, nul n'est trop vieux pour réussir. Les diplômes sont superflus, et la « METHODE NATURE » n'exige pas de vous des aptitudes particulières. Il n'est même pas nécessaire d'avoir beaucoup de temps libre : c'est vous-même qui fixez le rythme de vos études, vous apprenez chez vous, quand il vous plaît.

Un agréable délassement

Après une journée de travail vous ne pouvez dédier l'énergie qui vous reste à une étude fastidieuse. Ce qu'il vous faut, c'est une méthode qui vous permette d'apprendre sans effort, *naturellement*. La « METHODE NATURE » vous enseigne l'anglais comme une deuxième langue maternelle.
Mais tandis que l'enfant apprend au petit bonheur, sans méthode, vous acquérez l'anglais vite et bien parce que la « METHODE NATURE » est un système raisonné.

Il suffit de lire pour apprendre

Vous ouvrez le premier cahier du cours à la page 1. Vous n'y trouvez que de l'anglais et vous êtes surpris de pouvoir aussitôt lire et comprendre, même si vous n'en avez jamais su un mot. Le sens apparaît clairement à la lecture, si bien que les mots et les phrases se gravent naturellement dans votre mémoire.

Vite et bien

Ainsi au bout d'une semaine à des questions posées en anglais vous saurez répondre par des phrases anglaises complètes et *spontanées*. Après quelques mois, la langue et la *manière de penser* des Anglais vous seront si familières que vous pourrez lire leurs livres et leurs journaux, écouter leur radio et parler avec aisance.

Une méthode sérieuse pour l'homme moderne

Nos 800 000 élèves et anciens élèves et les attestations flatteuses qu'ils nous ont envoyées sont les meilleurs garants de l'efficacité du cours.
Non seulement des milliers d'anciens élèves, mais les maîtres les plus éminents recommandent la « METHODE NATURE ». Plus de quarante professeurs de linguistique aux universités les plus fameuses d'Europe ont écrit les préfaces des éditions nationales.

Le premier pas ne coûte rien

Tout ce que nous avançons, nous le prouvons. C'est pourquoi nous vous offrons, gratuitement et sans engagement pour vous, un livre de 52 pages où vous verrez pourquoi l'étude de l'anglais a été pénible jusqu'ici et comment la « METHODE NATURE » résout heureusement le problème. Remplissez donc ce bulletin tout de suite.

« METHODE NATURE »

INSTITUT D'ETUDE DES LANGUES

60, rue d'Hauteville - PARIS (10e)

Veuillez m'envoyer gratuitement et sans engagement pour moi votre ouvrage sur « LA METHODE NATURE » - le cours d'anglais vraiment efficace
(à remplir en majuscules s. v. p.)

Mme, Mlle, M. ____________ Prénom ____________

Adresse : ____________ Ville ____________

E 10/I 61 Département ____________

Londres demande des Rédacteurs

Le CENTRAL OFFICE OF INFORMATION, service de l'Administration britannique, recherche, pour ses bureaux de Londres, deux journalistes chargés de collaborer à la préparation et à la rédaction de bulletins quotidiens d'information en français, destinés à la presse.

Les candidats, de langue maternelle française, devront posséder une excellente connaissance de l'anglais, une grande expérience des affaires internationales et, de préférence, avoir déjà travaillé en dehors de la métropole. Ils devront être capables de rédiger avec compétence et célérité des bulletins clairs et concis et être au courant des problèmes de la traduction.

Les appointements de début varieront selon l'âge et l'expérience, avec augmentations annuelles réglées par le barème en vigueur qui prévoit un maximum de 1.490 livres sterling par an. Quatre semaines de congés payés. Congés de maladie. Semaine de 42 heures. Conditions identiques à celles s'appliquant aux fonctionnaires britanniques. Ces postes ne comportent pas de pension, mais une gratification est accordée en cas de départ après plus de cinq années de service. Les frais de voyage et d'installation à Londres seront à la charge des postulants.

Adresser les demandes accompagnées du curriculum vitae au :

Manager (P. E. 3772)
Ministry of Labour - Professional and Executive Register
ATLANTIC HOUSE - Farringdon Street
Londres E. C. 4 - Angleterre

Il sera répondu à toutes les demandes et les candidats jugés les plus capables seront convoqués pour entrevue préliminaire à Londres ou à Paris dans les plus brefs délais.

Communiqué.

UN ARÔME UNIQUE !

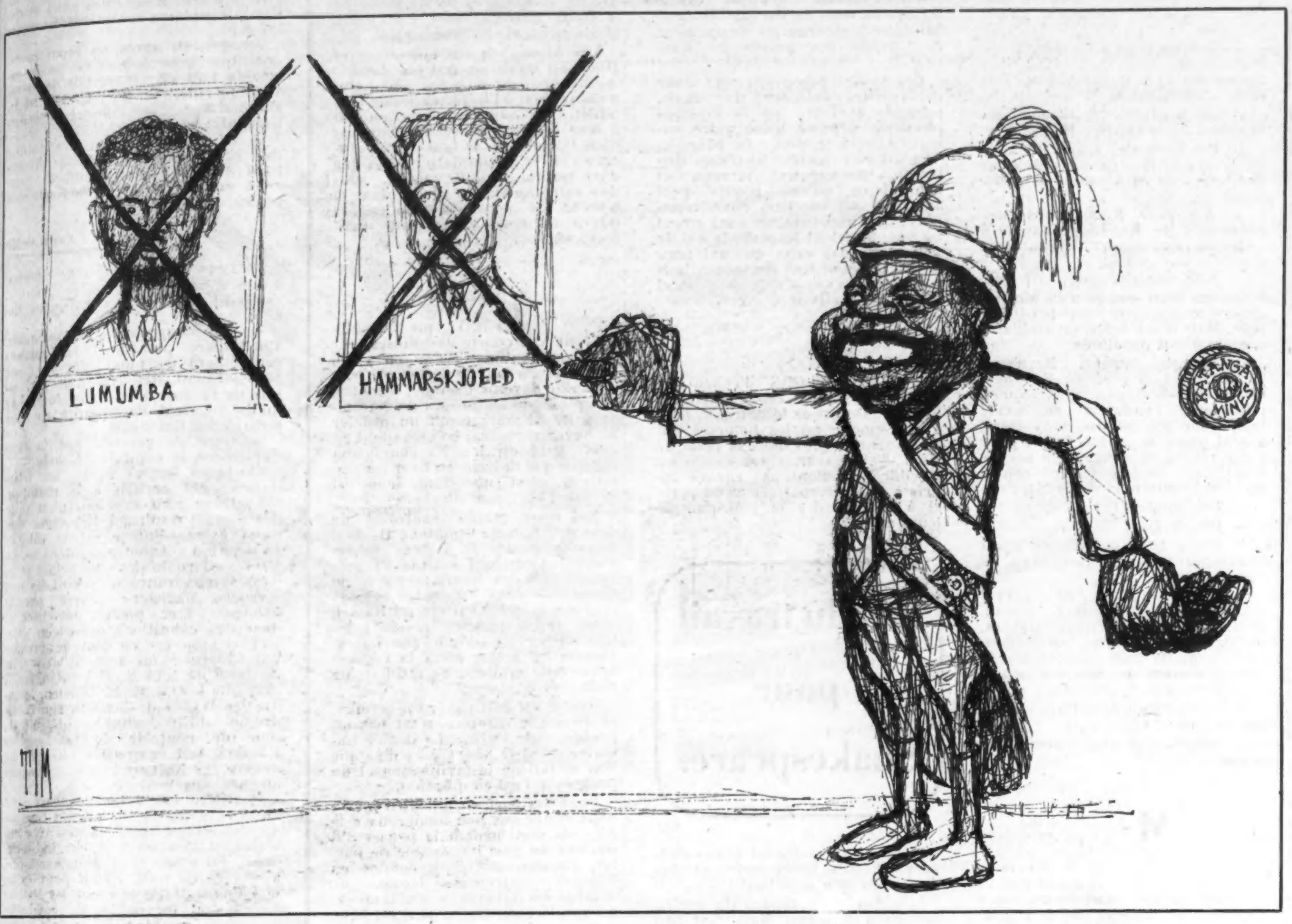
... **GAZ** de ville.

Les Vendeurs et Installateurs, les Services locaux du Gaz de France se tiennent à votre disposition pour vous renseigner.

R. L. Dupuy - Ch 18

L'EXPRESS

9e ANNEE. — N° 536



MONSIEUR H.

La loi de Tschombé

● ***Présentée comme une opération de police gagnée d'avance l'intervention de l'O.N.U. au Katanga a déjà coûté la vie à M. Hammarskjoeld et tourne au désastre. Pierre Vincent raconte ce qui s'est passé en coulisses.***

A Moscou, mardi et mercredi, M. Paul-Henri Spaak, ministre belge des Affaires étrangères, a passé quelques heures désagréables. Au Kremlin, mardi matin, le premier président de l'Assemblée générale des Nations Unies, l'ancien Secrétaire général de l'O.T.A.N. écoutait M. Krouchtchev d'une oreille fort distraite. Ses pensées étaient ailleurs, quelque part dans la savane de Rhodésie : dans la « ceinture de cuivre » où, à l'ombre des baobabs grimaçants, les restes d'un avion finissaient de se consumer.

« Que va-t-on encore me reprocher ? », se demandait M. Spaak.

Dag Hammarskjoeld est mort à N'dola, victime directe ou indirecte de « l'aviation » katangaise. Dimanche soir il s'embarquait à l'aérodrome de Ndjuli-Léopoldville. Il s'y était rendu par des chemins détournés pour éviter d'être reconnu par les journalistes. Accompagné de son état-major et précédé de Lord Landsdowne, sous-secrétaire aux Affaires étrangères britanniques, le Secrétaire général des Nations Unies partait à la rencontre de M. Tschombé, son adversaire le plus implacable depuis la mort de Patrice Lumumba.

Rencontre forcée car, à la stupéfaction du monde, les Nations Unies subissaient une écrasante défaite militaire au Katanga. A Elisabethville, le représentant de M. Hammarskjoeld — un bouillant Irlandais, M. Cruise O'Brien — avait frôlé le ridicule. Jeudi matin, la semaine dernière, il avait annoncé bruyamment que la sécession katangaise avait pris fin, qu'il n'en serait plus question et que M. Tschombé et son ministre de l'Intérieur, le sanguinaire Munongo, assassin de Patrice Lumumba et de beaucoup d'autres, étaient en fuite.

Effectivement, les Casques Bleus s'étaient emparés des principaux points stratégiques d'Elisabethville, de la poste après une dure bataille, de l'émetteur de radio que dirigeaient encore des Belges, de l'aérodrome enfin. Tout paraissait réglé et les connaisseurs des affaires africaines qui prétendent sonder l'âme bantou affirmaient tranquillement qu'après avoir *« reçu un tel coup de pied au derrière, les soldats noirs de Tschombé laisseraient tomber les bras »*.

« M. Tiroir-Caisse »

En outre, on comptait aussi sur l'opposition au régime Tschombé. On s'était toujours dit que le Président était un « valet des impérialistes » et que ses soldats se mutineraient à la première occasion. Avant l'indépendance déjà, en 1960, on l'appelait « M. Tiroir-caisse » et on savait qu'il émargeait au budget de l'Union Minière ou tout au moins à la caisse noire de cette société. A Elisabethville même, d s dizaines de milliers de ses adversaires Balubas avaient cherché refuge dans les camps des Nations Unies. Le gouvernement Tschombé allait s'écrouler comme un château de cartes...

Il n'en fut rien.

Avec son ministre de l'Intérieur, M. Munungo — qui réussit à emmener quelques otages blancs — M. Tschombé prit le maquis et lança des appels à la guerre totale. *« Nous pratiquerons la politique de la terre ..ûlée. S'il le faut, nous ferons sauter les installations de "Union Minière »*, dit-il au micro de Radio Katanga. Les Casques Bleus ne réussirent pas leur coup de force, leur guerre éclair se prolongea, ils subirent quelques défaites qui eurent pour résultat de donner aux soldats hésitants de Tschombé un nouveau moral.

Les ultras triomphaient, couvrant de sarcasmes l'O.N.U., l'accusant des pires atrocités, s'abstenant bien entendu de mettre l'accent sur l'inégalité de la partie. Jamais au Katanga on ne fit valoir qu'il y avait onze gendarmes katangais contre quatre Casques Bleus...

Depuis un an, en effet, grâce à l'appui illimité du capital belge, le président Tschombé avait équipé son armée avec les armes les plus modernes. Les mitraillettes Vigneron

→

à partir du 3 octobre
une nouvelle
"route du ciel"
PARIS-CLERMONT-Fd
NIMES-PERPIGNAN
par
AIR INTER
ALM. 12-68
BAL. 12-80
RIC. 25-39
Billets combinés Air-Inter S.N.C.F.
Agent Général : AIR FRANCE
AIR INTER :
12, rue de Castiglione

STARK and SONS
TAILORS
Les meilleurs coupeurs
Les plus belles étoffes d'Angleterre
16, RUE DE LA PAIX
1er ETAGE

Lorenzo
SHIRTMAKER TAILOR
inaugure son rayon « Boutique Sport pour femme »
ENSEMBLES SOIE - JERSEY - PULLS EXCLUSIFS
Place Saint-Germain-des-Prés
43, rue de Rennes

DU PLOMB DANS LA TÊTE...

par FRANÇOISE GIROUD

— Et lui ?

— Je le prends, dit Shakespeare. Pour cinq actes. Comment s'écrit son nom ?

— Comme il se prononce. Hammarskjoeld, prénom : Dag. Ses contemporains, qui fuyaient l'effort, l'appelaient M. H.

— Les gredins... Ils auraient été capables de m'appeler M. S. !

Au Panthéon des génies du théâtre tragique, la mise aux enchères des héros de la semaine se poursuivit.

— Adenauer Konrad, 86 ans, chancelier du Reich, condamné à céder un pouvoir qu'il détenait seul depuis douze ans.

— Je le prends aussi, dit Shakespeare, bien que je n'en aie pas encore terminé avec son prédécesseur. Mais il me botte, ce vieillard, comme dirait Rosalinde.

— Adjugé. Russell Bertrand, 89 ans, lord et pair du Royaume de Grande-Bretagne, prix Nobel, philosophe condamné en même temps que son épouse, lady Dora, à sept jours de prison ferme pour avoir refusé de s'engager à ne pas manifester silencieusement contre les armements nucléaires (1).

— Des Anglais !

— Des Anglais.

— Eh !... Je les prends, murmura Shakespeare. Adieu, messieurs, je vais travailler.

— Menderes Adnan, 62 ans, Premier ministre de Turquie. Pendu. Zorlu Fatin et Polatkan Hassan, ses collègues. Pendus. Par le gouvernement de leur successeur, le général Gursel, qui leur reprochait d'avoir trahi la démocratie.

Il y eut un silence. Puis Sophocle grogna :

— Allons... Ils sont encore pour Shakespeare.

Mais nous ne serons jamais spectateurs, aux « générales » du Panthéon. Et pourtant, le génie en moins, et avant que la distance ne fige, séparément, dans l'histoire, le cours de ces destinées, on voudrait pouvoir fixer, l'espace d'un instant, l'étrange coïncidence qui a mêlé cette semaine sur le canevas du monde des fils apparemment aussi divers. Pour les uns, ce fut le point final. D'autres, si âgés qu'ils soient, n'en ont pas encore fini de broder leur vie.

On peut penser ce que l'on voudra de l'action menée par M. Hammarskjoeld. L'homme était un produit abouti de la civilisation occidentale. Policé, de haute culture, instruit dès l'enfance, issu de l'élite intellectuelle d'un pays socialement avancé.

« Mais qu'est-ce là, oh ! qu'est-ce en toute chose qui soudain fait défaut ? » disait le poète (2), celui dont M. Hammarskjoeld traduisit la subtile syntaxe entre deux discussions avec les chefs noirs du Congo ensanglanté.

L'encadrement des noirs insurgés contre son arbitrage était fourni par des officiers européens — dont certains Français — devenus mercenaires, des officiers qui avaient torturé au nom du christianisme et qui défendent, arme à la main, pour de l'argent, des puissances d'argent.

Ces blancs européens sont donc encore des animaux de jungle, prompts à croire que le courage physique dépasse toute autre valeur. Allez leur dire : ce courage-là n'est rien qu'une heureuse disposition musculaire, nerveuse et glandulaire qu'une piqûre peut annihiler ou susciter chez n'importe quel individu, ils vous riront au nez. Pourtant le courage n'a de prix que chez ceux qui ont peur et qui agissent tout de même, mus par l'intelligence d'une situation et le respect qu'ils se doivent.

Alors l'échec de M. Hammarskjoeld, est-ce seulement le sien ? Ou est-ce le nôtre, le fruit d'une époque où les hommes qui ne se sentent plus dans la main de Dieu — Seigneur, votre droite est terrible ! — n'ont pas encore appris à se tenir eux-mêmes en main et à comprendre le pourquoi de leurs actes ?

...et du travail pour Shakespeare.

Il faut apprendre. Il faut enseigner cela dans les écoles. C'est plus important que le latin.

Il y faut, il y faudra du temps, beaucoup de temps. Mais c'est cela qui peut encore constituer une force, voire un idéal, en face des réactions barbares.

La vertueuse indignation des nations atlantiques parce que la Turquie, à peine sortie du moyen âge, passe la corde au cou de ses ministres au lieu de s'en débarrasser au plastic, l'Angleterre seule avait peut-être le droit de la manifester.

On peut penser ce que l'on voudra de Bertrand Russel et de son œuvre philosophique. Mais pour protester contre son gouvernement, que fait-il ? Il s'assied dans la rue. Et si ledit gouvernement peut, en toute sérénité, condamner cet illustre vieillard à une peine de prison ferme alors que la Vᵉ République ne peut pas toucher à J.-P. Sartre lorsque celui-ci approuve la désertion (ce n'est certes pas un regret, seulement une constatation), c'est parce que l'Angleterre a, en ce moment, les mains propres. Personne ne soupçonne les tribunaux de juger autrement qu'en conscience et en application des lois. Les magistrats siègent en toute sérénité et n'ont point à craindre la vengeance, la vindicte, ou le futur gouvernement. Ils vivent, et ils pensent, en démocratie.

Les Allemands eux-mêmes — et Dieu sait qu'ils ne sont pas doués ! — viennent de se servir régulièrement (et non à l'hitlérienne) de leur bulletin de vote pour dire son fait à leur vieux chancelier. J'entends bien l'objection. Il faut être « efficace ». Et si la liquidation physique d'un politicien doit mettre, sous une autre forme, du plomb dans la tête de ses successeurs, ou encore ouvrir les voies d'un avenir meilleur, elle est « efficace ».

C'est, me semble-t-il, une vue courte des choses.

En mettant La Balue en cage, Louis XI n'a jamais découragé personne de devenir Premier Ministre, pas plus que les procès de Nuremberg ne décourageront un officier de devenir général commandant en chef. Au contraire. La conclusion logique que doivent en tirer les ambitieux, c'est que tout leur est permis ; tout, sauf d'échouer.

Nul n'est jamais contraint de devenir homme public. Il faut même y mettre un fameux acharnement. Celui qui postule au gouvernement des hommes ou à la direction des Affaires, celui-là même qui, comme Bertrand Russel, entend seulement mettre son prestige au service d'une conviction, assume du même coup la responsabilité de milliers, de millions de destinées humaines.

Savoir s'il doit payer ses erreurs, et de quelle manière, n'est pas un problème de justice. La justice humaine n'existe pas. C'est l'idée que l'on se fait de la civilisation et du progrès qui est en question.

Pour ma part, quand bien même nous resterions peu nombreux à le dire ou seulement à le penser s'il devient un jour impossible de parler, l'assassinat, fût-il, comme en Turquie, entreprise légale, ou, comme au Katanga, « accidentel », est intolérable. Outre qu'il est bête.

Tout ce qui ressortit à la barbarie est inintelligent et accuse une régression de l'homme, une victoire de la nuit sur la lumière de l'esprit.

L'époque est peut-être mal choisie pour persister à croire qu'un jour l'humanité entière émergera de la nuit. Elle avance en dents de scie, et nous sommes depuis de longues années au fond d'un creux, non au sommet d'une pointe.

Mais qui accepte les effets de la barbarie a sa part dans tous les crimes futurs qui se commettront.

Avant d'expirer, M. Dag Hammarksjoeld, citoyen du monde, a peut-être entendu une dernière fois la voix du poète en exil :

« J'habiterai mon nom » fut ta réponse aux questionnaires du port. Et sur les tables du changeur, tu n'as rien que de trouble à produire.

F. G.

(1) Voir page 34 l'article de Bertrand Russell.
(2) Saint-John Perse.

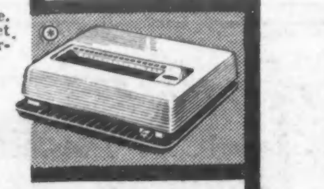
Thermo-Fax

REPRODUCTION ÉLECTRIQUE INSTANTANÉE

● La " SECRETARY "
C'est la machine de bureau par excellence. Conçue pour un usage intensif, elle permet la copie à sec de tous les formats commerciaux usuels.

● L' " ADJOINTE " portable
Elle est toute petite. Elle a été spécialement conçue pour le bureau de l'homme d'affaire, de l'ingénieur et de ceux qui exercent une profession libérale.

● La " MAJOR "
C'est la machine des grands formats : documents comptables, plans, dessins 27×42 cm, 27×63 cm, etc...



Démonstration chez vous sous quelques jours si vous le désirez.

MINNESOTA DE FRANCE 135, Bd Sérurier, PARIS 19ᵉ - BOL 71-19 - BOT 42-80 TÉL. 42-22-21 à LYON et 57-34-56 à LILLE

Centres régionaux à
Lille (Nord), 63, boulevard de la Liberté
Lyon (Rhône), 5, place des Cordeliers (2ᵉ)

étaient arrivées par avions entiers, les instructeurs européens avaient travaillé d'arrache-pied et avaient réussi à former une armée vraiment disciplinée, beaucoup plus valable que la « Force publique » constituée au Congo belge, au cours des vingt-cinq années qui précédèrent l'indépendance.

Un chiffre est éloquent : le Congo belge avait, à la veille de l'indépendance (30 juin 1960), une armée de 25.000 hommes noirs encadrés de Belges ; le Katanga, à lui seul, a aujourd'hui une armée beaucoup plus efficace qui compte 11.000 hommes. Dans le Sud Katangais, en 1961, deux métiers sont encore possibles pour le Noir : devenir soldat de Tschombé ou travailleur à l'Union Minière.

La guerre folle du Katanga a connu, en moins de huit jours, des rebondissements dignes de la meilleure tragi-comédie. A Jadotville, tout près de Shinkolobwe — qui fut le gisement d'uranium le plus riche du monde — les canons se sont tus dimanche midi et les adversaires Irlandais et Katangais se sont retrouvés dans la grande salle à manger de l'hôtel de l'Europe pour un gigantesque banquet de réconciliation, tandis que, dans les rues de la petite cité minière, gendarmes noirs et soldats irlandais assuraient ensemble l'ordre.

Au dessert, après un repas pantagruélique pour lequel on avait rassemblé tout ce qui restait de vivres à Jadotville, il y eut des toasts. Flegmatique, le colonel irlandais Kirkpatrick déclara :

— *Je rends hommage au courage des combattants katangais. Maintenant que la paix revient, ils pourront construire un grand et beau pays...*

A l'aveuglette

— *Les Irlandais sont braves, Jules César l'avait déjà constaté,* répondit le capitaine katangais Mokele.

On se congratula, on se quitta. Une heure plus tard les combats reprenaient de plus belle au grand ahurissement des Irlandais mal remis de la dose trop forte de whisky qu'ils venaient de prendre en compagnie des Katangais.

— *Ruse de guerre !* justifia laconiquement le capitaine Mokele.

Quelques heures après, les Irlandais étaient acculés à la reddition.

La trêve gastronomique n'est qu'un des aspects du drame katangais. Tout aussi extraordinaire est le rôle de « l'aviation » katangaise, dont les pilotes sont rodhésiens ou belges et les deux avions français. Un seul des deux « Fouga Magister » livrés par la France — en pièces détachées et dans des conditions demeurées mystérieuses — est en état de prendre l'air, mais, à lui seul, il détient la maîtrise de tout le ciel katangais. Il mitraille le Q.G. de M. O'Brien, incendie les D.C. 4 de l'O.N.U. sur l'aérodrome d'Elisabethville, détruit la tour de contrôle de la base de Kamina, fait rebrousser chemin aux avions des Nations Unies qui veulent amener des renforts.

Peut-être cet avion français est-il aussi responsable de la mort tragique du Secrétaire général des Nations Unies. Il l'est en tout cas indirectement. En effet, si M. Hammarskjoeld a voyagé de nuit, c'était pour éviter le « Fouga Magister » que les Nations Unies sont incapables de combattre — parce que jamais on n'a songé un seul instant que les Casques Bleus pourraient avoir besoin d'avions de chasse.

Le « Fouga Magister » a-t-il intercepté « l'Albertina » de Dag Hammarskjoeld et l'a-t-il abattu en violant le ciel rhodésien ? Il est trop tôt pour l'affirmer mais, en tout cas, l'avion blanc de l'O.N.U. a volé à l'aveuglette, cherchant la clandestinité pour échapper à la poursuite.

Des avions suédois

Quelles que soient les circonstances de la chute, ce n'était pas un « accident ». S'il n'y avait pas eu l'avion de chasse de Moïse Tschombé, Dag Hammarskjoeld ne serait pas mort et la crise actuelle n'aurait pas éclaté à l'O.N.U. C'est sans doute là la principale conséquence de l'affaire katangaise.

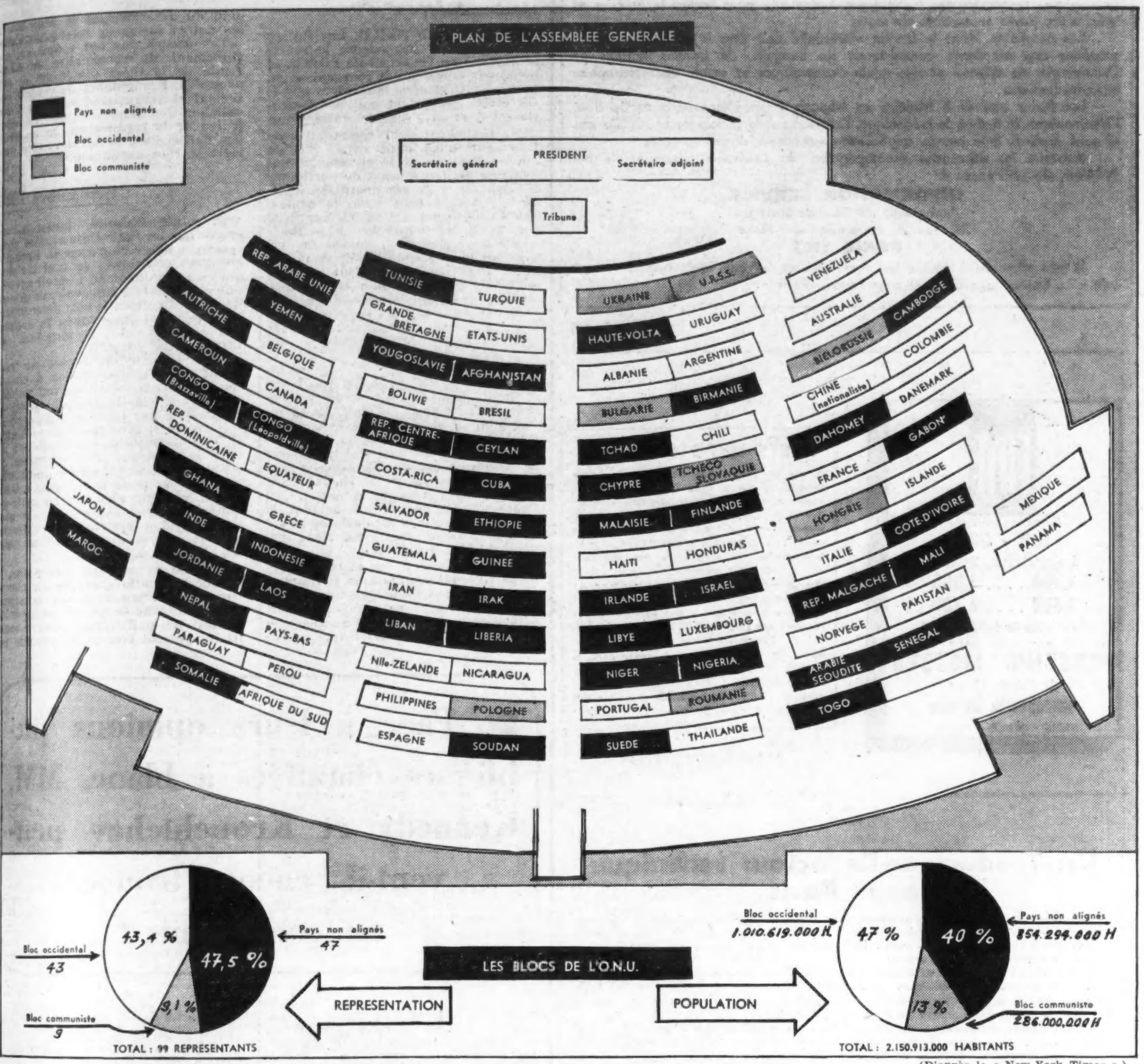
Comment va-t-elle se terminer ? L'Angleterre continue à réclamer un cessez-le-feu et affirme que la disparition de M. Hammarskjoeld ne doit rien changer. M. Tschombé se dit toujours prêt à discuter mais, en attendant, ses soldats — commandés par des mercenaires belges et français — continuent à remporter des victoires. A Jadotville les Irlandais sont prisonniers, à Kamina les Suédois capitulent. Le sécessionniste Tschombé accumule les arguments solides qui lui permettront de négocier et, peut-être même, d'imposer sa loi.

Tout cela à cause des calculs erronés de M. O'Brien.

— *L'O.N.U. ne peut pas se permettre de perdre,* a dit le représentant de M. Hammarskjoeld il y a quelques heures.

Il laissait entendre par là que l'organisation internationale mettra le prix qu'il faut, que — aux yeux du tiers monde — une défaite de l'O.N.U. serait considérée comme une victoire du néo-colonialisme incarné et servi par MM. Tschombé et Fulbert Youlou. Déjà la Suède a promis des avions à réaction pour combattre le « Fouga Magister » fantôme, mais ces avions arriveront-ils à temps ?

P. VINCENT.



(D'après le « New-York Times ».)

L'équilibre des forces aux Nations-Unies

O. N. U.

Le choix des Russes

● ***Pour éviter la guerre à propos de Berlin les neutres avaient un plan, réalisable avant la mort de M. H. : faire intervenir l'O.N.U. Est-ce encore possible ?***

LA disparition soudaine du secrétaire général de l'O.N.U. est un événement qui dépasse actuellement sa personne. A en croire M. Nehru, le monde est en train de traverser la crise la plus grave, la plus menaçante, depuis la fin de la deuxième guerre mondiale. Certes, personne n'est assez fou pour souhaiter une épreuve de force atomique. Mais il arrive parfois que les événements l'emportent sur les hommes et acquièrent une dynamique propre que les leaders ne peuvent plus contrôler.

A l'approche du difficile automne de 1961, tous les espoirs étaient tournés vers l'O.N.U. Malgré les critiques dont cette grande institution internationale avait été l'objet, à l'Est et à l'Ouest, MM. Kennedy et Krouchtchev, comprenant qu'ils étaient dans une impasse, venaient tous deux de laisser entendre qu'ils accepteraient un recours à l'O.N.U. pour la solution de leurs différends.

Avec la mort de M. H., l'O.N.U., cette planche de salut providentielle, devient elle-même le terrain d'une épreuve de force aussi dangereuse que celle qui s'était engagée à Berlin.

Pour comprendre la signification politique de la mort de M. H., il faut retracer l'histoire des rapports de force qui se sont établis entre les deux blocs au lendemain de la deuxième guerre mondiale.

Une majorité automatique

Dans l'euphorie de la victoire sur le nazisme, les Russes ont accepté, en 1945, que le nouveau gardien de la paix internationale, l'Organisation des Nations Unies, soit composée en majorité par des amis des Etats-Unis. Ils ne croyaient plus à la possibilité d'une croisade capitaliste contre leur pays, mais ils reconnaissaient temporairement le caractère minoritaire de leur système social dans le monde.

Les Américains ont pu faire entrer à l'O.N.U. leur vingt et un protégés de l'Amérique latine, s'assurant ainsi une majorité quasi automatique à l'assemblée générale. Staline, soucieux surtout de protéger ses frontières en Europe, réussit à faire admettre l'Ukraine et la Biélorussie comme membres de plein droit, mais il acceptait la prépondérance capitaliste dans le concert international.

Les choses ont commencé à se gâter quand les Nations Unies, sous la pression des Etats-Unis, sont intervenues en Corée. Staline a alors décidé de se désintéresser d'une institution dont il ne voyait plus l'utilité.

Au mois d'avril 1953, un mois après la mort de Staline, le Kremlin a levé son veto au choix d'un successeur à M. Trygve Lee — l'homme de la guerre de Corée — et a accepté un candidat neutre, le Suédois Dag Hammarskjoeld, pour le poste de secré-

→

ÉTUDIANTS BACHELIERS
vous pouvez dès maintenant demander pour la prochaine rentrée scolaire la documentation de
L'ÉCOLE DES ATTACHÉS DE DIRECTION BILINGUES
(1 année d'études)
et de sa
SECTION PREPARATOIRE
15, rue Soufflot, PARIS (5e) - ODEon 46-72

claude Laurens
présente sa collection dame
52, Av. de La Motte-Picquet
PARIS-XVe - SUF. 51-62

EDDY
SHIRTMAKER TAILOR
COLLECTION
AUTOMNE - HIVER
LA TRADITION CLASSIQUE
...DES IDEES NOUVELLES !
CHAMPS-ELYSEES LIDO, PARIS

TRADUCTEURS A DOMICILE

Le CENTRAL OFFICE OF INFORMATION, service de l'Administration britannique, recherche des traducteurs à domicile pour textes techniques et spécialisés, payés au nombre de mots.

Les candidats, dont la langue maternelle doit être le français, devront posséder une excellente connaissance de l'anglais, de bonnes notions de technologie, de science et des sujets économiques et savoir dactylographier leurs traductions.

Les textes anglais à traduire en français traitent de sujets variés dont l'électronique, le textile, la mécanique, l'agriculture, la sociologie et les finances et sont destinés à la presse quotidienne ainsi qu'à diverses revues.

Adresser les demandes accompagnées du curriculum vitae et, le cas échéant, de références à

INFORMATION SERVICE
Ambassade de Grande-Bretagne
35, rue du Faubourg-Saint-Honoré
PARIS (8e)

Il sera répondu à toutes les demandes et les candidats retenus seront informés. Les entrevues seront organisées à Paris.

Communiqué.

FIAT
Concessionnaire
500 - 600
Les nouvelles
1.300 .... 1.500
1.800 .... 2.300
freins à disques
sont visibles à
PERSHING MOTORS
22 Bd Pershing
ÉTOILE 11-52
essai - crédit - reprise

PRETS HYPOTHECAIRES

Avant de placer vos capitaux en hypothèques premier rang ou privilèges de vendeur, consultez un organisme bancaire spécialisé qui, en dehors du gage traditionnel, vous garantira en tout état de cause le règlement des intérêts et le remboursement du capital à son échéance exacte.

Des titres hypothécaires, au porteur ou nominatifs, de 5.000 à 100.000 NF, sont toujours disponibles à nos caisses et leur rapport net varie de 8 à 10 % l'an, suivant l'investissement envisagé.

Sans aucun engagement de votre part, la Société de Banque et d'Investissements, 26, bd. d'Italie ; MONTE CARLO (Principauté) vous adressera sa dernière documentation RX complète et détaillée.

Communiqué

Un Traducteur-Rédacteur technique pour Paris

Le CENTRAL OFFICE OF INFORMATION, service de l'Administration britannique, recherche pour Paris, un traducteur rédacteur de langue maternelle française, possédant une excellente connaissance de l'anglais ainsi que de solides notions de technologie, et capable de dactylographier ses articles.

Il sera chargé de traduire et d'adapter en français des textes anglais traitant de sujets variés mais généralement techniques (électronique, mécanique, agriculture, textile, finances, etc.), destinés à la presse quotidienne ainsi qu'à diverses revues. Il sera aussi chargé de diriger le travail d'une équipe de traducteurs à domicile.

Appointements mensuels de début : 1.424 NF, augmentant sous réserves de travail satisfaisant, jusqu'au maximum de 1.948 NF. Ce poste ne comporte pas de pension. Il est assujetti aux Assurances Sociales et les conditions générales (congés payés, congés de maladie, etc.) sont excellentes.

Le candidat agréé devra accomplir un stage de plusieurs mois à Londres. Pendant cette période, il recevra en plus de ses appointements une indemnité de séjour.

Adresser les demandes, accompagnées du curriculum vitae au :

Manager (P. E. 3374)
Ministry of Labour - Professional and Executive Register
ATLANTIC HOUSE - Farringdon Street
Londres E. C. 4 - Angleterre

Il sera répondu à toutes les demandes et les candidats jugés les plus capables seront convoqués pour une entrevue à Paris.

Communiqué.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS VOLKSWAGEN

	I	II	III	IV	V	VI	VII
1	V	O	I	T	U	R	E
2	O	T	T	O	■	A	D
3	L	E	■	U	R	N	E
4	K	■	F	R	E	I	N
5	S	A	I	■	P	■	■
6	W	I	L	H	E	L	M
7	A	R	T	U	S	■	A
8	G	■	R	I	E	N	S
9	E	P	E	L	E	E	S
10	N	I	■	E	S	T	E

FACE AU MARCHÉ COMMUN

Importante CENTRALE D'ACHATS groupant DIX Sociétés affiliées de Grand Standing. Exploitants magasins vente au détail Ameublement Electro Ménager selon nouvelles formules de distribution possédant Marque de Prestige assurant large clientèle.

Recherche accords avec possesseurs magasins de détail surface au sol minimum 250 m2 dans villes au moins 40.000 habitants.

Convient aussi bien à commerce similaire existant déjà, qu'à Entreprises commerciales désirant se reconvertir. Seule excellente moralité exigée.

Ecrire S.P.A.A.M., 4, rue de Cléry PARIS (2e)

taire général de l'O.N.U. Les Russes ne contestaient pas encore la représentativité de l'exécutif de l'O.N.U. et ne demandaient pas sa réorganisation. Leur seule exigence était alors que le secrétaire général ne soit pas ressortissant d'un pays du pact Atlantique.

M. Hammarskjoeld répondait parfaitement à cet impératif. Fils d'un ancien Premier ministre suédois qui avait empêché son pays de participer à la première guerre mondiale, il déclarait comme lui : « J'ai la neutralité dans le sang ». A la différence de son père, en revanche, Dag Hammarskjoeld a penché dès sa jeunesse vers les idées socialistes et s'est intéressé plus particulièrement au problème de la planification. On connaissait sa préoccupation pour les pays sous-développés et ses prises de position en faveur de l'admission de la Chine communiste à l'O.N.U.

La « troïka »

Pour les Russes, il était, sinon un candidat idéal, du moins le meilleur qu'il pouvaient souhaiter dans le contexte international existant. Mais le monde a évolué vite. Quatre ans après l'avènement de M. H., l'U.R.S.S. lançait son premier Spoutnik. Au cours des six ans de son mandat, le groupe des nations afro-asiatiques est devenu presque aussi important que celui du bloc occidental.

M. Krouchtchev en a immédiatement tiré des conclusions politiques. Il a déclaré aux Etats-Unis que l'heure de la prépondérance américaine était définitivement révolue. Il a exigé que le nouvel équilibre des forces se reflète, aux Nations Unies, par une parité au sein du secrétariat entre les pays capitalistes, les pays communistes et les pays non alignés. C'était l'idée de la « troïka », destinée à remplacer M. Hammarskjoeld, jusque-là seul maître de l'O.N.U.

Le chef soviétique n'a jamais manqué d'arguments logiques pour appuyer sa revendication. Il pouvait justement faire valoir que les Nations Unies ne travailleraient harmonieusement que si elles inspiraient confiance aux principales puissances appelées à faire respecter leurs décisions. Mais pour démontrer sa thèse à la tribune de l'O.N.U., en septembre de l'année dernière, il a choisi de s'attaquer personnellement à M. Dag Hammarskjoeld et à sa façon de mener l'opération secours au Congo. Il a voulu prouver que les Nations Unies continuaient à se conduire comme à l'époque de la guerre de Corée, que leur objectif principal était de défendre les intérêts américains et que M. Hammarskjoeld n'était qu'un pâle imitateur de M. Trygve Lee. La violence de sa diatribe — qu'on en croie un témoin ! — a dépassé tout ce qu'on avait jamais entendu dans le gratte-ciel de Manhattan.

Des fautes

Je ne veux pas analyser ici ce qu'il pouvait y avoir de vérité dans ces accusations. Je pense, pour ma part, que M. H. a commis des fautes graves au Congo, ne serait-ce qu'en refusant à M. Lumumba l'aide militaire que celui-ci réclamait pour étouffer dans l'œuf la dissidence katangaise. Mais je suis convaincu que pour les Russes il ne s'agissait pas cette fois d'une question de personne, mais de l'avenir même de leur influence à l'O.N.U. Ce n'était pas par hasard qu'ils avaient déjà réclamé l'application du système de la « troïka » au sein de la commission du désarmement et dans toutes les autres instances internationales.

Les Américains ont refusé catégoriquement de reconnaître le bien-fondé de la thèse soviétique et ont accusé M. Krouchtchev de vouloir purement et simplement torpiller toute collaboration internationale. Et, dans le feu de la controverse, la majorité des nations neutres s'est rangée derrière M. Hammarskjoeld.

Septembre 1939

Il serait illusoire, toutefois, de croire que les Etats-Unis avaient ainsi remporté une victoire sur M. Krouchtchev. Au contraire : ce sont les attaques du Président du Conseil soviétique qui ont fait entrevoir au groupe des jeunes nations le rôle déterminant qu'il pourrait jouer dans le concert international si la structure de l'O.N.U. était modifiée.

Mais les Afro-Asiatiques ne voulaient pas d'une opération à chaud. Ils craignaient — et on voit aujourd'hui combien ils avaient raison — d'aboutir à une impasse qui paralyserait complètement les Nations Unies. M. Hammarskjoeld a donc obtenu un vote de confiance quasi unanime et, en attendant une nouvelle confrontation (prévue pour la seizième session de l'O.N.U., qui s'est ouverte cette semaine) les deux super-grands se sont préoccupés à nouveau du différend qui les oppose directement au cœur de l'Europe, à Berlin.

Pour la plupart des Européens, le désaccord sur le statut de l'ancienne capitale allemande et sur la signature d'un traité de paix entre les belligérants de la deuxième guerre mondiale apparaît comme un épisode pénible, sans doute, mais secondaire de la guerre froide...

Il n'en va pas de même aux Etats-Unis. Là-bas l'affaire de Berlin a pris des proportions telles que j'ai cru, à la fin de l'été, revivre les journées qui ont précédé septembre 1939. A en croire la radio, la télévision, la presse, les Russes s'appréteraient à couper les voies de communication de cette ville de deux millions et demi de citoyens libres et cette agression doit être empêchée par tous les moyens.

Il est inutile d'expliquer à un citoyen américain que les Russes n'ont jamais mis en question le droit des Berlinois de l'Ouest à vivre dans un régime capitaliste et à communiquer

● Face à leurs opinions publiques chauffées à blanc, MM. Kennedy et Krouchtchev peuvent-ils encore trouver un compromis ?

HÉRITAGE

- Cher ami, quel plaisir j'ai à te revoir. Depuis si longtemps... Mais quelle silhouette, quel chic, quelle allure ! Tu as fait un héritage ?
- Exactement, mon bon ami, j'ai hérité d'un conseil inestimable. Désormais, des pieds à la tête, je m'habille dans un magasin sérieux (un peu sévère mais très sérieux). A Old England, je trouve dans des matières premières de la plus haute qualité, avec un éventail de prix et de choix très étendu, et en exclusivité :
- pardessus, gabardines, costumes Ready Made, d'une classique élégance, coupés par les tailleurs anglais aux noms prestigieux : Rodex, Chester Barrie, etc...
- complets et vestons sport et ville importés d'Italie (d'Avenza), d'un style un peu plus fantaisie, des Etats-Unis pour ceux qui aiment avant tout la liberté dans la souplesse (Royal Award),
- et bien entendu un rayon de tailleurs sur mesures,
- enfin, tout ce qui complète l'élégance masculine (du chapeau à la chaussure), en passant par les plus beaux bagages. Et le tout sous le signe de Quality First (qualité d'abord) qui est la devise de

Old England
12 boulevard des Capucines
(angle de la rue Scribe)

Quality First... et pas plus cher... au contraire.

Quality First

par avion ou par la route avec leurs alliés. Il restera persuadé que si les convois continuent de passer vers Berlin, c'est uniquement parce que les Etats-Unis sont plus forts que l'U.R.S.S.

Une bonne occasion

Il se peut que M. Kennedy ait permis le déclenchement de cette campagne, parce qu'il avait promis à ses compatriotes de restaurer le prestige des Etats-Unis dans le monde, et que l'affaire de Berlin lui a paru une bonne occasion de manifester la nouvelle « fermeté » américaine. Peut-être aussi, comme le prétendent d'autres observateurs, le Président des Etats-Unis a-t-il été sincèrement effrayé par l'arrogance de son interlocuteur de Vienne, M. Krouchtchev. Il se serait rendu compte alors que l'U.R.S.S. ne croyait pas à la volonté américaine de défendre ses alliés et cherchait uniquement à humilier les Etats-Unis aux yeux du monde en les contraignant à céder sur Berlin. Dans cette seconde hypothèse, l'intransigeance de M. Kennedy s'expliquerait par la volonté de démontrer à M. Krouchtchev que l'Amérique est bel et bien capable d'accepter une guerre nucléaire plutôt qu'une perte du prestige aux conséquences incalculables.

Quelle que soit la version exacte, le fait est que l'Amérique est aujourd'hui mobilisée comme elle ne l'a jamais été depuis l'époque de Pearl Harbor et que cette préparation psychologique a suscité des mesures non moins belliqueuses en U.R.S.S.

Si M. Krouchtchev a procédé à une mobilisation partielle en U.R.S.S., où de telles mesures provoquent une véritable détresse populaire, s'il a repris les expériences thermo-nucléaires, malgré sa condamnation antérieure d'un tel geste, c'est qu'il a décidé qu'il devait persuader les Américains de sa force et de sa détermination à aller jusqu'au bout de ses projets berlinois et allemands.

Des deux côtés de la barricade, on a donc engagé son honneur et on se déclare prêt à la pire des éventualités.

M. Dag Hammarskjoeld. (Holmès.)
Pour préparer une session décisive.

La relève de Malenkov

Croit-on vraiment que le président Kennedy puisse se permettre de reconnaître l'Allemagne de l'Est quel que soit le prix que lui paieraient les Russes en échange ? Cela signifierait pour lui un suicide politique et l'abandon de tout projet de se faire réélire à la Maison Blanche.

Pense-t-on que M. Krouchtchev puisse renoncer à son idée de signer un traité de paix séparé avec l'Allemagne de l'Est ? Il ne manque sûrement pas d'hommes dans son entourage qui profiteraient d'une telle reculade pour l'envoyer prendre la relève de M. Malenkov à la direction d'une centrale électrique en Asie centrale.

Une solution commençait à se dessiner, pourtant, dans le feu même de la crise. Au début d'août, dans une interview à James Reston, le président Kennedy a affirmé qu'il serait favorable à l'intervention de l'O.N.U. à Berlin. M. Krouchtchev a fait des déclarations analogues à divers interlocuteurs et, tout récemment encore, à M. Paul Reynaud.

Ce recours aux Nations Unies pouvait fournir un terrain d'entente et permettre aux antagonistes de reculer sans perdre la face. D'autre part, il pouvait rendre une vie nouvelle à l'organisation internationale, durement secouée par le duel Krouchtchev-Hammarskjoeld, à l'automne dernier.

A la conférence de Belgrade, les vingt-cinq pays non alignés qui forment l'ossature du groupe afro-asiatique aux Nations Unies et sont appelés à jouer un rôle prépondérant au sein de cette organisation ont compris que la tâche essentielle de la seizième session de l'O.N.U. serait d'effectuer une médiation dans l'affaire berlinoise. Ils ont préconisé un compromis au sujet du secrétariat de l'O.N.U., se prononçant en faveur d'une « troïka » qui serait simplement « adjointe » au Secrétaire général. C'était une solution bâtarde, mais on pouvait espérer qu'elle calmerait les uns et les autres et permettrait aux Nations Unies d'intervenir en Allemagne.

M. Hammarskjoeld a dû sentir, lui aussi, que la prochaine session serait décisive, et c'est pourquoi il a précipité l'opération du Katanga, certain que la réussite dans cette affaire l'assurerait de l'appui solide des Afro-asiatiques et désamorcerait les critiques de ceux qui disent : « Comment voulez-vous confier Berlin à une organisation incapable de venir à bout d'un Tshombé ? »

La solution de Belgrade

C'est ce problème qui dominera la session de l'O.N.U. qui vient de s'ouvrir à New York.

Il n'est pas difficile de deviner la réponse russe : l'O.N.U. a échoué au Katanga et échouera partout ailleurs, aussi longtemps qu'elle sera dominée par le bloc capitaliste et défendra les intérêts colonialistes des Etats-Unis et leurs alliés. L'U.R.S.S. ayant le droit de veto au Conseil de Sécurité, qui doit choisir le successeur de M. «H», elle peut désormais mettre les Nations Unies devant le dilemme suivant : l'acceptation du principe de la « troïka » ou la vacance du pouvoir au Secrétariat général.

Dès la semaine prochaine, nous verrons ce que les Russes veulent réellement. S'ils sont préoccupés par la gravité de la crise berlinoise, et s'ils veulent s'assurer la coopération des jeunes nations qui, demain, seront inévitablement majoritaires à l'O.N.U., ils accepteront la solution préconisée par la conférence de Belgrade, c'est-à-dire un nouveau secrétaire général, entouré de trois adjoints choisis selon les principes de la « troïka ».

S'ils se montrent au contraire intransigeants et inflexibles, ils prendront de lourdes responsabilités devant le monde entier.

K.S. KAROL.

Institut de Chaillot Georges-Ville

52, *avenue Victor-Hugo* - PAS. 08-87
93, *rue Lauriston* - KLE. 46-24, 24-04
Métro Etoile - Victor-Hugo
Autobus 52, 82 - PARIS (16e)

De la 6e à la Philosophie

Jeunes Gens et Jeunes Filles
Toutes séries, toutes options
toutes classes
Externat. Demi-Pension
Internat-Externé
Rentrée scolaire : lundi 25 septembre

Documentation sur demande

METHODE FIDES

LES CAHIERS DE LA REPUBLIQUE
Direction : Pierre MENDES FRANCE
8, rue Henner - PARIS (9e) - PIG. 39-76

LE NUMERO DE RENTREE PARAIT LE 26 SEPTEMBRE 1961

Numéro spécial :

« LA LUTTE DES CLASSES ET LA SOCIETE MODERNE » avec la collaboration de :
- Georges BURDEAU - Albert DETRAZ - Stanley HOFFMANN - Henri LEFEBVRE - Jean MARCHAL
Charles MORAZE - André PHILIPS - Alfred SAUVY, etc.

Le numéro : 3,50 NF
Abonnement : France 36 NF - Etranger 45 NF - Soutien 60 NF

SPECIMEN GRATUIT SUR DEMANDE

régimes sans sel

Uni-Pub. EV 781

Une Allemagne nouvelle ?

LA seule vraie surprise des élections allemandes, c'est que les libéraux aient remporté 12,7 % des suffrages au lieu des 7 ou 8 % escomptés. Le recul de 1961 ramène le parti chrétien-démocrate à ses dimensions de 1953 : 45,3 % contre 45,2 %, chiffre qui avait passé pour un triomphe du Chancelier en pleine querelle de la C.E.D.

D'où vient le déclin de la C.D.U. ? De la personne du Chancelier, pour une bonne part. En 1957, son extraordinaire campagne électorale avait attiré une clientèle supplémentaire à son parti. Récemment, un sondage est venu montrer que, pour la première fois, 40 % des Allemands trouvaient Konrad Adenauer trop vieux pour garder le pouvoir après les élections. Ses attaques contre son adversaire direct ont eu plus de hargne que de mordant. De plus, il n'avait aucun succès politique à mettre en avant qu'il aurait remporté au cours de la législature écoulée.

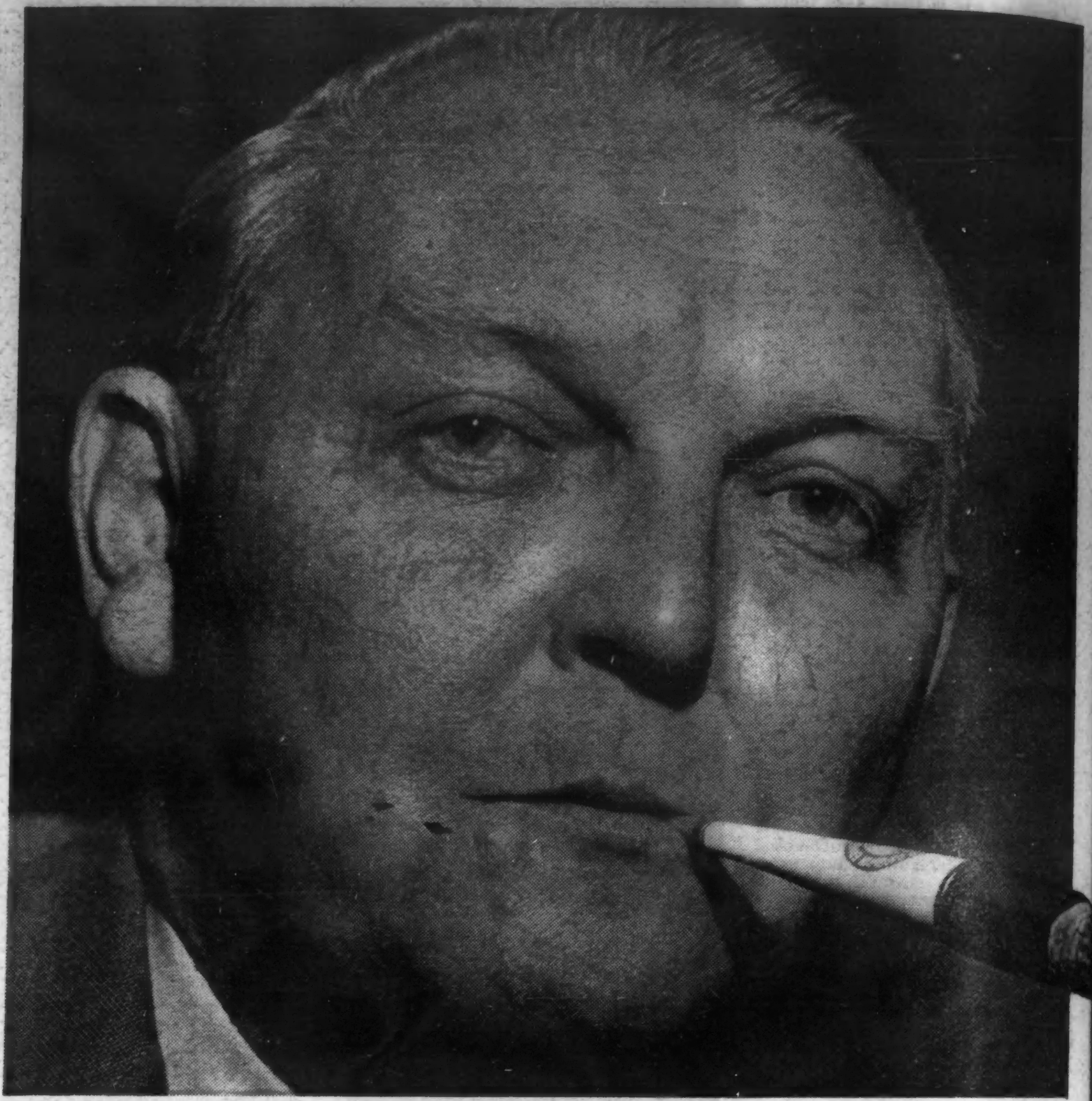
La C.D.U. n'en reste pas moins de loin, le plus grand parti allemand. Pourquoi les électeurs auraient-ils massivement changé leur vote, alors que la prospérité générale n'a cessé de croître ? Pourquoi le parti chrétien-démocrate, qui a eu tout le temps de consolider ses structures, aurait-il tout perdu avec le déclin de son chef ? La C.D.U. n'est ni le R.P.F., ni l'U.N.R. Si en 1953 et en 1957, le prestige d'Adenauer a fait progresser son parti, il n'est devenu chancelier en 1949 qu'en qualité de leader peu connu de la formation sortie victorieuse des premières élections générales.

Le succès relatif du parti libéral a des causes fort diverses. Voter libéral, c'était voter contre l'autoritarisme du Chancelier ; c'était aussi le meilleur moyen de dire non en même temps à la « noire » C.D.U. et au « rouge » S.P.D. C'était encore voter à droite sans perdre sa voix. En effet, le F.D.P. est beaucoup plus conservateur dans le domaine social et plus nationaliste en politique étrangère que la C.D.U. Or, les résultats globaux montrent que la croissance des libéraux correspond au déclin du parti allemand et de l'irrédentiste Parti des Expulsés et des Spoliés, fusionnés dans le Parti pour l'Ensemble de l'Allemagne. La quasi-unanimité des citoyens allemands a donc voté pour trois partis qui se réclament tous du libéralisme et de la démocratie parlementaire. Comme l'observateur français se sent peu enclin à spéculer sur les dangers hypothétiques et lointains que tel homme politique, telle ignorance du passé, telle survivance raciste ou telle indifférentisme peuvent faire courir aux institutions républicaines !

L'avenir immédiat de la politique allemande n'a, en effet, rien de terrifiant. Il est possible que le chancelier Adenauer se trouve contraint de renoncer à la vie politique. Son successeur à la chancellerie serait le professeur Erhard. Le futur chancelier, le futur ministre des Affaires étrangères de la République Fédérale seront peut-être amenés à accepter l'intangibilité de la ligne Oder-Neisse et l'existence d'un Etat est-allemand, faits aussi difficile à admettre et aussi impossible à éviter que l'indépendance de l'Algérie.

Mais qu'il soit socialiste, libéral ou chrétien-démocrate, le ministre de demain reprendra intégralement le texte de la note que le gouvernement Adenauer a fait remettre aux participants de la Conférence de Belgrade. Il leur y demandait ce qu'une partie de la gauche française a trop tendance à omettre, à savoir d'inscrire la question de Berlin non seulement dans la rubrique des relations entre l'Est et l'Ouest mais avant tout dans la rubrique du droit à l'autodétermination.

A. G.



(Holmès.)

M. LUDWIG ERHARD.
Le lion de caoutchouc a pris de l'assurance.

ALLEMAGNE

Les vainqueurs

● ***Quel que soit le dosage politique du prochain gouvernement allemand, les choses vont bouger. Robert Jungk, qui avait prévu l'évolution du corps électoral, explique cette semaine dans quel sens.***

L'UNE des meilleures têtes politiques de Bonn me déclarait au lendemain des élections fédérales :

« Le 17 septembre, nous n'avons pas seulement perdu notre vieux père Adenauer, mais également notre tuteur américain. Désormais, le chef du gouvernement fédéral sera pour l'étranger un partenaire moins sûr et moins prévisible, un interlocuteur plus indépendant, plus orgueilleux. Les Américains, Anglais, Français, Soviétiques ne doivent surtout pas s'imaginer que les forces qui viennent de gagner en influence se montreront, dans les mois difficiles qui viennent, plus maniables que le vieux chancelier. Celui-ci était sans doute têtu, mais, résolument pro-occidental, beaucoup plus réceptif aux suggestions de Washington que ne le sera son successeur. »

Cette thèse paraît solidement fondée. Les trois vainqueurs des élections : Erich Mende (libéraux), Willi Brandt (sociaux-démocrates) et Franz-Josef Strauss (aile bavaroise des chrétiens-démocrates, laquelle, à la différence du reste du parti, s'est brillamment comportée lors du scrutin) ont tous été poussés par le souffle d'un nationalisme que la crise de Berlin vient de renforcer. Ouvertement ou (dans le cas de Strauss) en privé, ils ont reproché à Adenauer sa prudence au lendemain de la coupure des deux Berlin, et ils y ont gagné des voix.

Les mois, et peut-être les années à venir, montreront si ce raffermissement de la « volonté nationale » amènera un réveil du nationalisme allemand. La défaite essuyée par les partis d'extrême droite, dont plusieurs candidats avaient fait campagne avec des slogans nazis ou presque, ne doit pas tromper sur le fait qu'au sein des trois grands partis eux-mêmes le nationalisme gagne du terrain. Dans le meilleur des cas, ce nationalisme se voudra « constructif ». Après douze années, au cours desquelles l'Allemagne d'Adenauer s'est affirmée comme une puissance conservatrice sans guère défendre de conceptions propres en matière de politique internationale, ce « nationalisme constructif » mettra l'accent sur une plus grande indépendance à l'égard de l'Ouest et de l'Est pour faire de l'Allemagne occidentale un partenaire plus actif, plus riche d'idées mais aussi plus raisonnable.

Mais on peut tout aussi bien imaginer que les forces raisonnables, représentées par MM. Gerstenmaier et Erhard chez les chrétiens-démocrates, par M. Dehler chez les libéraux et — dans une certaine mesure — par les dirigeants sociaux-démocrates, s'aligneront sous peu sur des forces différentes, moins raisonnables.

Les mécaniciens du pouvoir

A cet égard, M. Erich Mende, chef des libéraux, est l'un des principaux facteurs d'incertitude. Cet ancien officier des blindés, qui à l'âge de 44 ans n'a encore jamais exercé de profession civile normale, convoite ardemment « des responsabilités », c'est-à-dire un portefeuille ministériel. La facilité avec laquelle il change d'opinion a effrayé tous ceux qui l'ont vu au travail, à Bonn. Lui-même et son cercle d'amis (qu'il désavoua pendant quelque temps lorsqu'ils mani-

HERTZ
l'organisation de location de voitures
la plus perfectionnée du monde,
vous offre :
L'assurance gratuite conducteur, famille, passagers
Une flotte de voitures dernier modèle
Un service international de réservation
Paris : 43, rue Bayen, ETO 65-75
48 bis, rue Custine, ORN 15-63
HERTZ avec chauffeur : PAS 75-15
Dans tous les aéroports et toutes les principales villes de France, d'Afrique du Nord et du Monde.
h 19
Louez donc HERTZ dans votre ville.

M. Franz-Josef Strauss.
L'homme fort a fixé son prix.

(Holmès.)

festèrent des tendances favorables aux socialistes) méritèrent le sobriquet de « mécaniciens du pouvoir ». Mende semble tout disposé à ajouter quelques additifs toxiques au carburant qui vient de le propulser vers sa première grande victoire politique. Il n'est pas homme à s'arrêter en chemin.

Il arrivait naguère à Mende de s'orienter à gauche (il combattit par exemple l'armement nucléaire de la Bundeswehr, tant qu'il put espérer y gagner en popularité), mais il vira rapidement de bord chaque fois que ses puissants bailleurs de fonds de la Ruhr lui coupèrent les vivres.

Des concessions impopulaires

Il est encore difficile de prévoir qui, au sein du parti libéral, prendra le dessus, des vieux libéraux authentiques comme MM. Heuss et Dehler ou des jeunes activistes du nationalisme. Mais il est à craindre que l'ex-officier Mende éprouve davantage de sympathie pour ces derniers que pour les premiers.

M. Franz-Josef Strauss également a un net penchant à l'opportunisme et aime à oublier (voir ma réponse à son dernier démenti (1) ses prises de positions d'hier. Son heure est maintenant venue. Grâce à son succès électoral, il a nettement renforcé sa position au sein du parti gouvernemental. Dès avant les élections, et vraisemblablement à l'insu de l'état-major de son parti à Bonn, il a négocié secrètement avec Mende, au nom de la seule C.D.U., la formation d'un gouvernement de coalition avec les libéraux ; il a vraisemblablement déjà fixé avec Mende le prix d'une participation de ce dernier à un gouvernement dont M. Strauss serait « l'homme fort ».

On estime généralement que M. Strauss ambitionne pour commencer le portefeuille des Affaires étrangères dans un gouvernement Erhard, en attendant d'enlever le poste de chancelier. Son entourage, cependant, pousse M. Strauss à conserver pour le moment le portefeuille de la Défense. De cette manière, il conserverait non seulement ses pouvoirs anciens, qui sont considérables ; il éviterait également d'avoir à approuver les concessions internationales, extrêmement impopulaires, que le prochain ministre fédéral des Affaires étrangères devra consentir dans les mois qui viennent.

M. Strauss s'est également entretenu, dès avant les élections, avec Ludwig Erhard, le « père du miracle économique ». Aussi parlait-on dès lundi dernier d'un « attelage Erhard-Strauss » pour briguer la succession d'Adenauer et barrer la route à M. Gerstenmaier, président du Bundestag, qui compte de nombreux partisans au sein de la C.D.U.

En mouvement

M. Erhard a été surnommé à Bonn le « lion de caoutchouc » parce que, s'il sait rugir, il s'incline ensuite trop facilement devant ses adversaires. Erhard a toutefois pris de l'assurance durant la campagne électorale ; il a été impressionné par les fréquentes ovations du public et ses intimes assurent qu'au cas où il deviendrait chancelier, il démontrerait une fermeté et une constance dont peu de gens le croient encore capable. A la différence de M. Strauss, il serait un partenaire moins commode pour de Gaulle et nouerait en revanche des relations plus cordiales avec les Britanniques.

M. Willy Brandt, de son côté, préconise un gouvernement d'union nationale ; c'est là sa seule chance d'obtenir une part du pouvoir. Mais les deux autres partis n'accepteront de partager le pouvoir avec le S.P.D. qu'en cas de crise internationale grave. Si M. Brandt demeure relégué dans l'opposition, il se trouvera soumis aux pressions croissantes de la gauche de son parti, conduite par M. Otto Brenner, président du syndicat des métallos. Par discipline, M. Brenner fera sans doute preuve de retenue pendant quelque temps, pour n'en réclamer que plus vigoureusement ensuite « une véritable opposition ».

La gauche du S.P.D., en effet, aura bientôt le vent en poupe ; plusieurs mesures impopulaires sont imminentes : une augmentation des impôts, rendue nécessaire par l'alourdissement des charges militaires ; une prolongation de la durée du service militaire ; des augmentations de prix, les industriels n'ayant fait preuve de retenue, ces derniers mois, qu'en raison de l'approche des élections. Des conflits surgiront alors entre la direction du S.P.D. et les « rebelles » (lesquels, à l'exemple des anciens bevanistes britanniques, projettent de créer leur propre service de presse et leur propre journal) et une scission du S.P.D. ne peut être exclue.

En conclusion, la politique allemande s'est remise en mouvement. Des forces de droite et de gauche, nouvelles et plus radicales, longtemps réduites au silence, cherchent à se faire entendre dans le cadre des trois grands partis. Une nouvelle période d'agitation s'annonce que des leaders jeunes et souples (voire trop souples) chercheront à mettre à profit. L'Allemagne s'est éveillée d'un long sommeil.

ROBERT JUNGK.

(1) En page 2.

PLUSIEURS MEDECINS CESSENT DE FUMER

Paris. — 8.200 grands fumeurs (dont de nombreux médecins) ont cessé de fumer sans effort, sans volonté, grâce à un tout nouveau procédé (Nico-Cortyl) qui fait disparaître le besoin de fumer sans même que le fumeur s'en rende compte.
Le Centre de Propagande Anti-Tabac signale que ceux qui le désirent peuvent recevoir gratuitement une documentation concernant cette nouvelle méthode. Il leur suffit d'adresser au C.P.A.T. (serv. 86 Kl) 18, Chaussée-d'Antin, Paris, une enveloppe timbrée portant leur nom et adresse.
Le Nico-Cortyl est absolument inoffensif, n'a aucun effet secondaire, est d'origine française et est déjà importé par les Etats-Unis.

Communiqué

En direct, de chez les ensembliers GÉRARD & PIERRE

Il émane des créations francaises, scandinaves et italiennes cette nouvelle esthétique, en matière d'ameublement, d'où est né le style contemporain.
Grâce à l'initiative des ensembliers GÉRARD & PIERRE, les meilleurs stylistes et architectes de ces différents pays présentent actuellement dans les magasins GÉRARD & PIERRE leurs nouvelles créations.
Le bureau d'études GÉRARD & PIERRE est mis gratuitement à votre disposition. Afin de profiter de ce service, il suffit d'envoyer un plan sommaire, de la pièce ou de l'appartement à meubler, à l'aide duquel vous est soumis gratuitement un projet complet de la future installation, avec maquettes, devis et toutes suggestions indispensables à la réalisation de cette ambiance de détente si recherchée aujourd'hui.

Ci-dessus : Ensemble salle de séjour en teck. Bahut et table sur piètements tubes. Chaises en teck et cuir noir. Coin salon-bibliothèque composé d'éléments encastrés. A remarquer : l'originalité des éclairages

Photo COLAS

3 magasins à PARIS :
74, Bd MAGENTA (show room INTÉRIOR) NORd 10-62
(Spécialement consacré aux créations scandinaves de grand standing)
146, Bd MAGENTA • TRUdaine 70-21
(Créations françaises)
79, Rue de RENNES • LITtré 12-12
(show room ROCHEBRUNE consacré aux éléments ROCHEBRUNE)
Adressez-vous à l'une de ces 3 adresses pour recevoir la documentation N°

debourd

LA FRONDE DES

Quelle a été l'attitude de l'Armée pendant le putsch d'Avril ? Pour comprendre ce qui peut se préparer actuellement dans les coulisses du pouvoir, il faut connaître les difficultés que le gouvernement a eues à faire accepter, puis à faire transmettre, les ordres qu'il a donnés pour préparer la résistance à une éventuelle opération des généraux insurgés contre la métropole. Jacques Fauvet et Jean Planchais révèlent, dans leur livre « La Fronde des généraux », certains événements inconnus des journées d'avril. « L'Express » termine cette semaine la publication des extraits de cet ouvrage qui paraît la semaine prochaine aux Editions Arthaud.

Ce dimanche 23 a bien mal commencé à Paris. Des attentats au plastic font à 3 heures du matin un mort à l'aérogare d'Orly et des blessés à 7 heures à la gare de Lyon. Puis ce sont les nouvelles, toutes mauvaises, d'Algérie : Challe proclame qu'il tient la plus grande partie de l'Algérie, Salan arrive à Alger, M. Joxe et le général Olié quittent malgré eux Télergma, d'où le ministre téléphone ses alarmes à M. Debré, puis Bône, et dans cette précipitation on croit voir à Paris une preuve de plus que Challe tient presque toute l'Algérie.

A l'Elysée, le général de Gaulle consulte dans la matinée mais ne paraît autrement pressé ni de faire jouer l'article 16 ni même de prendre la parole à la radio. Le retour précipité de M. Joxe le fait cependant hâter le mouvement au début de l'après-midi mais il faudra l'insistance de son entourage et de M. Debré pour qu'il accepte de parler dès le soir même.

Le Premier ministre qui est au centre de l'action voit le vide se creuser d'un côté et de l'autre de la Méditerranée. Peut-être n'a-t-il pas tous les renseignements, mais ceux qu'il n'a pas l'inquiètent plus encore que ceux qu'il a. Sans doute les hiérarchies parallèles fonctionnent-elles une fois de plus, mais si tout n'arrive pas nécessairement au Premier ministre, tout part de lui et c'est bien en fonction de ses informations qu'il est obligé de donner ses ordres à ceux qui voudront bien les exécuter.

A l'Elysée, M. Jacques Foccard chôme aussi peu que M. Michel Debré à l'hôtel Matignon. Avec l'humble titre de secrétaire général à la Communauté, il est, dit-on, l'homme des petites opérations et des grands moments. N'apparaissant pas il est toujours présent. Au centre de la toile, il a ses antennes et ses réseaux. Il est informé et efficace.

Le Premier ministre, lui, a ses officiers et ses préfets et il presse le Président de la République de mettre chacun devant son devoir et la nation tout entière qui vaque à ses plaisirs dominicaux en étant bien sûre, trop sûre, que de Gaulle « arrangera ça » comme il a « arrangé » l'histoire des *Barricades*.

Dimanche, en fin de matinée, M. Debré tient conseil avec MM. Roger Frey, de La Malène, Foccard, Melnik, d'autres encore auxquels se joint M. Chaban-Delmas. On y discute des mesures à prendre pour parer à une opération contre la métropole ou la capitale venant d'Alger ou de Pau. « *Mais ne conviendrait-il pas d'informer la population du danger ?* » demande le Président de l'Assemblée nationale. On passe.

Quatre heures de préavis

Paris est bien flanqué de troupes au sud et au nord : Rambouillet et Orléans, Rueil et Pontoise. Mais Orléans n'est pas sûr et Rambouillet évoque le 13 Mai, toujours le 13 Mai. Depuis samedi au petit jour toutes les polices ont posté leurs guetteurs aux portes du quartier. Les chars resteront sagement dans leur garage, mais leur présence aux portes de la capitale troublera les nuits du gouvernement. D'autant qu'un message d'Alger intercepté la veille semblait bien destiné aux chefs — arrêtés le samedi matin — du complot de Paris.

« *Tirer ou ne pas tirer ?* » telle est la question, simple et tragique, qui se pose à M. Debré. Que la menace vienne de la métropole ou d'Algérie, l'ordre devra ou non en être donné par lui qui se retrouve à cette heure le seul « responsable de la défense nationale » comme le veut la Constitution et l'exige l'insurrection d'Alger.

Pour l'armée de l'air, le problème de l'ouverture du feu se pose de façon d'autant plus dramatique qu'elle a pour chef le général Nicot, major général de l'armée de l'air qui s'est fait le complice de Challe en assurant son départ en Algérie. Le général Stehlin, chef d'état-major de l'armée de l'air, est à Madagascar où il remet des appareils à la naissante aviation malgache. Nicot fera tout ce qui est en son pouvoir pour éviter à l'armée de l'air de la métropole d'intervenir. Ses arguments sont parfois improvisés.

Au cours de la réunion d'état-major qui s'est tenue le samedi soir au retour de Rabat de M. Messmer, il a déjà expliqué au ministre qui voulait interdire tous les vols en territoire métropolitain, qu'il ne saurait en être question :

— *Comment les élèves de nos écoles pourront-ils s'entraîner ?*

— *De toute façon,* répond avec son perpétuel sourire le ministre des Armées, *c'est demain dimanche. Ils ne voleront pas.*

— *Mais lundi ?...*

— *Lundi, nous verrons.* »

Les réserves actives de l'armée de l'air ont été rappelées. Elles sont formées d'hommes entraînés qui résident près des bases et peuvent être mobilisés et utilisés sans délai. A la marine, on a demandé des navires équipés de radar qui puissent surveiller le ciel plus au sud que les installations métropolitaines. Grâce à eux, on serait averti de l'arrivée de bimoteurs de transport Nord 2501 au moment même où ils franchiraient la côte algérienne, c'est-à-dire deux heures et demie avant qu'ils atteignent la côte métropolitaine, trois heures à trois heures et demie avant qu'ils arrivent à Toulouse ou Bordeaux, quatre heures à quatre heures et demie avant qu'ils survolent la région parisienne.

Après bien des discussions, l'ordre est donné, à l'échelon gouvernemental, de s'opposer à une incursion aérienne rebelle « par tous les moyens ». La formule, pour les aviateurs, exclut l'ouverture du feu. Il existe en effet une gamme très précise de moyens d'interception.

Le premier consiste à avertir l'aéronef suspect par radio, du sol. Vient ensuite l'avertissement donné par radio, d'un avion de chasse ; puis les signaux visuels — battements d'ailes, survol — après quoi interviennent les tirs de semonce en vol parallèle au suspect. Enfin, mais seulement sur un ordre exprès donné à l'échelon gouvernemental, le tir de destruction.

(Agip.)

M. JACQUES CHABAN-DELMAS.
« *Il faut trouver autre chose !* »

Dès le dimanche matin, M. Debré est décidé à donner l'ordre d'ouvrir le feu à terre comme dans les airs. Depuis la veille, il réunit trois fois par jour les responsables civils et militaires, les officiels, MM. Frey, Papon et Verdier, les officieux, Melnik, Foccard, Guichard, et enfin le général Puget, chef d'état-major général-adjoint de la Défense nationale qui remplace le général Olié, le général Gazin, commandant la région militaire, le général Nicot et M. Messmer.

Les chars de Rambouillet

Dimanche après-midi, le ministre des Armées réunit rue Saint-Dominique les chefs militaires et leur parle de l'ouverture du feu ; il sent aussitôt plus que des réticences chez le général Gazin et surtout chez le général Nicot. Aussi demande-t-il au Premier ministre de recevoir au plus vite le major général de l'air pour s'assurer de sa fidélité. M. Debré convoque Nicot au début de l'après-midi et lui demande s'il était au courant des intentions de Challe. Le général reconnaît qu'il lui en a parlé, mais vaguement et que lui-même a essayé de le dissuader. « *Ce serait une folie !* »

Le Premier ministre lui démontre justement que pour empêcher à cette aventure de s'étendre à la métropole, les forces loyales peuvent être contraintes d'ouvrir le feu sur les autres.

En attendant, plusieurs décisions sont déjà intervenues. Un contact a été pris avec des officiers gaullistes du 2e hussards d'Orléans. Ce régiment qui doit servir de point de ralliement aux activistes drainés un peu partout comprend des éléments résolus à faire une opération sur la capitale. Les officiers gaullistes, puisque par chance il y en a, se révèlent décidés à empêcher le cas échéant, et au péril de leur vie, le soulèvement de leur régiment.

L'ordre est d'autre part donné — mais il ne sera pas exécuté — d'enlever les culasses des chars de Rambouillet ; le gendre du général de Gaulle, le colonel Alain de Boissieu, qui appartient à l'inspection de l'arme blindée, s'y rend lui-même pour s'assurer, non du loyalisme du colonel Desrousseaux de Vandières, dont le gouvernement a des raisons suffisantes de douter sérieusement, mais de l'impossibilité où les officiers du 501e seraient de faire mouvement vers Paris.

Un autre ordre est donné — et il sera exécuté — de transférer immédiatement sur l'aérodrome de Toulouse les dix Nord 2501 qui étaient affectés à l'entraînement des paras de Pau dont l'aérodrome est d'ailleurs gardé par des gendarmes et des C.R.S. Enfin deux commandos de la marine venus de Toulon, composés de soixante-dix hommes à toute épreuve morale et physique, sont adjoints à la défense rapprochée de l'Elysée.

En cette journée du 23 avril les « hommes du 13 Mai », ne revivent-ils pas, mais cette fois de l'autre côté, les journées de 1958 ? Il y a juste deux ans et onze mois, le 23 mai, le général Salan prenait en main l'opération aéroportée « Résurrection » qui aurait donné le coup de grâce à la IVe République, si elle n'avait voulu mourir. Le général Miquel qui commandait la région de Toulouse en était le chef opérationnel en France. Les paras du Sud-Ouest auraient précédé ceux qui d'Alger devaient atterrir au Bourget et à Villacoublay. On en attendait mille cinq cents sur des Nord 2501 sous les ordres du général Massu...

Le successeur du général Miquel, lui, est fidèle mais inquiet : une agitation intense règne depuis la veille parmi les paras de Pau et le général Gilles commandant la IXe région se dit préoccupé, très préoccupé, lorsque M. Debré l'appelle au téléphone à Toulouse ainsi que l'igame M. Moris, tandis qu'à l'autre bout de la ligne, le général Crépin est confiant : trop confiant peut-être car on s'agite beaucoup aussi dans deux ou trois unités d'Allemagne.

Les barrages du maire de Sierk

Adjoint au commandant en chef, le général Vanuxem, qui avait été rappelé d'Algérie et muté en Allemagne, est mis aux arrêts dans sa villa gardée par trente gendarmes et quatre chiens policiers, tandis que le colonel Dufour, qui a décidément l'humeur baladeuse, est arrêté à Offenburg. Et le général Gribius ? Il commandait les chars de Rambouillet, toujours eux, au moment du 13 Mai, et devait participer à l'opé-

GENERAUX

par JACQUES FAUVET et JEAN PLANCHAIS

(Dalmas.)

UN AGENT DE LA POLICE PARISIENNE.
Il y aura bien quelque part quelqu'un pour tirer !

ration sur Paris (1). Il était en Algérie au moment du 24 janvier. Il est en Allemagne. Au seul prononcé de son nom, on s'inquiète, on s'interroge en tout cas comme à l'évocation de la présence outre-Rhin, hier, du général Allard qui y commandait en chef, il y a peu de temps, les forces françaises (2), et, avant-hier, du général Lecomte qui y commanda un corps d'armée et fut longtemps le cerveau de la fronde avant de mettre enfin son intelligence au service de la guerre de demain au SHAPE.

Mais de Gribius, baroudeur et gaulliste, le général Crépin répond et lui confiera le commandement de blindés que, lundi et mardi, le gouvernement rappellera d'Allemagne.

Etait-ce pour les utiliser ou pour les neutraliser ? *« Pour faire face à toute entreprise des éléments factieux »*, comme l'assura le ministre des Armées, ou pour y parer, comme le donnerait à croire le fait que les chars et les équipages furent embarqués sur des convois différents.

On s'est posé la question. Non seulement à Paris, où il y a toujours de mauvais esprits, mais dans l'Est où le ministre des Armées crut devoir rassurer les populations et où le maire de Sierk dressa dans la nuit des barrages de machines agricoles et ne les leva devant les chars venus de Trèves que lorsqu'il lui fut confirmé que l'ordre de mouvement émanait bien de Paris.

Les « cousins de province »

Et à Paris ? Rien ne bouge. Ni pour. Ni contre. Le Premier ministre est résolu à faire tirer, s'il le faut. Mais à cette heure, il est encore le seul à le vouloir. Ni les chefs de l'Armée, ni ceux de la garde, ni ceux de la police ne sont tout à fait sûrs d'être obéis s'ils donnent l'ordre d'ouvrir le feu sur les paras d'Alger ou d'ailleurs. M. Debré revit cette fois non plus mai 1958, mais janvier 1960, et du même côté, mais en plus feutrée, cette scène du 25 à Alger où, un à un, les généraux venaient lui dire poliment, les colonels beaucoup moins, qu'il est des ordres qu'il vaut mieux ne pas donner puisqu'ils ne pourraient être exécutés. L'Armée ne tire pas sur l'Armée, du moins quand elle n'est pas attaquée.

M. Debré est alors en possession de renseignements dont la véracité est difficile à contrôler, mais dont la convergence fait d'autant plus impression qu'il sait, depuis le coup de filet de la veille, qu'une opération était prévue en métropole, dont il ignore cependant les moyens et les objectifs précis. Par surcroît, un message qui a été intercepté annonce que *« les cousins de province arriveront demain matin à 5 heures en tenue légère. »* Ordre ou intoxication ? Peu importe. Tenue légère signifie, en tout cas, que l'opération serait aéroportée et non parachutée.

Une nouvelle réunion des responsables de l'ordre a lieu. Rentré d'Algérie, le général Olié y expose les raisons que l'Armée a d'éviter à

Pour les aviateurs, la formule « par tous les moyens » exclut l'ouverture du feu. Mais le gouvernement l'ignore.

tout prix d'avoir à tirer sur l'Armée ; il est clair, humain, persuasif. M. Papon enchaîne en faisant observer que les forces dont il dispose comprennent la garde et la gendarmerie, filles bottées de cette Armée dont vient de parler le général Olié ; il ne peut répondre que des brigades d'intervention de gardiens de la paix. (Mais comment pourraient-ils tirer si les gendarmes ne tiraient pas ?) Les C.S.R. relèvent elles-mêmes du directeur de la Sûreté, M. Verdier. Les responsables de l'ordre sont circonspects mais fidèles (3). Les exécutants, lorsqu'ils sont militaires, sont à l'image d'une Armée déchirée, civils, à l'image d'une nation assoupie.

Le Premier ministre en parle au petit groupe qui ne le quitte point ni de jour ni de nuit. *« L'Etat a failli être abandonné par ceux qui avaient mission de le soutenir »*, dira plus tard M. Terrenoire. *« Il faut trouver autre chose »*, dit sur le moment M. Chaban-Delmas. On en est là vers 8 heures du soir. Puis on s'en va ensemble — revenus aux grandes heures de la Résistance — écouter l'allocution du général de Gaulle.

...« Françaises, Français ! Voyez où risque d'aller la France par rapport à ce qu'elle était en train de redevenir.

« Françaises, Français, aidez-moi ! »

Cet « Aidez-moi », c'est l'euréka pour MM. Frey et Chaban-Delmas. Le ministre de l'Intérieur songe dès cet instant, bien qu'il n'en ait pas fait confidence, à mobiliser et à armer, pour les mêler éventuellement aux unités régulières, les militants, ouvriers ou non, de l'U.N.R., que M. Le Tac commence à rassembler au siège du parti, rue de Lille. « Aidez-moi ! » C'est en tout cas à ce moment que le président de l'Assemblée nationale propose tout à trac à M. Debré de donner un accent nouveau, une force accrue à son allocution, et de convaincre par exemple la population de se rendre sur les aérodromes. La foule n'avait-elle pas failli empêcher Lindbergh d'atterrir lorsqu'elle s'était précipitée pour l'accueillir au Bourget ? Autant que dans l'esprit du président de l'Assemblée nationale, l'idée a jailli dans celui d'un grand ami qui ne le quitte pas ce soir-là, un compagnon de la Libération, M. Maillet.

Un putsch propre ?

Challe n'est pas Franco. Il ne veut pas de la guerre civile, il faut l'en menacer.

En ce dimanche soir, les Parisiens dorment ou rentrent de la campagne, insoucieux du danger ; il faut les réveiller, au besoin les affoler, en tout cas les frapper. Du même coup, les colonels réfléchiront, ici et là-bas. Leur ligne de conduite, leur seuil sont depuis longtemps

→

(1) J.-R. Tournoux a révélé dans « Secrets d'Etat » que s'il avait donné sa parole à M. Delbecque, le colonel Gribius avait averti son supérieur direct, le général Noiret, commandant la région militaire de Paris.

(2) Devenu inspecteur de l'infanterie, le général Allard aurait été prié, le 22 avril, de demeurer dans son bureau.

(3) Le seul qui ne conservera pas son poste — aussitôt après les événements — sera le général Gazin, commandant la région militaire de Paris.

fixés. Faire un putsch propre comme à Alger ? Oui. Avoir sur les mains le sang d'un seul Français ? Non. Contre les paras, la police ne tirera sans doute pas ; avec la population, elle résistera. Il faut qu'Alger entende raison et donc paraître un peu fous à Paris.

Mais l'idée ne séduit guère. Elle inquiète même. M. Debré prépare alors l'allocution qu'il n'est pas encore décidé à prononcer le soir même ; il y reprend, en les développant, quelques-uns des thèmes présidentiels sans appel au peuple.

M. Chaban-Delmas est revenu à l'Assemblée. Mais il n'a pas renoncé à convaincre M. Michel Debré. Vers 10 heures, il veut le joindre, mais le Premier ministre est parti pour l'Elysée. Il y arrive au moment précis où M. Debré, en compagnie de MM. Messmer, Frey et Foccard, tous assez sombres, descendent les marches du palais. Là, il « vend » de nouveau son idée des aérodromes. Le Premier ministre n'est toujours pas acheteur ; mais il hésite, puis remonte seul s'en entretenir avec le général de Gaulle. *« Libre à vous »*, lui dit le chef de l'Etat, et M. Debré, qui n'est pas encore convaincu, regagne l'Hôtel Matignon. M. Chaban-Delmas entre derrière lui dans le bureau du Président de la République. Dès l'après-midi, le général s'était dit convaincu que les insurgés n'en sortiraient pas. *« Précisément*, lui avait-on répondu, *pour en sortir, ils seront condamnés à pousser quelques unités métropolitaines à agir. »* Mais il était serein et sceptique. Sûr de lui, il répliqua : *« Vous ne les connaissez pas, ce sont des militaires, ils s'empêtreront... »*

M. Chaban-Delmas évoque devant lui la menace d'un coup sur la capitale et lui suggère de jeter, s'il le faut, dès cette nuit, le peuple à ses côtés, non pas les syndicats et les partis, mais la foule, cette foule indistincte, instinctive, qui lui fait cortège lorsqu'il parcourt la France. Il n'a pas, semble-t-il, longtemps à parler. C'est bien « oui », cette fois, et le président de l'Assemblée nationale vient en informer M. Debré à l'Hôtel Matignon.

Debré préfère « convaincre »

C'est donc M. Chaban-Delmas qui lui a donné l'idée inattendue, mais qui se révélera ingénieuse, de convier la foule endimanchée à se rendre en famille sur les aérodromes de la région parisienne. Dix citoyens sur une piste ne peuvent-ils empêcher mille parachutistes d'atterrir ?

C'est M. Melnik, conseiller dont la sûreté est précieuse, qui songe aux sirènes dont on pense que le hurlement fera impression sur les méchants parachutistes et que, tout au moins, elles réveilleront à la longue les bons Parisiens. *« Allez-y ! »*

Et c'est M. Debré qui ajouta *« à pied ou en voiture »*. On le brocarda beaucoup après coup, mais comment voulait-on, après tout, que le peuple allât sur les routes et les aérodromes *« convaincre des soldats trompés de leur lourde erreur. »* A cheval ?

Quelqu'un lui s u g g è r e de remplacer *« convaincre »* — qui est faible et même étrange — par *« s'opposer à »*, qui est plus clair et plus martial. Il refuse.

Par M. Foccart, M. Debré sait à cet instant que les activistes ne sont pas mobilisés à Paris ; il n'a pas non plus de preuve certaine d'une opération imminente des parachutistes sur la métropole. C'est beaucoup plus tard dans la nuit qu'il apprendra que le général Challe s'est plaint par télégramme que les avions n'aient pas décollé... M. Malraux en sèmera la nouvelle à 5 heures du matin, dans la cour du ministère de l'Intérieur. Mais s'il avait été bien intercepté, le télégramme avait été mal interprété. Ces avions, rebelles à la rébellion, n'étaient pas destinés à la métropole, ils devaient transporter des parachutistes d'un bout à l'autre de l'Algérie.

M. Michel Debré ignore donc et la nouvelle et la méprise lorsqu'il s'apprête à expédier le bon peuple endormi sur les routes d'Orly ou du Bourget. Il n'en a pas moins le sentiment d'un danger certain.

Pressé, le Premier ministre ne veut pas attendre que la R.T.F. vienne l'enregistrer à domicile, il se rend rue Cognac-Jay à 23 h. 45, il apparaît sur le petit écran et lui, qui déjà dans les temps ordinaires est peu « radiogénique », montre un visage altéré qu'une barbe d'un jour assombrit encore.

« Des avions sont prêts à lancer ou à déposer des parachutistes sur divers aérodromes afin de préparer une prise du pouvoir. Je tiens à dire aux Français, et notamment aux habitants de la région parisienne, que le gouvernement a pris des mesures pour s'opposer à cette entreprise...

« Des ordres ont été donnés aux unités de repousser par tous les moyens, je dis bien par tous les moyens, cette folle tentative...

« Dès que les sirènes retentiront, allez-y, à pied ou en voiture, convaincre des soldats trompés de leur lourde erreur. Il faut que le bon sens vienne de l'âme populaire et que chacun se sente une part de la nation. »

Le détonateur est en place

Comme tous les appels plus ou moins historiques, celui-ci a été bref et peu entendu.

Cette nuit-là, cependant, le Premier ministre a gagné une bataille psychologique. On ne saura jamais s'il aurait été suivi. Mais il a été cru.

Revenu à l'Hôtel Matignon, M. Debré rejoint les responsables de l'ordre qui, au nombre de trente ou quarante, ont été rassemblés dans le grand salon du rez-de-chaussée. Il n'y a pas là seulement les grands chefs, mais aussi les commandants des unités de gendarmerie, de la garde et des C.R.S., c'est à ces officiers, aux exécutants, que le Premier ministre s'adresse cette fois. En quelques phrases, il fait appel à leur sens du devoir ; il cherche à les élever au-dessus d'eux-mêmes, à les dégager de leur solidarité de corps ; il y réussit en partie.

« *Vous êtes l'Etat, messieurs*, leur dit-il. *Allez-vous défaillir parce que quelques centaines d'hommes le menacent ?* »

Puis le Premier ministre interroge personnellement nombre de ces officiers : il fait ses comptes. Le préfet de police aussi, sur qui reposent, en définitive, la sécurité de la capitale et la survie du régime. Si les paras arrivent, il y aura bien quelque part quelqu'un pour tirer. Civil ou militaire, le détonateur est prêt désormais et, en désespoir de cause républicaine, il y a les deux commandos de la marine qui, en plus de leur courage et de leur loyalisme, ont l'énorme avantage d'être vêtus de léopard.

Entre-temps, M. Michel Debré s'est retrouvé avec le général Nicot. Le recevant à 21 heures, il lui avait demandé de préparer une instruction écrite et formelle sur l'ouverture du feu de l'aviation, puisque aussi bien l'ordre oral s'était perdu dans les airs.

Le major général commence par attendre jusqu'à 23 h. 30 pour en apporter enfin le texte qu'il a préparé, le Premier ministre en corrige de sa main deux expressions qui lui paraissent peu claires. Le général Nicot demande alors si une copie de l'instruction doit être envoyée au général Bigot, à Alger. M. Debré acquiesce et avec son accord le général ajoute de sa main sur le télégramme destiné aux insurgés d'Alger : *« J'exécuterai cet ordre. »* Nicot s'est enfin désolidarisé de Challe.

Jusque-là, on n'en était encore qu'au tir de semonce, dernier des « moyens » de police du ciel, et il semble bien que M. Debré n'ait pas été mis au courant de l'interprétation réglementaire donnée aux ordres du gouvernement. Son ancien chef d'état-major particulier, qui lui avait déjà caché les projets de complot, avait ainsi de nouveau trompé sa confiance. Il lui restait à le faire une troisième et dernière fois.

Pendant ce temps, M. Messmer convoque le général Delfino, commandant de la défense aérienne. Ancien chasseur de Normandie-Niemen, il souffre cruellement de la situation où il se trouve placé ; il n'ignore pas, par expérience, les terribles implications. Le ministre lui donne explicitement l'ordre d'aller jusqu'au tir de destruction.

Le général Delfino s'incline et rapporte, boulevard Victor, à l'état-major de l'Air, les directives qui lui ont été données.

La défense aérienne exige une mise en œuvre instantanée. Trois lignes directes relient l'état-major à la grande salle d'opération souterraine où l'on coordonne et dirige l'action des chasseurs. L'une est placée dans le bureau du général Stehlin, l'autre dans celui de Nicot, la troisième dans celui du général Delfino. Tandis que celui-ci alerte le « cerveau » de la défense, situé à l'est de Paris, Nicot appelle tour à tour ses grands subordonnés, les généraux commandant de régions aériennes. Non pas pour leur donner des ordres — ils disposent des appareils et des bases — mais pour les avertir qu'il va être obligé de leur en donner. Curieuse méthode de commandement. « Préparation psychologique », affirmera plus tard l'ancien major général.

Pas de kérosène, pas de munitions...

Les réactions sont diverses. Le général Bernard Challe, homonyme du chef de la rébellion d'Alger, fera savoir à ses unités qu'il n'est pas question de tirer ailleurs qu'à côté. Avant que la nuit s'achève, il sera remplacé à son poste de commandant de la II^e région aérienne — celle de Paris — par le général de brigade aérienne Hugo et mis en disponibilité jusqu'à sa retraite. Pour le général Gauthier, commandant de l'Ecole de l'Air, qui assure par intérim le commandement de la région aérienne d'Aix-en-Provence, s'il y a un cas de conscience, il n'y a pas de problème de discipine ; il met en œuvre les moyens dont il dispose. Pour le général Jean Accart, commandant le 1er commandement aérien tactique, « fer de lance » de l'aviation française, dont la plus grande partie est en Allemagne, pas de problème non plus. Il enverra des escadrons de renfort à Mont-de-Marsan et à Orange. A Dijon, les *Mystères* seront les premiers à patrouiller dans la vallée du Rhône. Ailleurs, la situation est moins nette. On trouve des faux-fuyants : pas d'avions, pas de kérosène, pas de munitions. Surtout, tant que l'ordre formel n'aura pas été donné — et même après, mais avec plus de discrétion — on s'en tiendra aux consignes de la veille.

Ayant ainsi laissé aux généraux le temps de mûrir leurs cas de conscience, Nicot se décide enfin à donner, à 4 h. 24, l'ordre d'ouverture du feu, c'est-à-dire avec plusieurs heures de retard, puisqu'il lui a été donné par M. Debré à 23 h. 30. Le danger, si danger il y avait, était alors écarté.

FIN

« LA FRONDE DES GÉNÉRAUX » (Éditions Arthaud), sera en vente dans toutes les librairies dès la semaine prochaine.

Le "marathon de la route", ancien Liège-Rome-Liège, transformé cette année en Liège-Sofia-Liège, est devenu l'épreuve la plus dure du calendrier sportif automobile : 90 heures de conduite ininterrompue dans une course de vitesse de 5.500 km sur les pires routes d'Europe. 170 des plus célèbres pilotes y disputaient une victoire qui devait infailliblement désigner la meilleure grande routière existant actuellement dans le monde.
85 voitures étaient au départ, 8 seulement passèrent la ligne d'arrivée.
Sur ces 8 rescapées, 3 Citroën dans les 5 premières : 1ère Bianchi-Harris, Citroën DS 19, 2ème Walter-Wenscher, Porsche, 3ème Neyret-Terramorsi, Citroën ID 19, 4ème Bohringer-Aaltonen, Mercedes 220 SE, 5ème De Lageneste-Burglin, Citroën DS 19.
C'est la première fois depuis 10 ans que la France remporte ce terrible marathon.

SACRÉ NON DE NON
un court métrage
de jean effel
DIALOGUE AVEC LE PARLEMENT
NON !
NENNI !
INDEXATION DES PRIX AGRICOLES
NON POSSUMUS !
DES CRÉDITS POUR L'UNIVERSITÉ
DES CLOUS !
DÉBLOCAGE DES SALAIRES
NO !
CONFÉRENCE AU SOMMET
NEIN ET NIET !
NÉGOCIATION SUR BERLIN
MACACHE !
RECONNAISSANCE DU G.P.R.A
M★★★★ !
DÉCISIONS DE L'O.N.U.
Nous regrettons de ne pouvoir vous présenter qu'un négatif de ce documentaire sur l'utilisation de notre "OUI massif".

ALGÉRIE

L'O.A.S. et le pouvoir

● ***Un envoyé spécial de « L'Express », dont nous ne révèlerons pas l'identité, pour lui permettre de poursuivre sa difficile enquête, a pu avoir cette semaine en Algérie ses premiers entretiens.***

Q. — On est très inquiet à Paris de la situation ici. On pense d'une part que l'administration est pratiquement entre les mains de l'O.A.S., que la Délégation n'est plus qu'une façade et que l'Armée est très contaminée par l'O.A.S., pour ne pas dire en grande partie noyautée par elle. Est-ce vrai ?

R. — J'ai l'impression qu'on s'auto-intoxique autant à Paris qu'ici. En ce qui concerne l'Armée, il y a 80 % des officiers qui sont contre des négociations avec le F.L.N., mais ils le sont « moralement » et « passivement ». 15 % à 20 % sont prêts à défendre la République. Aussi opposés que soient ces 80 % au régime, il n'y a pratiquement plus de « comploteurs » dans l'armée d'active.

Si par malheur...

Q. — Et cette centaine d'officiers et de sous-officiers déserteurs, passés à l'O.A.S. dont on parle à la Défense nationale ?

R. — Ils ne sont plus dans l'Armée. Ce sont des officiers dégagés des cadres, sans troupes qui ont été limogés pour activisme, il est normal qu'ils soient passés dans l'O.A.S. De même que la partie de la police qui vient d'être limogée risque fort de se rallier à l'O.A.S. elle aussi. Mais dans l'Armée même, des officiers déserteurs, il n'y en a que deux à trois qui s'ajoutent aux ex-colonels et aux ex-généraux dissidents. Leurs troupes se composent d'Européens et non pas de membres de l'Armée. Cela n'empêche pas plus des trois quarts de l'Armée d'être très opposés à la politique algérienne du gouvernement.

Q. — Que se passerait-il si le général de Gaulle était assassiné ?

R. — Sans doute une succession de coups de théâtre que personne ne peut prévoir. Le schéma d'un régime de droite modéré qui passe peu à peu au fascisme, et de là au communisme en passant par un front populaire. Ou de la dictature militaire qui bascule inévitablement à un régime de gauche, puis d'extrême gauche, parce qu'un gouvernement de style national-socialiste « ne peut pas tenir en France » et serait balayé au bout de six mois. Tout cela me paraît une pure vue de l'esprit, fort optimiste d'ailleurs. Si par malheur une dictature arrivait à s'instaurer en France, elle risque de durer dix ans ou plus. Mais la situation est loin d'être dégradée à ce point.

Pour en revenir à l'Armée, son problème et par là même un des aspects politiques de la guerre d'Algérie, est qu'elle ne veut pas abandonner les musulmans qui lui sont fidèles. Ceci est essentiel et le gouvernement n'en tient pas assez compte.

Une sorte de baodaïsme

Q. — Jusqu'à présent ce problème me paraissait certes important, mais secondaire dans le contexte général de la guerre. L'indépendance, le sort des Européens (tellement plus important en nombre que celui des musulmans fidèles) me paraissent devoir passer en priorité. Le gouvernement d'ailleurs ne semble pas y attacher une importance décisive.

R. — C'est là où il a tort. Dans la mesure où l'Armée représente une force politique, elle est un des points capitaux du problème de la guerre d'Algérie. On est obligé d'en tenir compte. L'Armée par exemple accepterait une sorte de baodaïsme.

Q. — On ne va tout de même pas installer un gouvernement provisoire d'une Algérie indépendante qui ne correspond à rien, et ne fait que retarder et compromettre les négociations, pour faire plaisir à l'Armée ?

(Dalmas.)

À LA RECHERCHE DU PLASTIC, À ALGER.
« La preuve qu'on n'est pas tout seul. »

R. — Je suis tout à fait d'accord avec vous. C'est absurde sur le plan international, sur celui de nos rapports avec le F.L.N., sur la bonne conduite de nouvelles négociations, mais cela peut sauver le régime.

Q. — Ne croyez-vous pas qu'il serait plus simple de négocier directement sur ce point avec le F.L.N., qui n'a rien à y perdre ?

R. — Le F.L.N. n'a jamais parlé du sort des musulmans.

Q. — Je ne pense pas que ce soit une question insoluble.

R. — Non, mais c'est à ce prix-là, et j'insiste là-dessus, qu'on évitera une nouvelle crise dans l'Armée.

Le moral de l'Armée

Q. — Vos ordres sont-ils exécutés ? Vos mesures sont-elles appliquées ? Bref, est-ce que vous gouvernez ?

R. (Il me regarde avec un petit sourire ironique). — Nous ne donnons pas d'ordre, puisque nous ne recevons aucune directive de Paris. Nous ne gouvernons pas, puisque « nous ne sommes pas gouvernés », mais nous administrons. Tout fonctionne normalement (dans la mesure où l'administration fonctionne). On peut dire que le F.L.N. et l'O.A.S. sont les deux partis qui représentent chacun une communauté, mais ni l'un ni l'autre n'a le pouvoir. Et actuellement, du côté de l'O.A.S., la situation s'est nettement dégradée.

Après cet entretien avec une personnalité de l'administration, j'ai demandé aux autorités militaires où en était « le moral de l'Armée ». Voici le diagnostic qui m'a été donné par le cabinet du général Ailleret :

- Grand malaise dans l'Armée.
- 35 % d'activistes prêts à l'action.
- 15 % prêts à se battre pour défendre la République.
- 50 % d'attentistes. (Mais, dans les 35 % d'activistes, une grande partie est dans les états-majors, donc entièrement coupée de la troupe.)

Une autorité incontestée

J'ai rencontré ensuite un autre membre de la Délégation générale. Il m'a dit : « L'O.A.S. est fortement structurée. Quadrillage en îlots, en quartiers, ce qui permet la mise en condition de la population. Elle maintient le tonus par les tracts, affiches, inscriptions, drapeaux sur les immeubles publics.

« C'est la première fois que la population européenne se voit vraiment contrainte à une discipline ; elle craint et respecte l'O.A.S., ce qu'elle n'a jamais éprouvé ni envers l'administration française, ni même envers l'Armée. Il y a peu de temps, les petits pouvoirs locaux régnaient encore, les dissensions parmi les dirigeants des mouvements divers, se déclarant de l'Algérie française étaient de notoriété publique. Maintenant, il y a une autorité incontestée, celle de l'O.A.S., et une unité d'action.

« C'est extrêmement dangereux.

n° 463 S.A. AU CAPITAL DE 1 970 000 NF — FONDÉE EN 1920

BANQUE IMMOBILIA

crédits jusqu'à 7 et 10 ans	*Possibilités de remboursement anticipé avec ristourne d'intérêts.*
pour achat d'appar-tements anciens	*de pavillons et d'immeubles*
réponse en 3 jours	*Assurance vie-maladie comprise. Crédit atteignant 75% du prix.*
prêts possibles	*Résidences secondaires. Parts et actions de Sociétés Immobilières. Terrains et Murs de boutique*
étude des demandes	*de consolidation des prêts notariés.*

25, BOULEVARD MALESHERBES — PARIS 8e — ANJOU 48-65

Publicité Paul Le Chevalier

PIERRE MENDÈS FRANCE TIENDRA UNE CONFÉRENCE DE PRESSE

le lundi 25 septembre 1961, à 17 heures

« L'Express » en publiera le texte intégral dans son prochain numéro

« La police est presque entièrement entre les mains de l'O.A.S. (hier, on m'avait dit qu'il y avait de nouvelles équipes de polices très sûres, bien organisées et dynamiques...)

« Mais les 10 000 gendarmes et gardes mobiles qui gardent Alger avec leurs blindés sont prêts à défendre le gouvernement, et décidés à tirer.

« La situation se détériore de plus en plus. Les relations entre les communautés risquent de mettre le feu aux poudres. Une flambée très sanglante provoquerait l'intervention de l'Armée. »

Mon troisième interlocuteur a été un partisan de l'Algérie française « évolué », comme il s'est lui-même décrit. Il a des contacts fréquents avec des gens de l'O.A.S. (parmi les petits cadres).

Quelque chose de grave

Il s'adresse à moi :

« Vous avez vu l'évolution rapide des événements depuis deux mois, l'ampleur qu'a prise l'O.A.S.? Son pouvoir ? C'est extraordinaire. C'est la première fois que les Algériens obéissent, ils ont peur de l'O.A.S. Ils sont soumis à sa discipline. Elle rayonne dans toute l'Algérie et est remarquablement organisée. Il va y avoir quelque chose de grave bientôt. »

Je quitte mon interlocuteur assez déprimé, je l'avoue. Un jeune Algérois me raccompagne.

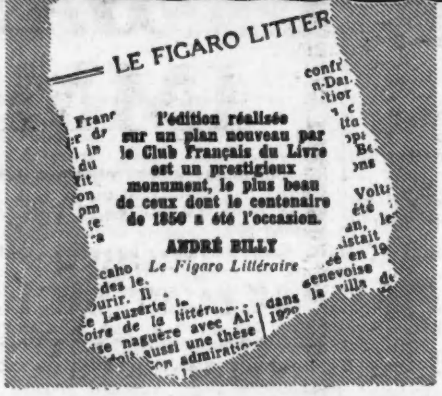
« Vous savez, me dit-il, bien sûr lorsqu'on entend les explosions on est heureux parce que l'on sait que l'on n'est pas tout seul. Mais on sait aussi que l'Algérie sera indépendante.

Q. — Vous ne croyez pas à l'O.A.S., vous ?

R. — Non. Peu de gens y croient. Pensez : je suis pompiste, et je vois des centaines de personnes par jour. Leur moral est bien bas. Très peu croient à l'O.A.S., mais beaucoup savent que l'Algérie sera indépendante. La question est de savoir s'ils devront partir ou s'ils pourront rester. Moi je crois qu'une partie s'en ira, mais beaucoup resteront tout de même. Moi je resterai. »

XXX.

costumes et imperméables
de
jack Romoli
exclusivités masculines
38, AVENUE VICTOR-HUGO
187, bd SAINT-GERMAIN



BALZAC COMPLET

AU CLUB FRANÇAIS

16 VOLUMES · PRÈS DE 25.000 PAGES

15 NF PAR MOIS, PRIX SPÉCIAL DE SOUSCRIPTION

Une édition splendide, hors commerce, sous reliure pleine peau véritable, grain CAP, gravée à l'or fin. Impression sur papier bible indien. Frontispices inédits de Rodin. Nombreuses gravures sur bois de Daumier, Bertall, Johannot, Monnier, Meissonier, Staal, Gavarni, Doré, Lampsonius.

Profitez de ces conditions exceptionnelles

Cette monumentale édition des œuvres complètes de Balzac consacrée par la critique unanime comme la mieux établie et la seule qui fasse véritablement autorité était épuisée depuis plus de 3 ans. Mise aujourd'hui en réimpression, elle est réservée aux souscripteurs. Mais le système de publication bimestrielle et de versements échelonnés (15 NF seulement par mois) proposé par le Club Français vous permet de saisir cette occasion inespérée : posséder au prix spécial de souscription cette collection incomparable à tirage limité. Le " tout Balzac " sera la gloire de votre bibliothèque et prendra avec les années une valeur inestimable. Hâtez-vous , le tirage est limité !

Documentation gratuite

LE CLUB FRANÇAIS DU LIVRE 8, RUE DE LA PAIX, PARIS 2e

Découpez ou récopiez ce bon et envoyez-le au Club Français, 8, r. de la Paix - Paris 2e, qui vous fera parvenir sans engagement et sans frais une documentation illustrée complète sur cette édition monumentale.

Messieurs, Veuillez m'envoyer sans engagement et sans frais une documentation complète sur votre nouvelle édition de Balzac en 16 volumes.

NOM ____________ Prénom ____________

N° ______ Rue ____________

Localité ____________ Département ____________

BON B.89

Ce qu'est le " tout Balzac " du Club Français du Livre :

Pour la première fois les œuvres sont classées selon la chronologie des événements. Ce classement, établi pour nous par les plus éminents balzaciens, est conforme au vœu de Balzac lui-même. Il se voulait « historien de son temps ». Son but était de composer un vaste tableau de la Société Française de la fin de l'Empire à la Monarchie de Juillet. Grâce à l'ordre nouveau adopté, la Comédie Humaine apparaît enfin dans son plein sens. Et la lecture devient plus passionnante encore, plus vrai, ce monde balzacien, dans lequel nous pénétrons.
Commentaires et études des grands écrivains d'aujourd'hui accompagnent chaque roman. De nombreux inédits enrichissent l'édition qui tient compte du dernier état des travaux critiques modernes.
C'est là vraiment le « Balzac total » du XXe siècle, le définitif... et l'unique !

LE CLUB FRANÇAIS DU LIVRE - 8, RUE DE LA PAIX - PARIS 2e

LA RUÉE VERS L'OUEST

(Viollet.)

L'ELEGANCE... ?
Elle marchait déjà vers l'ouest.

UNE étude récente sur les préférences des Parisiens en quête d'un logement a donné des résultats assez surprenants :

— 15 % veulent habiter le plus près possible de leur travail (en majorité, ils ne possèdent pas de voiture et avouent qu'ils changeraient peut-être d'opinion s'ils en avaient une).

— 10 % sont indifférents, pourvu que l'appartement soit agréable.

— 5 % préfèrent la rive gauche (mais déclarent qu'ils savent bien que leur vœu est à peu près impossible à réaliser).

— 4 % choisissent des quartiers divers pour des raisons de proximité de leur famille (surtout d'une grand-mère à qui l'on peut toujours demander de garder les enfants si besoin est).

— 66 % enfin rêvent de trouver un appartement dans les quartiers ouest, lesquels s'étendent d'ailleurs toujours plus... à l'ouest.

A quelques-uns de ces 66 %-là, nous avons demandé : « Pourquoi ? » Par ordre d'importance, voici les réponses que nous avons obtenues :

1 Il y a beaucoup moins d'usines, donc, l'air est meilleur.

2 Les voies d'accès à la capitale sont les meilleures : autoroute, routes normales larges, moins encombrées de poids lourds, autobus, trains fréquents et pratiques.

3 Le paysage est plus joli.

4 C'est là que l'on construit les plus beaux immeubles, pas trop hauts, presque toujours dans des parcs, et même parfois luxueux.

5 Les habitants y sont souvent d'un excellent milieu. (Une réponse parmi d'autres : « Les voisins, cela compte, et la co-propriété, c'est une sorte de communauté.)

6 C'est une région en expansion. Tant qu'à faire d'acheter, il faut penser à l'avenir.

Tous ces arguments sont valables et les Parisiens peuvent les vérifier chaque jour.

Les charmes de la capitale ne changent rien au fait qu'on y respire mal. L'élégance ? Il y a cent ans, elle marchait déjà vers l'ouest. On peut rire aujourd'hui de la fameuse promenade au Bois, l'un des poncifs de la « Belle Epoque », mais après tout n'est-ce pas l'ancêtre (pas tellement éloignée) de certains défilés dominicaux vers les élégantes auberges de l'ouest parisien ?

Un choix bien placé

Quant à la rentabilité, l'exemple de ce qui s'est passé à Neuilly depuis quinze ans est frappant. En 1949 les appartements neufs s'y vendaient de 60 à 80 000 francs le mètre carré. Ils valent aujourd'hui jusqu'à 280 000 anciens francs.

Mais la force d'attraction de l'Ouest est telle que le « cas Neuilly » est déjà dépassé. Pourquoi payer à prix d'or les quelques terrains subsistants alors que l'on peut trouver l'équivalent, à peine plus loin, et pour bien moins cher ?

L'expérience réalisée à La Celle-Saint-Cloud il y a un an par un important promoteur, l'Office Parisien de l'Habitation, prouve que les Parisiens savent réfléchir, et investir. Les 300 appartements de la Résidence Elysée furent souscrits en deux mois parce qu'il suffisait de deux sous de bon sens pour voir combien l'opération était saine. Au bout d'un an (un record, soit dit en passant), les premiers 110 nouveaux propriétaires pouvaient déjà, clefs en main, faire pâlir d'envie leurs amis.

Une petite sœur qui promet

Or, cette année, la Résidence Elysée attend une petite sœur. Elle s'appellera Résidence Marigny et elle est en train de naître sur les vertes collines de Vaucresson. C'est déjà une petite sœur qui promet, ses parents lui ayant offert deux prestigieux cadeaux :

— Une situation privilégiée : promis à la même plus-value qu'un Neuilly, Vaucresson ne connaît pas encore le drame des prix exorbitants. Mais le standing et l'élégance de Marigny n'y seront pas dépassés dans quinze ans. A deux pas du bois de Saint-Cucufa et du golf de Saint-Cloud, il fera bon vivre pour ceux qui aiment soit le monde, soit la solitude.

— Une architecture racée : les petits immeubles de Marigny n'auront pas plus de 3 étages mais ils auront *tous* des ascenseurs. Ils sont à la campagne, mais ils n'auront *rien* de la rusticité des maisons des champs. L'Office Parisien d'Habitation a fait ses preuves dans ce que les techniciens appellent la « Qualité avenue Foch ». Mais, heureusement, les prix à Marigny ne se comparent pas avec ceux que l'on pratique sur la fastueuse avenue. Un appartement à la Résidence Marigny est un luxe mis à la portée de bien des bourses puisqu'on pourra s'y loger à partir de 850 NF le m2, à crédit (50 % en dix ans), soit un apport personnel de 31 875 NF en un an pour un 4 pièces de 75 m2 au 1er étage. Rien n'est impossible à un constructeur qui sait ce qu'il veut et qui aime le travail bien fait.

Des détails qui comptent

C'est justement le cas des promoteurs de Marigny qui ne sont pas des constructeurs à moitié. Loin de se contenter de livrer des murs (en pierres de taille), un cadre charmant (où les arbres sont respectés) et un confort très appréciable, on a étudié à fond les moindres détails, et finalement, ce sont souvent des détails qui comptent :

— la sécurité : une garantie bancaire de bonne fin de travaux donne au souscripteur l'assurance que son investissement de départ se transformera effectivement en immeuble dans les délais convenus et lui enlève ainsi les angoisses que d'autres souscripteurs ont trop souvent connues ;

— des plans raisonnés : ils permettent ce qui, ailleurs, peut paraître un luxe : chambres desservies par un dégagement les isolant de l'entrée, vastes placards et volumes de rangement, salle de bains supplémentaire dans les 5 et 6 pièces, etc. ;

— le plaisir des yeux : marbre (vrai) et boiseries d'acajou (aussi vrai) pour les halls d'entrée. Même essence pour les menuiseries extérieures et pour les portes palières (vernies et rehaussées de cuivre). Immenses baies vitrées et coulissantes donnant sur de longues loggias et sur un parc redessiné par un paysagiste ;

— le luxe de l'utile : revêtement de marbre et lavabo sur colonne pour la salle de bain. Quant à la cuisine... il faut la voir. Elle est totalement révolutionnaire tant par sa décoration que par son équipement ;

— l'intimité absolue : la moquette (8 coloris au choix) posée sur feutre isophone étouffera les pas et, grâce à leurs doubles cloisons avec vide d'air, les murs n'auront plus d'oreilles ;

— le bonheur de tous : pour les petits un jardin et des jeux, et pour les grands (ô surprise), une télévision encastrée dans un mur du living-room ;

— la personnalité de chacun : naturellement, l'appartement est livré moquette posée et peintures faites. Mais on peut choisir la couleur de ses murs parmi de nombreuses teintes et toutes les fantaisies sont permises.

A noter : le délai rapide de livraison, fin 62.

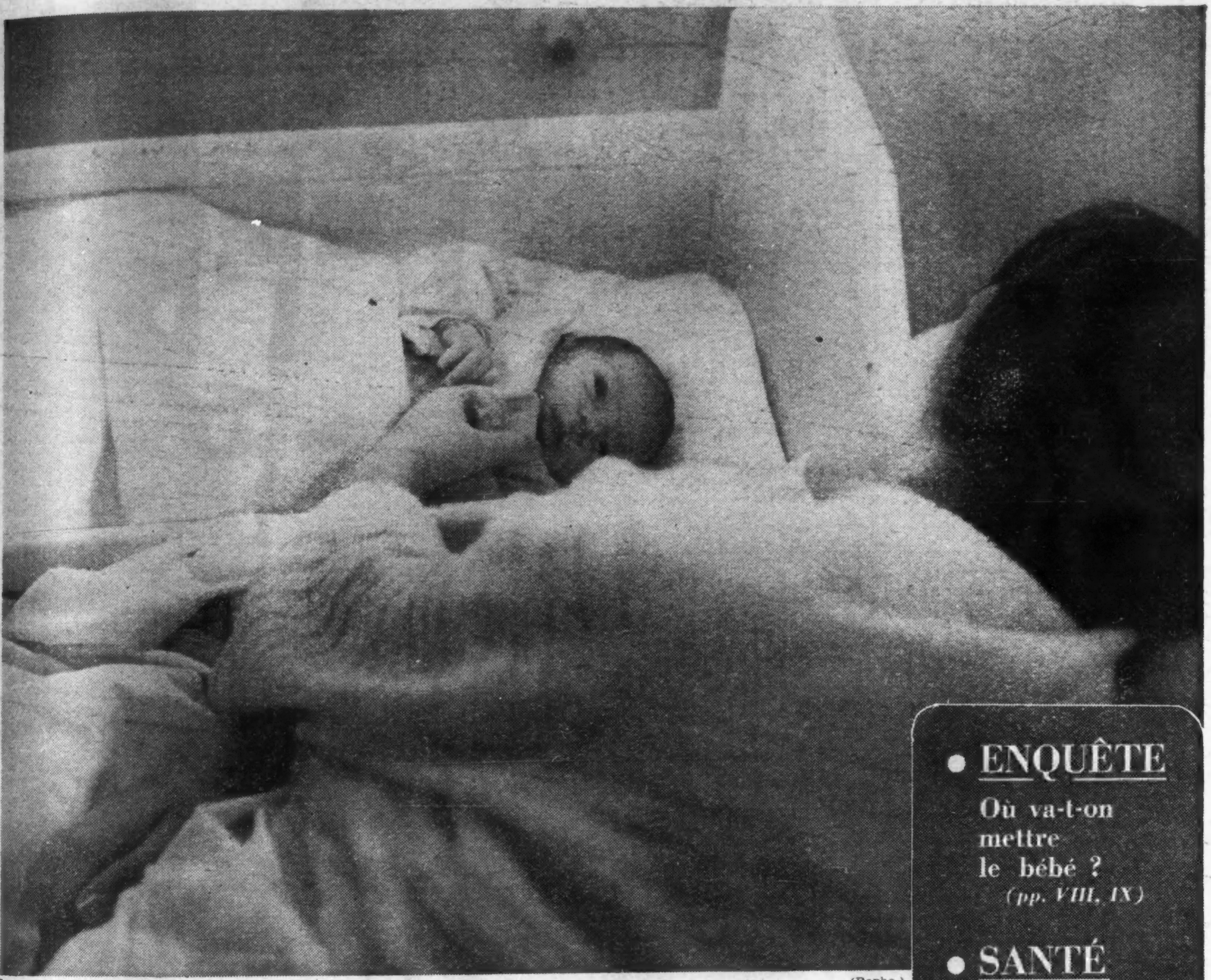
L'Office Parisien de l'Habitation a voulu que le foyer élégant (et l'investissement sérieux), dont rêvent tous les Français évolués ne soit plus un luxe pour milliardaires. Il suffit pour constater qu'il a réussi, d'aller se renseigner 33, rue Marbeuf (ELY 02-33, métro : Franklin-Roosevelt) ou de faire un petit tour (en semaine ou le dimanche) pour voir l'appartement-modèle, 2, allée des Haras, à Vaucresson. C'est une constatation passionnante.

Une page spéciale PUBLI-EX

(Meubles de Carl.)

UN DINER AUX CHANDELLES A LA RESIDENCE MARIGNY.
Les Parisiens savent investir.

MADAME EXPRESS



(Rapho.)

Cette semaine Mme Express a:

● ***tremblé*** en lisant les chiffres cités dans une enquête de la Fédération des Parents d'Elèves à propos des accidents d'enfants. De 1955 à 1959, 82 000 enfants ont été victimes chaque année d'accidents plus ou moins graves. D'autre part, 18 000 familles sont inquiétées tous les ans pour des accidents causés par leurs propres enfants. Il est donc prudent de vérifier dès la rentrée scolaire si l'enfant est assuré par l'école. Sinon, il est indispensable de souscrire soit une assurance collective à tarif modique (se renseigner auprès du directeur de l'établissement), soit une assurance individuelle auprès de l'assureur habituel de la famille.

● ***noté*** la reprise dès le premier jeudi d'octobre des « Jeudis classiques » du Théâtre de l'Alliance Française. Claire Duhamel, qui anime un groupe de jeunes comédiens, présente cette année L'Ecole des Femmes (Molière), La Double Inconstance (Marivaux), Bérénice (Racine), etc. (La carte d'abonnement pour les six spectacles donnant droit à une représentation par mois : 25 NF, Théâtre de l'Alliance Française, 101, bd Raspail, tous les jours, sauf le dimanche, de 11 heures à 18 heures, ou par correspondance.)

● ***remplacé*** dans ses placards l'antimite qui s'est usé cet été par un nouveau produit-qui-sent-bon. Il vient de sortir sous la forme d'un petit cône légèrement aplati d'un côté, perforé et muni d'un crochet de suspension. Son odeur est assez indéfinissable, mais elle est agréable et très nettement différente de celle des antimites habituels. (Jocky, 1,80 NF le sachet qui dure trois ou quatre mois, drogueries et grands magasins.)

● ***croqué*** avec le sourire de ravissantes figurines de porcelaine. Il s'agit en réalité de sujets en chocolat recouverts d'une mince pellicule de matière plastique décorée. Ils sont exposés parmi d'autres spécialités des pays de l'Est, dans un grand magasin de la rive droite, où l'on peut déguster aussi une moussaka grecque, de la confiture d'aubergine ou de la crème de rose. (B.H.V., jusqu'au 30 septembre).

● ***signalé*** à des parents embarrassés l'ouverture d'une nouvelle école de rattrapage pour les niveaux de la 8ᵉ à la 5ᵉ. Les enfants y sont pensionnaires, travaillent trois heures chaque matin aux disciplines purement scolaires et consacrent l'après-midi aux activités manuelles et aux sports. Ils s'initieront à la céramique, au fer forgé, à la photographie et au modélisme, non pas sous forme d'un préapprentissage, mais suffisamment pour choisir une orientation différente des « humanités classiques » si besoin était. (Prix de pension, tout compris sauf les livres 450 NF par trimestre. « Les Charmettes Modernes », à Coye-la-Forêt (Oise), ou M. Fauvet, 112, avenue de Paris, à Vincennes, DAU. 70-60.)

● ENQUÊTE
Où va-t-on mettre le bébé ? (pp. VIII, IX)

● SANTÉ
Rajeunir la mémoire. (p. VII)

● MODE
Une redingote nommée désir. (pp. V, VI)

● TRÉSOR
Embouteillage sur les 5 NF. (p. IV)

● DROGUE
Un cas dramatique. (p. III)

PUBLICIS photo Georges Dambier
ÇA N'ARRIVERA PLUS.... FRANCK S'AGRANDIT
Dans un nouveau décor prendra aisément place la collection la plus riche et la plus recherchée de manteaux et d'imperméables. Nouveaux décors, davantage de confort et... des prix exceptionnels à tous les rayons du 20 au 30 septembre.
80 rue de Passy magasin climatisé ouvert tous les lundis à partir du 18 septembre
Franck et Fils

DROGUE

Un cas dramatique

● *Anne Guérin lance un appel : « Connaissez-vous un truc pour cesser de fumer ? »*

FUMEUSES, écoutez-moi ! Mon cas est dramatique (le vôtre aussi, d'ailleurs, et vous verrez pourquoi). Une cigarette à la main — la seule rédaction de cet article m'en fera fumer cinq ou six — je vous avoue ceci : je ne veux plus fumer... mais je ne peux pas m'arrêter. Et je souffre, non seulement des maux qui procèdent inévitablement de l'habitude du tabac, et dont je ne vous épargnerai pas la liste détaillée, mais aussi de graves désordres psychiques qui vont, si Dieu ne m'en préserve, me mener droit au divan psychanalytique.

« Tu es lâche »

1 La honte : lorsqu'il m'arrive (environ 40 fois par mois) de jeter un paquet de « sèches » vide dans un panier, mon bras se fige un instant, ma conscience aussi, et je me dis : « Tu es lâche, L-A-C-H-E. » Et pour éviter de me fustiger moi-même (ce qui ne ferait qu'ajouter à mon martyre et, de surcroît, serait difficile), je me précipite sur la première activité venue, je feuillette fiévreusement un journal, j'épluche fiévreusement un poireau, je recouds fiévreusement des boutons jusqu'à ce que, distraite, j'allume une nouvelle cigarette. Evidemment.

2 La haine de soi. « *Si*, me dis-je, *ta seule volonté est incapable de vaincre cette maudite habitude, qu'es-tu, sinon un roseau qui plie au moindre vent ? Sauras-tu garder sur toi cette discipline, conserver vis-à-vis de tes penchants obscurs cette indépendance qui devrait être l'apanage de tout être civilisé ? Où allons-nous ?* » Etc. Résister au tabac est devenu, dans mon esprit maladif, la pierre de touche de mon respect de moi. Et sur cette pierre, je me casse le nez.

Un pas dans la politique

Ainsi, il n'y a qu'un pas de ma Disque Bleue Filtre au marasme psychique et à l'angoisse métaphysique. Encore un pas et nous voilà dans la politique : chaque fois que j'achète mon maudit paquet (130 francs), je fais cadeau de 91 francs à l'Etat (et dans quel état !)

Les revenus provenant de la Régie du Tabac constituent, en France, 4,5 % à 5 % du revenu national, soit 260 milliards d'anciens francs. Mon budget, lui, y perd, au bas mot, 41 975 AF par an (365 jours × 115 francs pour un simple paquet de Gauloises).

Mort avant 60 ans

Les maux physiques, je ne vous les cite que pour mémoire (1). Etant donné que la fumée du tabac contient plus de 30 substances toxiques, dont 5 cancérigènes, vous pouvez être sûres que :

UNE FUMEUSE.
Son âme est un « désert somnolent ».

(Rapho.)

3 Un grand fumeur sur huit meurt d'un cancer au poumon... s'il n'est pas emporté avant par quelque autre maladie d'origine tabagique. Là, vous avez le choix : « Un fumeur sur quatre (qui fume 15 à 20 cigarettes par jour, pendant vingt ans) est hospitalisé pour une des raisons suivantes : maladie de Buerger, angine de poitrine, artériosclérose cérébrale, claudication intermittente, névrite, gastrite, ulcère d'estomac, etc. » Bref :

4 Sur 100 fumeurs, il y en a 54 qui mourront avant l'âge de soixante ans.

Prouvez-le

En attendant, vous avez le choix entre une dizaine de symptômes psycho-physiologiques... que vous connaissez bien (ne vous récriez pas) : trous de mémoire, étourderie, tendances à rêvasser, amoindrissement de l'endurance physique, manque de suite dans les idées, les projets, etc. Il paraît que le tabac abîme aussi la vue.

« *Mais j'ai toujours été comme ça* », répondrez-vous. Prouvez-le. Vous rappelez-vous si exactement l'état de vos facultés mentales dans vos années prétabagiques ? Statistiquons un peu : à l'école Polytechnique. « *...sur 200 étudiants, dont 46 étaient fumeurs, près de 70 % des non-fumeurs ont passé leurs examens avec succès, contre moins de 20 % seulement des fumeurs.* » Ce qui n'est pas étonnant quand on considère qu'une cigarette brûle 2 mg de vitamine C, et que « *sous l'effet de la nicotine, les vaisseaux sanguins du cerveau perdent leur élasticité, se rétrécissent. Cela détériore l'alimentation du cerveau, car il reçoit moins de sang* ».

Autre chose : plusieurs médecins affirment que le tabac diminue la puissance sexuelle.

Balzac et Jules Romains

Inutile de vous voiler la face. Vous êtes, nous sommes des impuissants (au sens propre ou figuré, cela dépend), des diminués mentaux, des hébétés. (« *Le tabac détruit le corps, attaque l'intelligence, hébète les nations* », disait Balzac.) Pensez-y la prochaine fois que vous vous indignerez vertueusement contre les ivrognes et les drogués. Vous êtes des drogués. « *L'âme du fumeur est « un désert somnolent »*, écrit Jules Romains.

Bon marché ou cher : rien

Alors que faire ? J'ai une amie qui s'est arrêtée de fumer : quand l'envie la taraudait, elle mangeait. Elle a pris trois kilos (qu'elle a perdus après). Moi, j'ai essayé en vain nombre de remèdes bon marché qu'on trouve dans le commerce. Il y en a un, plus cher, qui a réussi à une autre amie, petite fumeuse, mais qui n'a eu aucun effet sur moi, fumeuse invétérée. Ce remède (Nico-Cortyl) consiste, comme la plupart des autres, à sucer, chaque fois qu'on a envie de fumer, une dragée. Celle-ci a un goût de poivre. Mon amie, une Nordique, a horreur du poivre ; et ce goût joint à celui du tabac (car on fume en même temps que l'on suce) a suffi à la dégoûter. A moi qui ai vécu au Mexique, un piment rouge ne fait pas peur, et j'aime le poivre. Avec ou sans, ma cigarette reste fumable.

Voilà : ayant atteint le comble du désespoir et la fin de cet article (dans mon cendrier, les cendres de mes six cigarettes semblent me rire au nez), je fais appel à vous, lectrices : connaissez-vous un truc ?

ANNE GUERIN.

(1) Je tire toutes mes citations de rapports médicaux diffusés par le ministère de la Santé et le Centre de propagande antitabagique.

DES MEUBLES A "LEUR" HAUTEUR

« ILS » sont retournés à l'école. Mais ils en reviennent... Si l'Etat prévoit pupitres, chaises, encriers et éclairage pour la journée de votre écolier, il vous laisse le soin de veiller sur ses soirées.

Vous devez donc faire face à un double problème — pour écrire ses devoirs l'enfant doit être assis confortablement devant une table à bonne hauteur et bien éclairée.

Pour trouver une solution, n'hésitez pas à consulter un magasin spécialisé de la rue Saint-Honoré (1).

● LA TABLE.

Suivant l'âge de l'enfant, sa taille et le style de la pièce « La Porte Ouverte » propose trois types de tables :

— LA TABLE A ÉCRIRE : en pin très clair avec un large tiroir central. Elle mesure 1 m 10 sur 0 m 50 et vaut 150 NF.

— LE PUPITRE D'ÉCOLIER créé par Pierre Gauthier-Delaye est un modèle bien conçu. De 4 à 15 ans l'enfant grandit et le pupitre suivra la croissance de son propriétaire — à son tour le cadet le récupérera. Ses dimensions, 0,89 sur 0,53, son prix 285 NF.

— LE BUREAU D'ÉTUDIANT : son coffre est en chêne, frêne ou acajou avec deux grands tiroirs, le dessus est stratifié noir (390 NF).

● LE SIÈGE.

Il doit être stable, solide et confortable.

Trois modèles « La Porte Ouverte » qui se « marient bien » avec la table, le pupitre et le bureau :

— CHAISE EN MOELLE de rotin peu profonde et avec dossier net, elle soutient efficacement les dos paresseux (85 NF).

— TABOURET EN CHÊNE à quatre pieds. D'une stabilité parfaite son siège légèrement creusé le rend aussi confortable qu'une chaise (60 NF). (Voir photo.)

— CHAISE MODERNE GALBÉE. Gainée de plastique noir, elle s'harmonise parfaitement avec le bureau d'étudiant (107 NF).

● L'ÉCLAIRAGE.

Le livre ou le cahier doit être bien éclairé mais l'enfant ne doit pas être ébloui. Il faut donc que la hauteur de la lampe soit réglable. Deux modèles de « La Porte Ouverte » réunissent ces différentes qualités.

— POUR LES AINÉS, la lampe de bureau métallique à rotule se fixe à la table de travail par une pince à vis qui lui permet de résister à toutes les tempêtes (115 NF).

LE PUPITRE D'ECOLIER.
Ils grandiront ensemble.

— POUR LES PLUS JEUNES, la cocotte métallique à rotule également se pose sur le bureau grâce à sa « patte » ou s'accroche au mur (90 NF).

« La Porte Ouverte » met d'autre part à votre disposition un service « Conseil-Décoration » spécialisé dans l'équipement des chambres d'enfant. Si vous avez un problème de place ou d'organisation, vous trouverez rapidement la meilleure manière de le résoudre. Du lit-coffre à jouets (260 NF) aux éléments de rangement, « La Porte Ouverte » réunit tous les meubles et gadgets qui permettront à votre enfant de grandir confortablement.

(1) « La Porte Ouverte », 201, rue Saint-Honoré.

Communiqué.

En réclame, pendant 15 jours seulement,

PELISSES TAFFETAS IMPERMÉABILISÉ
doublées Ventre PETIT-GRIS **750 NF**

Fourrures Renel

5, Avenue Victor-Hugo Tél. : KLE. 70-61

Oui...
un « bowman » fait maigrir de 1 kilo par 24 heures !

Fins et élégants comme des pièces de lingerie, il y a un bowman (prononcez bau-ma-ne) pour chaque partie du corps à " désempâter ". A droite, barboteuse ; à gauche, combiné ; ci-contre, culotte.

AVEC l'auto-sudation corporelle accélérée et localisée, pas de massage, ni régime, ni gymnastique, ni drogues: votre ligne s'affine sans rien faire d'autre que porter les sous-vêtements en Cellupan, matière monocellulaire fabriquée spécialement pour Miss Stéphanie Bowman.

Il y a le short ou la culotte pour maigrir de la taille aux genoux ; la barboteuse qui fait perdre jusqu'à 1/2 kilo par jour entre buste et hanches ; il y a la gorgerette, la ceinture, le pyjama ou le « combiné » complet pour amaigrissement complet. Et bien d'autres.

Chaque sous-vêtement isole hermétiquement la partie du corps (mais cette partie seulement) que vous souhaitez amincir. Le moindre de vos mouvements provoque une énergie, une chaleur, donc une auto-sudation conservée jalousement par le Cellupan monocellulaire.

Et c'est cette accumulation de vapeur corporelle, comme au hammam, mais localisée, qui fait fondre les nodosités graisseuses, dégrade les plaques cellulitiques, dessèche les poches d'eau en suspension dans les tissus, tout en éliminant les toxines.

ATTENTION ! Seule dans le monde, et depuis 10 ans, Miss Stéphanie Bowman (de Londres) est autorisée à utiliser le Cellupan monocellulaire (marque déposée tous pays). Faites confiance aux vrais « bowman » en Cellupan : c'est votre garantie et votre sécurité.

Veuillez m'adresser gratuitement, et sans engagement de ma part, votre brochure illustrée : "La Silhouette dont vous rêvez".

Mme..
(en lettres d'imprimerie)

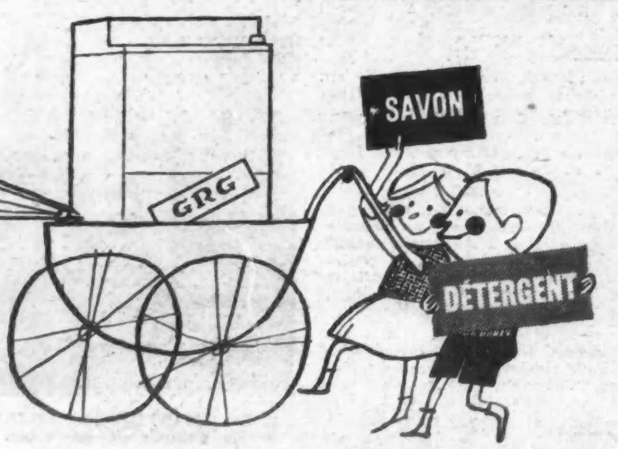
Adresse..

....

Bon à découper ou à recopier et à adresser à Miss Stéphanie Bowman (Service EX 38), 11 rue Vignon, Paris 8e. Salon de consultation ouvert sans interruption de 9 h. 30 à 17 h. 30 (OPÉ 55-78). — A Bruxelles : 4, rue du Bailli (Tél. 47-94-41).

LONDRES
PARIS
BRUXELLES
NEW YORK

AVEC PERSIL VOTRE MACHINE EST SOIGNÉE... MATERNELLEMENT !



Persil prend soin des pièces fragiles de votre machine
(métal, caoutchouc, plastique)
Seul Persil vous offre
ce mélange équilibré de savon et de détergent

Persil mousse "juste ce qu'il faut" jamais de débordement.
Le rinçage se fait en un temps record.
Complètement différent de toutes les autres poudres à laver...

PERSIL LAVE PLUS BLANC ...ET PLUS DOUX! Persil

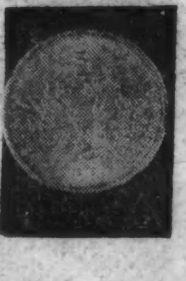
C'EST UNE SPÉCIALITÉ LEVER — PE-30-300/2

PERSIL EST RECOMMANDÉ PAR: ACEM - ATLANTIC - AVIATIC - BRANDT - CALOREX - DIENER - DURING - FLANDRIA FRIJATT - GRG - HOOVER - MANUFRANCE - MONACO - NOGALAV - PHILIPS - ROVER - SCHOLTES - VIVA - WASHING - ETC...

TRÉSOR

Emboutei̇llage sur les 5 NF

Depuis un an, les tirelires ne sont plus un jeu d'enfant.



AUCUN n'en meurt, mais tous en sont frappés. Madame Express n'a pas résisté, vous non plus. C'est plus qu'une envie, davantage qu'une manie, c'est une maladie. Le fameux bas de laine français se remplit à nouveau, les tirelires désuètes sont de nouveau à l'honneur : la chasse aux pièces de 5 NF est devenue un sport national.

On se les jalouse, on se les rachète (500 francs anciens), on les compte, on les contemple... mais on ne les dépense pas ! Sur les 62 millions de pièces mises en circulation, combien en avez-vous vu passer ?

Elles deviennent chaque jour plus rares, plus prisées. Vaudront-elles bientôt 6 NF au marché noir ? Leur race est-elle en voie d'extinction comme certains hippopotames blancs des marais africains ?

Madame Express a mené son enquête :

DANS LES BANQUES :

● Le caissier d'une succursale du Crédit Lyonnais : « *Nous mettons chaque jour un grand nombre de pièces en circulation, environ 400 à 600 (2 000 à 3 000 NF). A la fin du mois, il nous arrive également d'en distribuer pour la paie de certaines entreprises jusqu'à 6 000 ou même 8 000. Oui, nous les voyons partir, mais jamais revenir.* »

● Le caissier d'une succursale de la Société Générale : « *Les pièces de 5 NF nous sont remises par rouleaux de 20, mais nous continuons cependant à recevoir des billets de 5 NF fraîchement imprimés... Les billets nous reviennent, les pièces pratiquement pas. A noter que seules les personnes âgées les refusent ; elles les confondent avec les anciennes pièces de cinq francs (anciens).* »

1) LE NÈGRE EN CARTON.
Un sport national.

DANS LA RUE :

● Le chef de rayon d'un grand magasin : « *Oui, je garde les pièces de 5 NF ; j'espère bien qu'elles seront « trésorisées » (1)... Je dois déjà en avoir douze... ou peut-être plus, je ne sais pas, elles sont dans ma tirelire.* »

● Une commerçante de Neuilly : « *Des pièces de 5 NF, je n'en vois pas souvent... à peine une par jour. Je les garde pour la cagnotte de Mme B...* »

● Mlle Ginette T..., vendeuse : « *Je rêve d'un voyage à Cannes ; alors j'ai décidé d'économiser toutes les pièces de 5 NF... J'en ai pour environ 150 NF ; j'ai commencé il y a huit ou neuf mois... J'ai choisi les pièces de 5 NF parce qu'elles sont jolies...* »

● Une marchande des quatre-saisons au marché Mabillon : « *Pour une fois que nous ne sommes pas roulés, il faut en profiter. Je les garde depuis les débuts pour mes deux filleuls... Ils ont chacun leur tirelire et chacun 16 pièces... Pas mal, non ?* »

Une monnaie morte

Très bien même. La preuve est faite : l'épidémie est généralisée. Les pièces de 5 NF frappées depuis le 4 janvier 1960 sortent fraîches et brillantes de la Banque de France pour disparaître aussitôt dans le gouffre douillet de milliers de tirelires. Dans un grand magasin un chef de rayon avoue : « *On n'en a jamais tant vendu depuis vingt ans.* »

(Roustan.)

2) LA GOUTTE DE VERRE.
Un gouffre douillet.

Qu'en pense le ministère des Finances ?

« *Eh bien*, nous a répondu un responsable embarrassé, *une pièce de 5 NF pèse environ 12 grammes au titre de 0,835 d'argent. Plus clairement sur ces douze grammes, elle contient 10 grammes d'argent et 2 grammes de cuivre. Elle revient donc assez cher à l'Etat... Il faudrait qu'elle circule... Oui, il est vrai que la planche à billets de 5 NF fonctionne toujours et qu'il y a actuellement en service 96 millions de coupures, soit environ deux billets de 5 NF ou de 500 anciens francs par personne... Non, il n'est absolument pas question pour l'instant de suspendre la fabrication des pièces de 5 NF... Mais une monnaie qui ne circule pas, n'est-ce pas, c'est une monnaie morte ?* »

(1) Barbarisme significatif : les pièces de 5 NF représentent une valeur ; non pas « or » mais du moins « argent » !

Ce cahier de Madame Express
a été réalisé par
Christiane Collange
avec la collaboration de :
Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Colette Gouvion, Danièle Heymann, Anouk Lautier, Arlette Royer, Rosie Maurel, Marie-Louise Pittors, Suzanne et Henriette.
Mme Express, 91, Champs-Elysées, Paris (8e). ELY. 88-61.
(Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.)

Une question angoissante se pose donc : les Français vont-ils être bientôt amenés à résoudre ce tragique dilemme : « *Le seul moyen d'augmenter notre capital-cagnotte est-il de dépenser celui que nous avons eu tant de mal à amasser ?* »

Enfin ! Nous n'en sommes pas encore (tout à fait) là.

Voici donc pour les collectionneurs de pièces de 5 NF un choix de tirelires cassables, anciennes, drôles ou sérieuses (2).

Des fruits et des bêtes

Vu à Paris :

● EN TERRE CUITE : les fruits (orange, pomme, poire) : 2,50 NF. (*Printemps, 1er étage, rayon des jouets.*)

● EN VERRE : la goutte d'eau (transparente et décorative) : 7,50 NF. (*Galeries Lafayette, rayon des articles de Paris.*) (Photo n° 2.)

● EN MÉTAL : les animaux (lapin, éléphant, taureau) : 7,95 NF. (*Printemps.*)

● EN CÉRAMIQUE (de Vallauris) : le casque d'armure assorti au pot à cigarettes (bleu, rouge, vert ou jaune) : 10 NF. (*Trois-Quartiers, 1er étage, rayon des jouets.*)

● EN CARTON (romain) : le nègre qui remue la tête à chaque obole. Se fait en deux tailles : 22 cm : 28 NF ; 35 cm : 40 NF. (*Aux Ornements Religieux, 10, place St-Sulpice.*) (Photo n° 1.)

● MODÈLE UNIQUE : la tête (ancienne) — relativement — du maréchal Joffre : 15 NF. (*Damio - Antiquaire, 3, chaussée du Pont-de-Grenelle.*)

● MODÈLE SÉRIEUX : le coffre-fort carré muni d'une serrure à double combinaison : 18,50 NF. (*Trois Quartiers.*)

(2) Veillez à ne pas y enfermer de fausses pièces, il en circule déjà ; elles sont plus mates que les vraies, d'une taille au burin irrégulière et surtout... elles ne font pas le poids !

MODE

Une redingote nommée désir

● ***Ni chaudes, ni pratiques, mais jolies et séduisantes pour les maris.***

APRES avoir feuilleté au début du mois de septembre les numéros de collection des magazines de mode, la plupart des femmes ont oublié, le soleil aidant, leurs problèmes de garde-robe d'hiver. Une mode un peu décevante sans outrances qui exaspèrent et sans changements qui intriguent, a découragé la première vague de dépenses. On se disait : « *Il fait beau, je n'ai pas d'envie impérieuse, profitons-en pour essayer de « sauter » un achat.* »

« Sauter un achat »

« Sauter un achat », c'est-à-dire tenir jusqu'au 1er octobre sans commander un tailleur (ensuite sous un manteau, on réendossera l'uniforme jupe-pull-over), ou prolonger jusqu'au 15 octobre l'imperméable de la saison dernière (si l'hiver est froid et sec on pourra remettre son éventuel remplacement au printemps prochain). De sauts en sauts, les bonnes résolutions s'affermissaient et les vagues d'économie s'enflaient. Enfin un hiver sans folies, où l'on pourrait consacrer à des acquisitions plus sérieuses les sommes habituellement investies dans ce gouffre sans fin : une garde-robe féminine.

Mais, avec les premiers jours d'automne, les bonnes résolutions commencent à s'effeuiller. Remettre les affaires de l'an dernier, c'est très amusant la première semaine, très raisonnable la deuxième, très démoralisant la troisième, si aucun projet de renouvellement ne vous trotte dans la tête, parce qu'il faudra attendre cinq mois (les collections de printemps sont généralement présentées fin janvier) une moisson d'envies nouvelles.

Pour soutenir votre moral, Madame Express vous propose donc une envie à vous mettre sous le cœur : le manteau demi-cintré. Tous les couturiers l'ont traité et interprété chacun dans leur style mais la confirmation de cette tendance a été définitive quand, il y a quelques jours, la presse a été enfin admise dans les salons de Balenciaga et Givenchy (1). Les deux

(Derly.)

DEUX MODÈLES SIGNÉS GIVENCHY.
Les bonnes résolutions commencent à s'effeuiller.

(1) Ils présentent toujours un mois après les autres créateurs.

LA RÉVOLTE DES TROIS POMMES

LE charme, l'autorité, l'esprit d'initiative des petites femmes sont unanimement reconnus dans la vie courante.

Pour elles, le drame commence de l'autre côté du seuil « des boutiques ».

Là, elles connaissent un sort peu enviable : au premier coup d'œil, la vendeuse (généralement du genre « perche ») les « jauge » et prend immédiatement un air qui semble dire « *avec une taille pareille, j'espère qu'elle ne sera pas difficile* ».

La suite ? Eh bien ! c'est le manteau trop large, trop ample, trop long, et trop chargé que « *l'on peut très bien vous arranger, madame, en faisant un (grand) ourlet* ». La robe dont la taille est aux hanches et les pinces de poitrine à la taille, avec toujours la même solution : « raccourcir ».

Les couleurs ? les matières premières ? Là encore, on laisse entendre à la femme petite qu'elle n'a pas le droit d'être exigeante.

● *Un droit*

Devant cette situation tout à fait révoltante, une « trois pommes » a réagi et décidé une fois pour toute que ses « semblables » auraient le droit d'être difficiles.

Elle a réuni une équipe homogène (ses assistantes mesurent toutes moins de 1 m 60), ouvert une boutique couture en plein centre de Paris (1) et entrepris depuis dix ans déjà une campagne acharnée.

● *Son idée ?*

— Créer une collection de prêt-à-porter *à la taille* des petites femmes, c'est-à-dire parfaitement proportionnée, où chaque détail est révisé en fonction des dimensions de l'ensemble.

— Présenter cette collection dans un cadre et une ambiance agréables où les petites femmes se sentent chez elles : dans la boutique Geneviève Corne, ce sont les femmes de plus de 1 m 60 qui ont l'air « déplacé ».

(1) Geneviève Corne, 21, rue La Boétie.

CHEZ X...
Avec une taille pareille, j'espère qu'elle ne sera pas difficile.

CHEZ GENEVIEVE CORNE
Des modèles parfaitement équilibrés.

● *Ses méthodes*

Ne commander aux couturiers en gros que des modèles spécialement étudiés par elle.

Il suffit souvent d'une légère simplification pour « assimiler » un modèle de collection : un bouton de moins à un manteau, ou un col plus strict sur une petite robe, et la métamorphose est accomplie.

Il n'y a pratiquement plus d'interdit pour les « trois pommes » : tous les tissus, tous les coloris, et toutes les formes sont... à leur portée.

● *Sa collection*

La collection « trois pommes » de Geneviève Corne est donc aussi complète qu'une collection couture « grandes tailles ».

Elle comprend une palette de modèles *toutes occasions*, depuis les tenues les plus « sport » jusqu'aux ensembles de cocktail les plus raffinés.

L'échelle des prix est également très étendue, puisqu'on trouve chez Geneviève Corne des modèles qui valent 200 NF et d'autres qui atteignent 550 NF.

● *Son nouveau but*

Geneviève Corne s'est aperçue très vite que ses « petites clientes » avaient tendance d'une année sur l'autre à prendre non pas de la hauteur, mais... un peu de largeur. Elle a donc décidé de ne pas abandonner ses « EX 38 ». Elle a ouvert de nombreux rayons et, cette année, *toutes* les « trois pommes » (les minces et les... moins minces) peuvent trouver immédiatement chez elle la robe, le tailleur ou le manteau... « prêts à porter ». Et il faut être petite pour savoir exactement ce que veulent dire ces mots.

(PUB, TESTRO.) *Communiqué.*

MADELEINE BINE

présente sa collection

Automne - Hiver

18, avenue Victor-Hugo, PARIS (16e) - PASSY 60-57

Collection automne-hiver 1962

chez

Marie - Martine

8, rue de Sèvres
BAB. 18-44

Parking assuré

frédérique

31, rue Marbeuf

AUTOMNE HIVER

Créations Couture dessinées et exécutées en ses ateliers

TOUS MODELES AVEC ESSAYAGES AUX PRIX DU PRET-A-PORTER

Hortense et Véronique

COUTURE

18, rue Godot-de-Mauroy - PARIS (9e) - OPE 05-74

Modèle « THERMIDOR »

Nous voici à l'entrée de l'hiver et les collections 1961-1962 se préparent avec toutes les nouveautés qu'elles comportent.

Les tendances de la mode nouvelle :

- La taille un peu appuyée et revenue à sa place ;

- Le bas évasé ;

- Couleurs dominantes : rouge et noir, ainsi que toute la gamme des jaunes, des verts et des marrons, qui sont des couleurs d'automne.

HORTENSE et VERONIQUE, les grandes spécialistes du SUR MESURES ont mis au point une formule nouvelle qui comporte POUR LE PRIX DU PRET-A-PORTER, deux essayages et une livraison rapide (48 heures).

Ce deux-pièces rouge, en lainage de Rodier, entièrement doublé, avec garniture de chaînettes dorées, prix NF 470.

Nous avons également remarqué de ravissantes robes de cocktail, des manteaux, des tailleurs, des robes avec des garnitures de fourrure grande vogue de la saison.

Présentation de la collection à partir du 22 septembre

Communiqué.

Pour cause d'expropriation

LIQUIDATION TOTALE DE NOTRE SPLENDIDE COLLECTION DE FOURRURES

(Inventaire déposé conformément à la Loi de 1906)

Manteau Astrakan col vison. Royal pastel EMBA	~~2.650~~ nf	1.950 nf
Manteau Agneau des Indes, col vison diadème	~~4.500~~ nf	2.950 nf
Manteau Ocelot	~~7.500~~ nf	5.000 nf
Manteau Petits-Gris	~~3.900~~ nf	2.500 nf
Manteau Queues de vison	~~3.500~~ nf	2.200 nf
Manteau Vison sauvage	~~18.000~~ nf	11.000 nf
Etole Vison Royal pastel	~~6.500~~ nf	4.500 nf
Manteau Loutre d'Hudson, col vison saphir	~~5.500~~ nf	3.500 nf

FOURRURES CHARLES

105, avenue de Neuilly, Neuilly-sur-Seine - Tél. SAB. 87-51 (Me Sablons)

maîtres de l'avenue George-V, préconisaient eux aussi la redingote, ou plus exactement le pardessus appuyé. Les deux modèles de Givenchy que nous avons photographiés reflètent bien cette tendance. (*Voir page précédente.*)

Mais la haute couture n'est pas la seule à nous proposer ce style. Dans toutes les boutiques les vitrines d'automne exposent au moins un manteau demi-cintré, et les femmes les accueillent, paraît-il, avec enthousiasme.

Inutile de se justifier

Est-ce un achat raisonnable ? A franchement parler : non ! Inutile de justifier votre emballement avec de faux arguments. Un manteau demi-cintré n'est :

- NI CHAUD : impossible de le doubler d'un fourrage épais, la ligne en souffrirait, et il ne permettra pas non plus de multiplier à l'infini les chandails les jours de grand froid.
- NI PRATIQUE : vous ne pourrez l'enfiler ni sur une veste de tailleur décintré, ni sur une jupe large.
- NI BON MARCHÉ : pour être élégant il demande une coupe parfaite et un tissu de très belle qualité qui ne risque pas de se relâcher.
- NI FACILE : la vraie redingote raccourcit les silhouettes petites, amplifie les bustes forts, accuse les tailles un peu larges. En revanche la version pardessus évasé affine sans engoncer. C'est la formule qui se vend le mieux actuellement et que les confectionneurs recommandent parce qu'elle est beaucoup plus facile à faire... et à porter.

Le vent de la mode

Face à ce tableau pessimiste il faut cependant constater que le vent de la mode souffle dans le sens de la redingote. Un argument pèsera dans la balance : les hommes apprécient ce retour à une silhouette plus dessinée, donc plus féminine. Tous les maris

1) PIED-DE-POULE, POCHES PLAQUÉES, …
Les tricots sont encombrants.

4) DRAP, PINCES PROLONGÉES.
Les coloris sont tentants.

qui accompagnent … dans
les boutiques l'ont … dans
cette voie.

Si vous envisage… acqui-
sition, sachez que :

- Les cols se déco… bouton-
nent haut. Les ras-… ressent.
- Les boutonnages … et les
boutons utilisent so… assemen-
terie.
- Les martingales … tures se
multiplient.
- Le drap-cocher … avec
la flanelle et le shet… de colo-
ris vedette mais be… l'écossais
et de pieds-de-pou… et les
autres dans des ha… très fon-
dues.
- Les manches mo… rétrécissent
la carrure. On voit … raglan
et de kimono.

Dernière recomm… : même
si le beau temps de … jours
vous y encourage, … pas à
octobre ce manteau … pouvez
commander en sept… vous serez
sans doute obligée … faire à
vos mesures et de l'… deux se-
maines. Vous ne le p… donc qu'en
octobre mais vous p… profiter
avant les grands fr…

Nous avons sélecti… Paris quel-
ques bons modèles … re :

- En flanelle, près d… ampleur
évasée à partir de … ches. Petit
col fermé. 169 NF. … modèle en
shetland : vert, roug… marron :
220 NF. (*Carola*, 2… *du Four*.)
(Photo n° 2.)
- En flanelle gris … is moyen
ou anthracite. Mant… oit à am-
pleur donnée par de… creux par-
tant des poches pla… Col Clau-
dine. Boutons de cu… Existe en
shetland rose, vert, … : 209 NF.
(*Pérel chez Denis* … *49, boule-
vard de Strasb…*
- En shetland … légèrement
appuyé devant … longues
se terminant p… plis creux
devant et dos. … ches fen-
dues. Boutons de pa… rie noire.
Existe en rouge, ver… marron :
219 NF. (*Elda*, 48, … *d'Antin*.)

2) Flanelle, ampleur évasée.
Les maris sont encourageants.

(Dambier.)

3) Ecossais, taille ceinturée.
Les fabricants sont contents.

● En lainage écossais. Redingote double boutonnage, poches fendues, lien ceinture. Doublé jersey rouge. Existe en marron-vert, noir-blanc, bleu-rouge : 299 NF. (*Tiphène, 33, rue du Four.*) (Photo n° 3.)

● En drap cocher, légèrement appuyé devant, effet de plastron souligné de piqûres. Col fermé. Existe en beige, vert, noir : 360 NF. (*Levasseur chez Madelène, 9, bd de la Madeleine.*)

● En lainage pied-de-poule rouge-anthracite, turquoise - vert - marron, gris clair-gris foncé ou shetland uni, tous coloris. Légèrement appuyé devant. Petit col décollé. Deux poches plaquées au-dessus de la taille : 369 NF. (*Orphée, 50, rue du Four.* (Photo n° 1.)

● En gros drap. Redingote appuyée haut. Col fermé, martingale, poches fendues. Existe en grège, beige, brun noir : 449 NF. (*Wébé chez Marie-Martine, 8, rue de Sèvres.*) (Photo n° 4.)

SANTÉ

Rajeunir la mémoire

● ***Un nouveau médicament peut agir sur les déficiences intellectuelles des personnes âgées.***

Le « 3.3-pentaméthylène-4 hydroxybutyrate de sodium » mis au point en Allemagne et réétudié à l'heure actuelle par un grand laboratoire français, sera peut-être demain, en dépit de son patronyme imprononçable (1), une arme efficace aux mains des gérontologues. Encore en expérimentation (bien entendu sa non-toxicité est absolument acquise) ce composé chimique s'est révélé le plus actif des corps essayés jusqu'ici pour améliorer les capacités intellectuelles des personnes âgées.

Grosses améliorations

Dans une note à l'Académie des Sciences, le professeur François Bourlière et ses assistants du Centre de Gérontologie de l'Association Claude-Bernard, Mme Cendron et M. J. Poitrenaud ont rapporté les résultats obtenus avec ce produit sur 88 sujets, hommes et femmes, âgés de 47 à 88 ans, qui se plaignaient de défaillance de mémoire, de fatigabilité intellectuelle, d'asthénie et de tendances dépressives. Le médicament a été administré pendant trois mois. A son arrivée au centre chaque sujet a été soumis à une série de tests d'une durée totale de plus de trois heures. Les mêmes tests renouvelés à la fin du traitement ont permis de mettre en évidence de façon objective les améliorations obtenues. A l'issue de ces expériences, les spécialistes ont conclu que « le 3.3-pentaméthylène-4 hydroxybutyrate de sodium *se révèle le plus actif des médicaments expérimentés jusqu'ici au centre de gérontologie pour agir sur les déficiences intellectuelles des personnes âgées.* »

Faut-il en attendre des miracles ? On ne peut pas rendre à un homme de 75 ans les facultés d'assimilation, la rapidité de réactions intellectuelles, et la fraîcheur de mémoire de ses vingt ans. Pourtant, s'il ne saurait restaurer entièrement des fonctions détruites ou amoindries par l'âge, ce nouveau corps doit permettre à l'individu âgé d'utiliser au maximum les facultés intellectuelles qui lui restent. Il apparaît en outre avoir d'excellentes répercussions sur l'état général : l'humeur s'améliore, la fatigabilité diminue, l'intérêt pour le monde extérieur augmente chez les vieillards ainsi traités.

Les rats aussi

Il est intéressant de comparer ces premiers résultats sur l'homme avec les expériences poursuivies parallèlement sur les rats. Il est normalement impossible d'apprendre quoi que ce soit à un rat blanc adulte, c'est-à-dire âgé de plus de dix mois, alors que dans son jeune âge cet animal intelligent se dresse facilement selon la méthode des réflexes conditionnés (il apprend par exemple rapidement à trouver la sortie d'un labyrinthe ou le moyen de se procurer de la nourriture en pressant sur une porte d'une certaine couleur). Or sous l'influence du nouveau remède gérontologique, 6 rats adultes sur 10 deviennent aptes au dressage. Des tests de mémoire différée ont montré d'autre part que certains des animaux ainsi dressés se souviennent de leur tâche et sont capables de l'exécuter immédiatement et sans erreur dans des intervalles allant d'un à trois mois après l'expérience.

Un effet revigorant

Cela signifie-t-il que ce « régénérateur des cerveaux vieillissants » serait capable d'agir aussi sur la mémoire ? Jusqu'ici, on n'a pas pu le prouver chez les humains. Mais il n'est pas exclu que l'effet revigorant général du 3.3-pentaméthylène-4 hydroxybutyrate de sodium s'exerce aussi sur cette délicate fonction dont le mécanisme demeure un des mystères de la biologie du cerveau et sur laquelle de ce fait il est particulièrement difficile d'agir.

ROSIE MAUREL.

(1) Que les amateurs futurs se rassurent : il sera sûrement commercialisé sous un autre nom.

A. KATCHA
Sa merveilleuse coupe de cheveux
Un cadre sympathique
Une ambiance musicale
Des femmes de goût...
ABONNEMENTS et PRIX JEUNESSE
9, rue du Cirque - ELY. 37-31 - 39-31

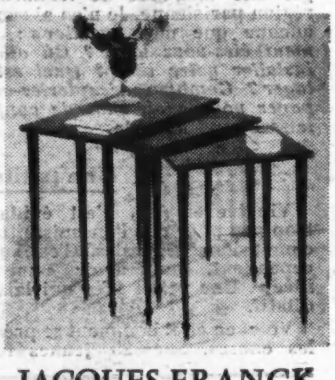
La Nouvelle Collection
HAUSSMANN COATS
« Bon Genre »
vous attend...
109, bd Haussmann - ANJ. 15-35

Claire Comte
présente sa collection
du 18 au 22 septembre inclus
Réservation : OPE. 80-34
17, boulevard des Capucines, PARIS (2e)

ursula

Couture
74, RUE DE SÈVRES
PARIS 7e
Tél. : SUF. 35-97

TABLE GIGOGNE ACAJOU POLYESTER
PIEDS DÉMONTABLES - 3 ÉLÉMENTS 250 NF



JACQUES FRANCK
372, RUE ST-HONORÉ - PARIS - Tél. : OPE. 34-38
PRÈS PLACE VENDÔME

Se parfumer un art... qui s'apprend

Qu'est-ce qu'une femme élégante ? Un enfant de six ans à qui l'on posait cette question répondit sans hésiter : « Une dame qui sent bon ».

Vous êtes sans aucun doute une femme pleine d'allant, très adaptée à la vie moderne. Mais vous cachez peut-être tout au fond de vous un rêve... réalisable: être : « La dame qui sent bon ». Vous avez envie d'ajouter à votre élégance ou à votre charme ce raffinement qui le ponctue avec discrétion mais efficacité.

Cependant il y a un problème. Comment faire pour « démarrer » ? Comment choisir en connaissance de cause le premier (ou le nouveau) parfum qui deviendra vous-même, révélera votre présence, rappellera votre venue ?

Les parfums WORTH ont décidé de vous aider. En trois mois (à raison d'une leçon « par semaine »), vous allez acquérir une science nouvelle. Au mois de décembre vous saurez tout sur l'art de vous parfumer et vous pourrez passer, sans hésitation, votre commande au Père Noël.

(Première leçon la semaine prochaine à cette même place.

LOGEMENT

Où va-t-on le mettre ?

● *En interrogeant des jeunes mères, Colette Gouvion a constaté que les pas-logés n'ont qu'une solution : devenir des mal-logés.*

CHAQUE fois que l'on parle de la crise du logement, on le fait avec des chiffres. On dit : « *Il faudrait 850 000 logements de plus dans la région parisienne, mais on n'en construit que 80 000 chaque année.* » On ajoute : « *50 % des Français vivent dans des appartements sans aucun confort. Souvent sans eau et sans w.-c. Il faudrait détruire 200 000 taudis dans la région parisienne.* »

Ces chiffres sont éloquents. Ce ne sont pourtant que des chiffres, et, à moins d'être directement concerné, on a du mal à traduire cette équation abstraite en images concrètes.

La crise, que l'on exprime en statistiques, a cependant un visage quotidien, presque banal. C'est ce visage que j'ai découvert en visitant quelques maternités de la région parisienne.

(Rapho.)

UN IMMEUBLE INSALUBRE.
Le rêve : un jardin où faire pousser des salades.

Le premier ou le N^{ème}

Pourquoi les maternités ? Parce que la naissance d'un bébé, qu'il soit le premier ou le Nème d'une nombreuse lignée pose presque toujours un problème. Le couple qui vivait avec un confort relatif dans une pièce meublée ne peut plus le faire avec un nouveau-né. La chambre d'enfants, qui en hébergeait difficilement trois, grâce à un ingénieux système de lits superposés (voir Maison, p. X), ne pourra pas en recevoir un quatrième, etc.

En quelques jours, j'ai pu interroger une vingtaine de femmes de la région parisienne. Je n'en ai rencontré aucune que mes questions : « *Comment êtes-vous logée ? Où allez-vous installer votre bébé ? Quel est votre loyer ? Combien accepteriez-vous de payer pour avoir plus de confort ?* » laissent indifférente.

Une petite idée

Vingt exemples, c'est évidemment trop peu pour que l'on puisse tirer des conclusions générales. C'est suffisant, cependant, pour avoir « une petite idée ». Une petite idée qui laisse méditatif.

Voici en effet comment se présentent les choses. Sur 20 jeunes femmes, 5 peuvent être considérées comme bien logées. 2 sont propriétaires.

Mme X..., 36 ans, secrétaire, mari typographe. Premier enfant ; a hérité de ses parents un petit pavillon de banlieue. Deux pièces, un bout de jardin. En faisant de gros efforts financiers, son mari et elle l'ont amélioré : salle d'eau, cuisine moderne, réfection de la façade. Une pièce pour le bébé l'autre pour les parents. « *Ça nous coûte bien plus cher qu'un loyer,* dit Mme X..., *mais ici, nous avons un jardin, et avec un bébé, c'est très commode.*

— Et si vous aviez un second enfant ? Vous ne craignez pas que vos deux pièces soient insuffisantes ?

— *Non, j'aime mieux rester là. Et ne pas avoir de second enfant !* »

200 NF par mois, c'est lourd

Mme Z..., elle, est assistante sociale. Son mari est visiteur médical. La petite fille qui proteste dans son berceau contre l'intrusion de la presse dans sa vie privée est son troisième enfant. Mme Z... a d'abord vécu en meublé. Puis, avec l'aide de sa famille, elle a pu acheter un minuscule 2 pièces, à Vanves, qu'elle a payé en trois ans. Quand il a été payé, elle l'a revendu. Avec ces trois millions, elle a donné le comptant d'un appartement de 3 pièces, dans un immeuble neuf. Elle paie le solde en vingt ans, à raison de 20 000 fr. par mois. 20 000 fr. qui grèvent assez lourdement son budget. Mais elle considère que le fait d'avoir un appartement ensoleillé, confortable, avec eau chaude et vide-ordures, vaut bien cet effort.

— *En fait,* m'explique-t-elle, *ces trois pièces, c'est plutôt deux pièces. Un grand living-room, avec une alcôve et une chambre d'enfants, pas très grande. Mon mari et moi, nous avons un divan dans le living-room. J'ai déjà réfléchi : dans la journée, je mettrai le bébé dans la chambre des aînés. Eux joueront dans le living-room. Le soir, je remettrai le bébé dans une partie du living-room que j'isolerai grâce à une cloison coulissante.*

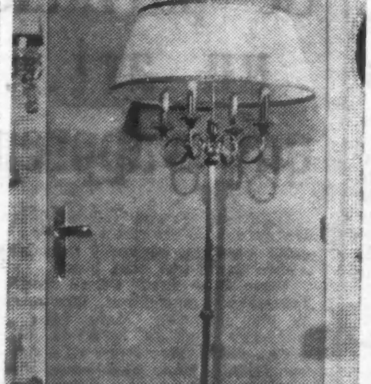
— Vous n'envisagez pas de chercher quelque chose d'un peu plus grand ?

— *Nous y avons déjà songé. Mais nous avons du mal à payer ces 20 000 francs par mois. Comment paierions-nous davantage ? Evidemment, nous pourrions chercher quelque chose dans un immeuble ancien. Ce serait moins cher, mais sans confort. Ou en grande banlieue, mais dans ce cas nous aurions de gros frais de transports. Alors, à moins d'un miracle, je crois que nous resterons là.*

Grâce au 1 %

Quant aux trois autres, elles ont obtenu des H.L.M. L'une à la porte de Châtillon, l'autre à Sarcelles, la troisième dans le XVIIIe. Leurs voisines de chambre les regardent avec envie. Elles ont deux ou trois pièces, cuisine, salle d'eau. Un loyer qui varie de 12 à 17 000 fr. par mois, chauffage compris. Toutes les trois ont obtenu ces H.L.M. grâce au 1 % d'aide à la construction versé par l'employeur de leur mari.

LA PRUNELLE DE VOS YEUX



(J.-R. Roustan)
LE LAMPADAIRE DE CUIVRE.
Une lumière bien répartie.

Y a-t-il des zones très sombres dans votre salon lorsque le lustre est allumé ? Vos enfants se penchent-ils exagérément sur leurs livres de classe lorsqu'ils travaillent à la lumière électrique ? Avez-vous vite mal aux yeux en lisant le soir dans votre lit ?

Si votre réponse est « oui » à l'une de ces trois questions, révisez immédiatement votre installation éclairage. Comme nous n'avons rien de plus précieux que la prunelle de nos yeux, voici les trois grands principes de l'A.B.C. de l'éclairage. Ils sont capitaux :

— *adopter un éclairage bien réparti* : un lampadaire et deux petites lampes valent mieux pour les yeux (et pour l'esthétique) qu'un gros lustre central. Elégant, le modèle choisi parmi d'autres à la Boutique Opéra, 16, avenue de l'Opéra : en cuivre et bronze, à quatre bougies gainées de cuivre, abat-jour large cerclé d'un fin galon brodé de losanges : 435 NF (photo à gauche) ;

— *spécialiser chaque source d'éclairage* : une lampe de bureau est trop forte pour le chevet et un luminaire n'est joli que dans un salon. Ravissante, celle que nous avons photographiée à la Boutique Opéra : socle de cuivre ligne fine, deux bougies rouges, abat-jour ovale crème, galon or : 165 NF (photo en haut à droite) ;

— *se servir de la lumière dans le décor* : une astuce amusante trouvée à la Boutique Opéra : le bougeoir porte-allumettes et sa vraie bougie chasse-fumée ; argenté ou en cuivre verni : 16,50 NF (photo en bas à droite).

LA LAMPE DE BUREAU OVALE.
Un travail facilité.

LA BOUGIE PORTE-ALLUMETTES
Une ambiance raffinée.

Communiqué.

• Onze familles sur vingt vivent dans un logement trop petit, espèrent un H. L. M., mais rêvent toutes d'un pavillon.

Auparavant, elles avaient connu l'hôtel, la sous-location aussi médiocre que chère... elles sont parfaitement satisfaites de leur sort, ne souffrent absolument pas du fameux « mal des grands ensembles » dont parlent les psychiatres, et considèrent que le loyer qu'on leur demande est tout à fait raisonnable... pour ceux qui peuvent le payer. C'est pourquoi toutes les trois ont préféré jusqu'à présent continuer de travailler.

Voilà pour celles qui considèrent qu'elles n'ont rien à désirer. (Sur le plan du logement, bien entendu.)

Les espoirs concrets

Passons maintenant à celles qui ont des espoirs concrets : quatre sur vingt. Mme H..., 25 ans, décoratrice, mari professeur de dessin, 1 enfant, espère reprendre possession, en septembre, d'un pavillon de quatre pièces qui appartient à sa grand-mère. Elle ne pense plus qu'à ça. Depuis trois ans, elle occupait une pièce, chez la même grand-mère, où elle va également installer son bébé, en sortant de clinique.

— Quel pourcentage de votre budget accepteriez-vous de consacrer à votre logement ?

— *Je ne sais pas. Je crois qu'il faut d'abord faire face au nécessaire.*

— Selon vous, avoir un appartement agréable ne fait pas partie du nécessaire ?

— *Si, mais moins que la nourriture, ou les vêtements.*

La notion de répartition du budget semblant échapper complètement à ma très gentille interlocutrice, je n'insiste pas. (Il est vrai que son bébé n'a... que quelques heures, ce qui lui donne bien des excuses !)

Mme G..., 25 ans, mari tourneur, 1 enfant, est surveillante d'externat. Elle espère obtenir simultanément, à la rentrée, un poste de surveillante générale dans un lycée, et un H.L.M. fourni par la municipalité dont dépend ledit lycée. Trois pièces, loyer mensuel 20 000 fr.

Reprise pour deux pièces

Au sortir de la pièce où elle vit actuellement, sans gaz et sans eau (il était impossible de l'installer), mais pour laquelle elle a tout de même donné 100 000 fr. de reprise, cet H.L.M. sera un paradis. Mme G..., qui a des idées très précises sur l'importance de l'appartement dans la vie quotidienne, a déjà pensé qu'elle serait prête à y consacrer plus du tiers de son budget.

Tout comme Mme G..., Mme F..., 28 ans, mari perceur dans la métallurgie, 2 enfants, attend un H.L.M. pour la fin de l'année. Voici trois ans qu'elle en avait fait la demande à la municipalité de la ville de banlieue où elle habite. Actuellement, elle paie 7 000 fr. par trimestre pour deux pièces sans cuisine, à Saint-Ouen.

Enfin, Mme M..., 21 ans, secrétaire, mari comptable, 1 bébé, vient de payer 250 000 fr. pour obtenir la location de deux pièces, cuisine, dans un vieil immeuble voisin de celui qu'elle occupe actuellement, en sous-location. Loyer trimestriel : 17 000 fr. L'appartement donne sur une cour, et il est entièrement à rénover. Mais Mme M... espère avoir ainsi une monnaie d'échange. Pour un logement plus confortable, et surtout plus clair, elle paierait jusqu'à 20 000 fr. par mois. Elle espère qu'elle trouvera un co-échangiste. Moi aussi !

Et les onze autres ?

Et les onze autres ? Les onze autres, je cite, pêle-mêle : Mme S..., 28 ans, 7 enfants. Mari marchand forain. A payé 500 000 fr. de reprise, et 8000 fr. par mois, pour un ancien bail commercial. Moyennant quoi elle peut occuper deux pièces de 2,50 m sur 5, sans eau ni gaz, l'une au rez-de-chaussée de l'immeuble, l'autre tout en haut. La pièce du haut est séparée en deux. D'un côté, dans trois fois deux lits superposés, les six aînés. De l'autre, les parents et le plus petit.

Problème de Mme S... : « *Comment feriez-vous, vous, pour faire tenir un divan de deux personnes et un berceau dans une pièce de 5 m × 2,50 m coupée en deux ?* » Elle pourrait payer jusqu'à 12 000 fr. par mois. Rêve de Mme S... : un pavillon de banlieue, trois pièces cuisine, qui serait *à elle*, et pas en location, avec un jardin où les enfants pourraient jouer, et son mari faire pousser des salades. A moins que l'H.L.M. qu'elle a demandé, voici cinq ans, à l'Office départemental du Logement, ne lui soit enfin attribué.

Mme V..., 6 enfants. Paie 6 400 fr. par semaine, c'est-à-dire plus de 25 000 fr. par mois, pour une chambre d'hôtel, où s'entassent les lits. Son souci : « *Chaque fois que je rentre de la maternité avec un gosse de plus, je passe en me cachant devant le bureau de l'hôtel. Et j'attends avec angoisse le moment où on nous mettra dehors.* » Avec une petite somme comptant, plus les 24 000 francs mensuels qu'elle paie à l'hôtel, Mme V... pourrait peut-être, elle aussi, réaliser son rêve : la construction d'un pavillon de banlieue, avec un jardin. Mais cette somme comptant, bien sûr, elle ne la possède pas. Et n'a aucun espoir de la posséder un jour.

Mieux qu'en Espagne

Une autre, 27 ans, 1 enfant, mari typographe, habite un immeuble insalubre du XIII[e] arrondissement. Une pièce, cuisine. 8 000 fr. par trimestre. La première moitié de l'immeuble s'est écroulée. On lui a tout de même demandé 150 000 fr. de reprise. Son souci constant : « *Qu'est-ce qui va s'affaisser en premier : le plafond ou l'escalier ? Peut-être que la municipalité nous relogera ?* »

Une autre encore, 35 ans, Espagnole, une fille de quinze mois, une autre de huit jours, depuis un an et demi en France, à l'hôtel. Trouve que c'est tout de même mieux qu'en Espagne.

Une autre, 28 ans, 2 enfants. Mari monteur en chauffe-eau ; au service militaire. A donné 300 000 fr. de reprise pour une pièce de 4 m × 4,50 m, et une entrée. On a transformé l'entrée en cuisine, et installé l'eau courante. Même rêve que les autres : accéder à la propriété. Avoir, en banlieue, une maison et un jardin.

« Sur le buffet ? »

Et cette dernière, qui s'est installée, avec ses sept enfants, dans un autocar de tourisme désaffecté, à Rosny-sous-Bois. Son mari est manœuvre. Il a construit trois cloisons dans l'autocar, installé un réchaud à gaz butane, et un poêle à feu continu. Gros souci de Mme N... : « *Où donc mettre ce septième berceau ? Peut-être sur le buffet ?* »

Je demande à Mme N... si elle aimerait avoir un appartement. Mais non. Elle aussi, elle veut avoir, à elle, un pavillon et un jardin. D'ailleurs, pour ce faire, ils ont déjà acheté le terrain où est garé leur autocar. Malheureusement, l'expropriation les menace. Alors, ils envisagent d'en acheter un autre, 1 million 300 000 fr., et peut-être obtiendront-ils l'aide des Allocations familiales pour édifier un pavillon préfabriqué de cinq pièces, en construction légère.

En attendant, ils font comme tous les autres, qui vivent en sous-location et paient des sommes effarantes, ou dans une ou deux pièces, sans eau et sans w.-c. (L'électricité étant considérée comme un confort suffisant !) Ils se résignent. Ils sont au fond d'un

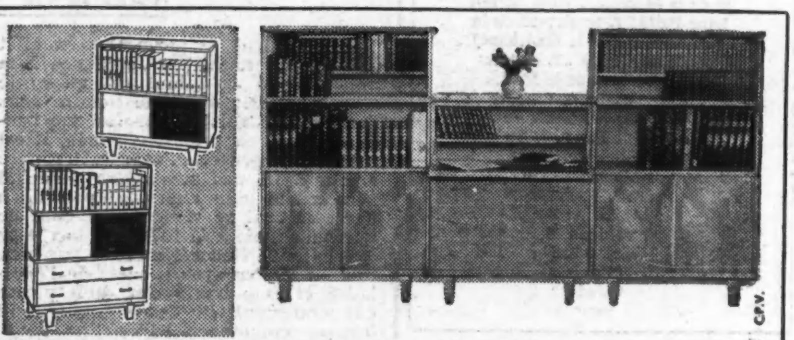
→

La Beauté, une science ?... Oui, car seules des recherches complexes ont permis de créer un produit aussi parfait que la CRÈME EXTRAORDINAIRE. Elle est en même temps la plus nourrissante des crèmes et la plus pénétrante (la peau l'absorbe aussi complètement qu'une crème fluide !). Ces deux qualités que la CRÈME EXTRAORDINAIRE est la seule à réunir, expliquent son action si rapide contre les rides. Nourrissante, hydratante, adoucissante, cette crème transforme un visage ! Dans sa nouvelle présentation en pot plastique à partir de 20 NF. la CRÈME EXTRA-ORDINAIRE est maintenant à la portée de toutes !

Vous pouvez maintenant prendre dans les Salons Elizabeth ARDEN un rendez-vous pour le traitement Beauté-Eclair en 2 H : (shampooing, coupe personnalisée, mise en plis, nettoyage du visage, trait. masque, maquillage : Prix spécial 49 NF).

Elizabeth Arden

Salon : 7, Place Vendôme



Construisez-vous un splendide mobilier moderne au fur et à mesure de vos moyens

Sans la moindre difficulté, vous assemblerez vous-même à l'aide d'un simple tournevis ces splendides meubles modernes OMNIPLAN. Les frais de main-d'œuvre étant réduits au minimum par l'envoi de ces meubles non assemblés, vous bénéficiez de prix plus bas que n'importe où ailleurs.

Tous les éléments se superposent ou se juxtaposent avec précision ce qui vous permet d'acheter le minimum d'éléments au début et de compléter votre ameublement au fur et à mesure de vos disponibilités pour constituer le décor harmonieux de votre foyer.

Et ces meubles sont très faciles à assembler... Vous les recevrez complets avec toutes les fournitures, même le tournevis. Après montage, vous pouvez les peindre, les encaustiquer ou les teinter en harmonie avec votre intérieur. Vous verrez comme ils font bien chez vous et vous éprouverez la fierté du possesseur d'un meuble construit et fini par lui-même.

Tous les éléments sont en chêne de qualité supérieure, finement poli et prêt à recevoir peinture ou teinture. L'assemblage s'exécute avec un tournevis à l'exclusion de tout autre outil.

Envoyez aujourd'hui même le bon ci-contre pour recevoir le catalogue OMNIPLAN illustré de suggestions pour aménager votre foyer à bon compte.

SOCIÉTÉ DES MEUBLES
OMNIPLAN
18, RUE SÉGUIER, PARIS 6[e]

Veuillez m'adresser gratuitement et sans aucun engagement de ma part votre catalogue OMNIPLAN. E.X. 1 *(Joindre 2 timbres pour frais d'envoi).*

NOM ____________
PROFESSION ____________
ADRESSE ____________

EXPOSITION : 25, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS

ROYALDAIM
74 RUE DE RENNES LIT 44-84
CANNES - PARIS - DEAUVILLE

puits dont ils ne voient pas très bien comment ils pourront sortir.

Avoir un H.L.M. : deux chances sur vingt. Accéder à la propriété : à condition d'économiser assez pour payer une partie au comptant. Trouver, finalement, un appartement en location : oui, en payant de 100 000 à 500 000 fr. de reprise. Mais il n'est pas question, pour ce prix, et compte tenu des moyens dont dispose la majorité des gens, d'avoir un appartement avec une salle de bains, l'ascenseur ou le chauffage central.

Plutôt que l'hôtel

C'est en fin de compte à cela qu'aboutissent, à force de « système D », la plupart des pas-logés. Ils deviennent des mal-logés. Et l'acceptent, presque passivement, *« parce que c'est mieux que l'hôtel »*.

Quant au confort, comme m'a dit la femme d'un ouvrier métallurgiste : *« Pour mes deux pièces cuisine, j'ai payé 160 000 fr. de reprise. Puis, ça nous a coûté 250 000 fr. pour faire mettre l'eau courante. Quand mon mari gagnera plus de 265 fr. de l'heure, on pourra peut-être penser à la baignoire. Mais ça, vraiment, pour le moment, c'est un luxe. »*

COLETTE GOUVION.

MAISON

En hauteur, en largeur ou en équerre

● *Un lit d'enfant se choisit en fonction de l'avenir.*

« I*L (ou elle) ne tient plus dans son lit... C'est curieux comme les enfants allongent entre juin et septembre.* » Oui, bien des mères de famille viennent d'en faire ces jours-ci la constatation. Résultat : l'achat d'un nouveau lit devient souvent l'un des plus urgents investissements de rentrée.

Pour la vie ?

Si l'on peut se permettre en effet à peu près toutes les fantaisies à la naissance d'un enfant (et même le couffin d'osier où il ne tiendra sans danger que trois mois), dès que l'enfant atteint sa première année, il est prudent de penser à l'avenir. Première erreur à ne pas commettre : l'achat vers un an d'un charmant petit lit à barreaux qui se révélera au bout de quelques mois à la fois trop bas pour que le jeune Hercule n'essaie pas (une fois ou l'autre avec succès) de l'escalader et trop haut pour qu'il puisse commodément en descendre la nuit lorsque commence l'éducation de la propreté.

— Une solution économique, sinon tout à fait idéale : le berceau extensible. En position berceau, il se présente comme un petit lit à barreaux mais les galeries sont amovibles et il s'allonge jusqu'à devenir un divan de 1,80 m de long : en hêtre ou chêne ciré, ou en alliage chêne et rotin, à partir de 229 NF. (*Baby-Club, 319 et 321, fbg Saint-Antoine.*)

— La meilleure solution, même si elle n'est pas follement esthétique et un peu encombrante : le lit d'enfant de style anglais comportant trois côtés fixes et un côté coulissant pouvant rester en position basse à volonté. L'entourage est assez haut pour que l'enfant de deux ans debout ne bascule pas, et les grands côtés sont à clairevoie pour ne pas faire « prison ». Attention à l'écartement de ces barreaux : l'enfant ne doit pas pouvoir passer la tête à travers. Deux bons modèles :

● En hêtre naturel, très classique : 210 NF, existe aussi en hêtre laqué ou chêne naturel : 230 NF. (*Lit National, 2, place du Trocadéro, 125, rue Lecourbe et 27, bd de la Villette.*)

● En chêne clair, côté coulissant se bloquant automatiquement en position relevée : 288 NF. (*Gloria, 141, boulevard Saint-Germain.*)

Ce type de lit convient normalement jusqu'à trois ou quatre ans. A cet âge un enfant peut parfaitement dormir dans un lit de taille « adulte ».

A prévoir : une lampe par personne.

RECETTES

● CORDON BLEU

Perdrix au chou

1 perdrix ; 1 chou ; 75 g de beurre ; 125 g de lard maigre ; 6 saucisses chipolata ; 1 cuillerée à bouche de farine ; 3 verres de bouillon ; 1 verre de vin blanc sec ; 1 carotte ; 1 oignon piqué de clous de girofle ; sel, poivre.

Préparation : 25 minutes (si la perdrix est plumée, vidée, etc.).
Cuisson : 1 h 30.

Vous chauffez le beurre dans la cocotte, puis vous faites dorer la perdrix sur toutes ses faces. En même temps, vous mettez le lard coupé en tranches fines et les saucisses. Vous retirez le tout au bout de 5 à 6 minutes.

Dans la même cocotte, vous mélangez la farine au beurre, vous chauffez, et quand vous avez un roux blond, vous ajoutez le bouillon, la carotte coupée en rondelles, l'oignon, le vin blanc, sel et poivre. Vous remettez la perdrix, le lard et les saucisses, et le chou ainsi préparé : vous avez enlevé les grosses feuilles extérieures, vous l'avez coupé en quatre, lavé en écartant les feuilles, puis jeté à l'eau bouillante pendant environ vingt minutes, enfin égoutté avec soin.

Quand le chou est dans la cocotte, vous couvrez et vous laissez cuire à feu doux pendant environ 1 h 30.

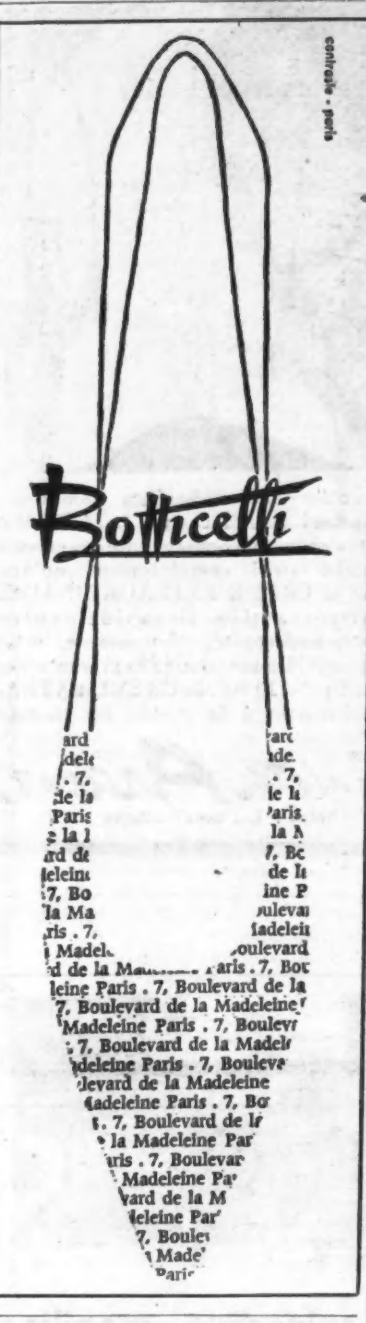
Perdrix aux lentilles

1 perdrix ; 1 plat de lentilles ; 125 g de lard maigre ; 50 g de beurre ; 1 oignon ; 1 carotte ; 1 bouquet garni ; 3 verres de bouillon ; 1 verre de vin blanc sec ; sel, poivre.

Préparation : 10 minutes.
Cuisson : 1 h 45.

Vous garnissez le fond de la cocotte avec des rondelles d'oignons et de carottes, de petites tranches de lard et le bouquet garni. Posez là-dessus la perdrix. Mettez à feu modéré environ 15 minutes. Puis versez le vin blanc et le bouillon. Salez, poivrez et couvrez. Faites cuire à feu modéré pendant environ 1 h 15. D'autre part, vous avez fait cuire des lentilles ; égouttez-les. Vous verserez dessus le jus de cuisson de la perdrix, puis vous les laisserez à feu modéré pendant environ 15 minutes afin qu'elles s'en imprègnent bien. Retirez du feu, ajoutez le beurre coupé en petits morceaux aux lentilles, et posez sur celles-ci la perdrix. Vous pouvez ajouter autour un chapelet de saucisses.

SUZANNE et HENRIETTE.



STENDHAL
CONSEILS
Ginseng Color
le 1er "Maquillage-SOINS"

Un maquillage vivant qui vit et fait revivre votre peau
GINSENG-COLOR bouleverse le procédé habituel du maquillage. La détente des muscles faciaux est instantanée, la peau retrouve un aspect souple et uni, les rides ne s'inscrivent plus. Ginseng-Color aux 5 tons nacrés ou dorés exalte le teint et utilise les principes actifs contenus dans le Ginseng, plante rare et si précieuse.

25, Rue Royale
et tous dépositaires
STENDHAL

ANNÉE SCOLAIRE 1961 - 1962

Le COURS FIDÈS, spécialiste depuis 16 ans de la Préparation au Baccalauréat, dispense **UN ENSEIGNEMENT CLASSIQUE, MODERNE ET TECHNIQUE** complet (toutes séries, toutes langues). Dès la classe de Quatrième, les élèves sont spécialement entraînés en vue des examens du **B.E.P.C.** et du **BACCALAUREAT**, sanction des études secondaires.

De 1955 à 1960, 1.641 élèves du COURS FIDES ont été reçus au Baccalauréat

★ Un enseignement « personnalisé » : détermination des aptitudes ; dépistage des insuffisances, acquisition de méthodes de travail efficaces.
★ Un contrôle constant des progrès : relevés de notes adressés chaque quinzaine aux familles.
★ Des effectifs limités.
★ Des horaires renforcés dans les disciplines fondamentales, permettant la reprise de bases mal assimilées en évitant, pour certains, le redoublement pur et simple.
★ L'enseignement des langues vivantes et mortes assuré, non par classes, mais par niveaux de connaissances au sein de groupes homogènes. Utilisation des méthodes modernes d'aides audio-visuelles (service d'« oreille électronique »).
★ Des sections préparatoires à l'entrée à l'ECOLE DES CADRES DU COMMERCE ET DES AFFAIRES ECONOMIQUES pour les jeunes gens et à l'ECOLE DES HOTESSES DE L'INDUSTRIE, DU COMMERCE ET DE L'ADMINISTRATION pour les jeunes filles (élèves sortant de Troisième et de Seconde).
★ Une aide pédagogique constante pour tous les élèves éprouvant des difficultés dans leurs études (Psycho-pédagogue attachée à l'Etablissement ; services spécialisés de rééducation d'orthographe et d'écriture, groupes d'expression française et de réinitiation aux Mathématiques, séances de relaxation, service d'orientation et de documentation sur les carrières, etc.).
★ Une ambiance dynamique visant à la formation harmonieuse de l'individu (visites d'usines, conférences artistiques, association sportive, journal d'élèves, séjours de sports d'hiver, voyages à l'étranger, bibliothèque, sorties théâtrales, club de bridge, etc.).

COURS FIDÈS
6, avenue Van-Dyck - PARIS (8e)
(prolongement de l'avenue Hoche à l'entrée du parc Monceau)
Métro : Courcelles ou Monceau — Autobus : 30 - 43
WAGram 28-33 — CARnot 26-66
EXTERNAT - DEMI-PENSION - INTERNAT-EXTERNÉ
Les registres d'inscriptions pour l'année scolaire 1961-1962 sont ouverts au Secrétariat chaque jour de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h. La Direction reçoit sur rendez-vous.

Votre patrimoine est menacé

Et pourtant vous prenez mille précautions pour sa sauvegarde. Mais avez-vous pensé à vous assurer... contre la poussière ? Chargée d'acides, elle ronge sournoisement, malgré balais et aspirateurs impuissants à la déloger entièrement — vos moquettes et vos tapis. Les mites font le reste, car un tapis sale ou taché devient leur proie. Seul un dépoussiérage-nettoyage intégral effectué par un spécialiste qualifié peut sauvegarder votre capital-tapis.

Consultez votre tapissier, votre maison de tapis, votre décorateur ou

Enlèvement et livraison à domicile tout magasin porteur du label :

A éviter : le lit-prison.

Il n'en tombe pas s'il est bien bordé, et il n'a pas froid s'il est normalement couvert. Un inconvénient : il ne faut pas espérer se servir des draps et des couvertures de l'ancien petit lit. En revanche, un sérieux avantage : le lit normal sera acheté sinon « pour la vie » du moins pour de longues années. C'est d'ailleurs une raison pour ne pas lésiner sur la qualité.

Un problème spatial

Mais dans la plupart des familles où il y a plusieurs enfants, c'est d'abord un problème d'espace qui se pose. Même dans une pièce de dimensions normales, il est indispensable de :

● Réserver aux jeux la plus grande surface possible. Ne jamais disposer deux divans perpendiculairement à un mur, comme dans les chambres à lits jumeaux. Les placer bout à bout le long du mur ou en angle : un enfant lit très bien dans son lit appuyé sur un coude, et en général il a peu tendance à se prélasser au lit.

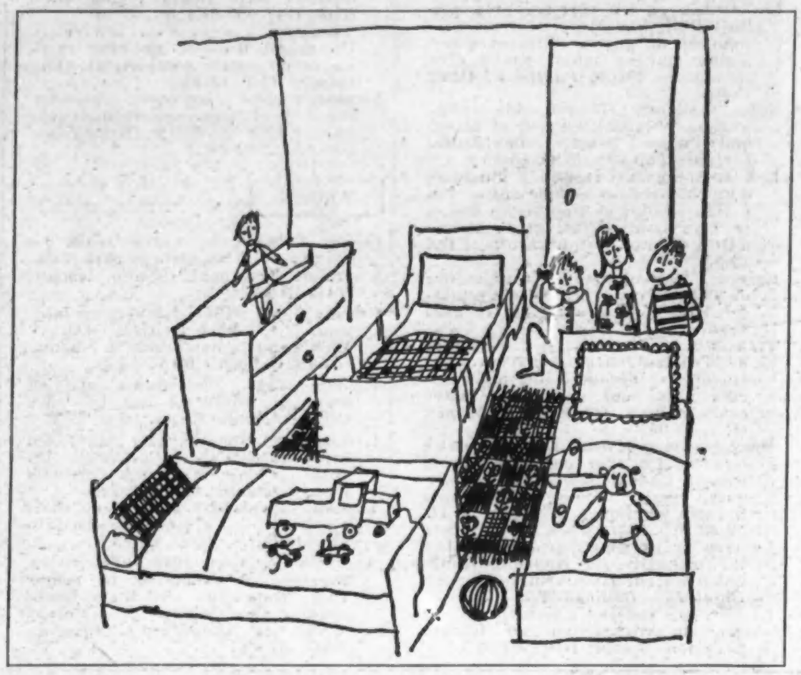
● Eloigner dans ce cas les deux têtes le plus possible pour éviter les interminables conversations du soir et les disputes au sujet de la lumière : chaque enfant doit avoir sa propre lampe (de préférence fixée au mur) qu'il allumera à volonté.

Parmi les autres solutions au problème d'espace que proposent les fabricants, un peu d'expérience peut éviter bien des déboires. Brièvement résumés, voici les « pour » et les « contre » à connaître avant d'acheter :

Lits gigognes ?

— Oui, si : on dispose d'une pièce suffisamment large pour déployer côte à côte la nuit deux ou trois lits ; si l'on veut conserver une certaine esthétique, dans une chambre de filles par exemple.

— Non, si : les enfants sont encore d'âge à faire la sieste, la manipulation deux fois par jour devenant alors fastidieuse. Non, si l'on a sur le sol un revêtement qui sera très vite abîmé (le tirage continuel finit par creuser des sillons.)



A préserver : l'espace de jeu

A considérer : l'âge des occupants.

Superposés ou gigognes

Lits superposés ?

— Oui, si : la chambre très en longueur ne permet pas d'autres solutions, si l'on envisage un jour de déménagement qui permettra un jour de séparer les lits (actuellement, ils sont pratiquement toujours dédoublables).

— Non, si : l'aîné des enfants n'a pas au moins six ans ; il aura trop de difficulté à descendre la nuit, à moitié endormi, par l'échelle. Non, si le lit supérieur ne comporte pas une galerie empêchant les chutes, mais amovible pour faire le lit sans trop de difficulté. Attention aussi à la hauteur laissée entre les deux lits : un enfant de douze ans doit pouvoir s'asseoir sur le lit inférieur sans être obligé de courber la tête.

Vus à Paris :

● Deux lits superposés auxquels on peut adjoindre un troisième lit gigogne au ras du sol : à partir de 520 NF. (*Lit National, 2, place du Trocadéro.*)

● Lits superposables équipés dans la partie basse de coffres à jouets : à partir de 610 NF. (*Gain de Place, 60, rue de Boulainvilliers.*)

● Deux lits superposables avec lit gigogne ou coffres à jouets dans la partie basse, munis de quatre allonges pour augmenter la hauteur entre les deux éléments superposés : à partir de 580 NF. (*Gain de Place, 60, rue de Boulainvilliers.*)

Vus à Paris :

● Ensemble de deux ou trois lits gigognes en chêne ciré, dosserets et pans de lits faits de simple barres de bois plates, très modernes et relativement légères : à partir de 360 NF. (*Berceau de France, 1, rue Gozlin.*)

● Deux lits gigognes en chêne, tête et pied à petits barreaux, lit du bas monté sur roulement caoutchouc pour diminuer le frottement : 490 NF. (*Baby-Club, 319 et 321, fbg Saint-Honoré.*)

Lits escamotables

Enfin, les lits escamotables :

— Oui, si : on est absolument obligé de faire dormir un enfant dans une pièce autre qu'une chambre (salle de séjour) ou si la chambre ne supporte même pas la largeur d'un divan.

— Non autrement, car malgré certains progrès, les lits-meubles ne sont pas très esthétiques, assez lourds à manipuler et leur mécanisme finit tout de même par se fatiguer. C'est plutôt une solution de secours. Nous avons remarqué cependant un modèle particulièrement bien conçu :

● Deux lits superposés escamotables se présentent comme des couchettes de sleeping. En frêne. Une fois fermé, on obtient une boite de 1,68 m de haut, imitant un bahut coupé au centre d'une étagère à livres : 1260 NF. (*Good boy, 16, rue du Fg-St-Antoine.*)

Une « Finishing-School » à la Française :
L'I.D.E.S.
76, rue d'Assas. LITtré 20-18, BABylone 49-01
Les jeunes recalés aux baccalauréats s'initient dans ce cours de FIN D'ETUDES aux carrières suivantes :
INTERPRETARIAT
JOURNALISME
PSYCHOLOGIE
RELATIONS PUBLIQUES
Avec possibilité de re-préparer les « bachots » PREMIERE (A, B, C, M, M') et PHILO en suivant l'enseignement effectif de l'auteur du manuel de PHILOSOPHIE :
Denis HUISMAN, directeur du cours

DEPUIS LE MOIS DE MAI
LE CLUB ANGLAIS DU JEUDI
est transféré à AUTEUIL
16, rue d'Auteuil - PARIS (16e)
Initiation récréative à la langue anglaise pour les enfants de 6 à 11 ans, de 14 h. 30 à 17 h.
REOUVERTURE :
Jeudi 12 octobre
Pour les plus grands :
(jeunes gens et jeunes filles du secondaire)
L'HEURE ANGLAISE
(de 17 h. 30 à 19 heures)
permet la pratique de la langue anglaise sous la direction de Professeurs de nationalité britannique
CONVERSATION - PROMENADES
VISITES - CONFERENCES
Pour renseignements et Inscriptions, s'adresser exclusivement :
6, avenue Van-Dyck - PARIS (8e)
CAR. 25-66 WAG. 28-33

E. Oxeda
recherche beaux bijoux anciens et modernes et tabatières en or
334 Rue Saint-Honoré, PARIS-1er OPE. 65-68 - RIC. 81-90
390 Rue Saint-Honoré OPE. 27-57

cinéma

NOUVEAU

Spartacus : une superproduction qui, pour une fois, traite un grand sujet : la Liberté. Une imagerie qui, malgré les inévitables lenteurs, vaut le déplacement. (*Gaumont-Palace, EUR.* 72-21.)

Léon Morin, prêtre : le Prix Goncourt de Béatrice Beck porté à l'écran avec probité par Jean-Pierre Melville. (*Avenue, ELY.* 49-34 ; *George-V, BAL.* 41-46 ; *Plaza, OPE.* 74-55, *à partir du vendredi* 22.)

(Pour ces deux films voir la critique de Morvan Lebesque, pp. 40-41.)

Les canons de Navarone : un haut fait imaginaire de la dernière guerre dans les îles grecques. Superbes morceaux de bravoure au milieu de quelques lieux communs. (*Normandie, ELY.* 41-18.)

Sans peur, sans reproche (« You can't cheat an honest man ») : un burlesque inédit de W.-C. Fields. Plus un Laurel et Hardy. (*Pagode, INV.* 12-15.)

La Fille du capitaine : après Tchékhov, et avec la même fidélité, les Soviétiques habillent Pouchkine en gravures romantiques. (*Studio* 28, *MON.* 36-07.)

La lame nue : le dernier film de Gary Cooper. (*Lord Byron, BAL.* 04-22 ;

L'inconnu de Las Vegas : un hold-up discipliné conté avec « l'esprit Sinatra ». Des insolences et des drôleries sympathiques, mais qui risquent d'échapper au public français. (*Le Mercury, BAL.* 75-90.)

Une Femme est une Femme : une comédie burlesque du réalisateur d'« A bout de souffle », Jean-Luc Godard. Personnel mais pas toujours réussi. (*Studio Publicis, BAL.* 76-23, *Vendôme, OPE.* 97-52, *Rotonde, MED.* 08-22.)

La Fille aux Yeux d'Or : Balzac porté à l'écran par un jeune metteur en scène, Jean-Gabriel Albicoco. Une transposition infidèle dans la forme et fidèle dans le fond. (*Biarritz, ELY.* 42-33.)

RECENT

Chien enragé : une histoire policière dans le Japon moderne, un grand film d'Akira Kurosawa. (*Agriculteurs, TRI.* 96-48.)

Les évadés de la nuit : contée par Rossellini, l'aventure de trois prisonniers de guerre alliés et d'une femme qui ne tenait pas à être courageuse. (*Ciné Panthéon, ODE.* 15-04.)

Nuits blanches : Dostoïevski, italianisé par Visconti. En noir et blanc, mais d'une beauté somptueuse. (*Artistic Voltaire, ROQ.* 19-15.)

Une aussi longue absence : l'histoire d'un clochard amnésique qui a valu à Henri Colpi et Marguerite Duras le Prix Louis-Delluc et la Palme d'Or à Cannes. (*Studio Etoile, ETO.* 19-93.)

Exodus : la chronique de la naissance de l'Etat d'Israël par Otto Preminger. Sans génie mais solide. (*Cinéac Ternes, WAG.* 24-50.)

Tirez sur le pianiste : le second film de Truffaut, avec Aznavour. Désinvolte et déconcertant, mais encore plus neuf que les « Quatre cents coups ». (*Studio République, OBE.* 58-08.)

Mère Jeanne-des-Anges : prix spécial à Cannes. Un film polonais sur le démon. Condamné par les catholiques, mais d'une incontestable beauté plastique. (*Calypso, GAL.* 10-68.)

Le ciel et la boue : sept mois chez les primitifs de Nouvelle-Guinée qui n'avaient jamais vu de blancs... (*Boul'Mich, ODE.* 48-29.)

La nuit des forains : le malheur des gens du voyage, vu par Ingmar Bergman. (*Celtic, ODE.* 47-62.)

Le farceur : une famille à la Capra dans une comédie farfelue de Ph. de Broca. (*Studio Raspail* 216, *DAN.* 38-98.)

Les Amants : la plus vieille histoire du monde contée par Louis Malle, avec Jeanne Moreau. Un succès devenu international. (*Cinex, BOT.* 41-00.)

Le faux coupable (The wrong man) : un Hitchcock sérieux à donner des frissons. Avec Henry Fonda. (*Reflets, GAL.* 99-91.)

Un condamné a mort s'est échappé : Un grand Bresson, qui fut aussi un grand succès commercial. (*Ranelagh, AUT.* 64-44.)

Ascenseur pour l'échafaud : premier étage de l'ascension cinématographique de Louis Malle. (*Saint-Lambert, LEC.* 91-68.)

ANCIEN

Contes de la Lune vague après la pluie : 1953. Esotérique chef-d'œuvre de Mizoguchi. (*Studio Acacias, GAL.* 97-83.)

Citizen Kane : 1941. En version intégrale, le chef-d'œuvre d'Orson Welles, qui a bouleversé le cinéma. (*Quartier-Latin, DAN.* 84-65.)

Hamlet : 1948. Shakespeare mis en scène et interprété par Laurence Olivier. (*Studio Cujas, ODE.* 89-22.)

L'inconnu du Nord-Express : 1951. Un train, deux hommes, un crime. Un suspense de Hitchcock. (*Studio Saint-Germain, ODE.* 42-72.)

Fantome a vendre : 1938. René Clair s'exerce à l'humour écossais. (*Monte-Carlo, BAL.* 09-83.)

Alexandre Newski : 1938. D'Eisenstein, musique de Prokofiev. Le peuple russe contre les chevaliers teutoniques, au même programme : « Nuit et Brouillard ». (*Floride, PRO.* 63-40.)

télévision

Jeudi 21 septembre a 21 h. : « En français dans le texte » : la littérature policière.

Vendredi 22 septembre a 20 h. 30 : « Don Quichotte ». Comédie lyrique inspirée de Cervantès, musique de Massenet.

Samedi 23 septembre a 20 h. 30 : « L'histoire dépasse la fiction : Lucrèce Borgia, la bonne dame de Ferrare ».

Dimanche 24 septembre a 20 h. 45 : « Le cri », film de Michelangelo Antonioni.

Lundi 25 septembre a 21 h. 50 : « L'allergie », émission scientifique d'Igor Barrère et Etienne Lalou.

Mardi 26 septembre a 20 h. 30 : « Les cinq dernières minutes », émission policière de Claude Loursais.

Mercredi 27 septembre a 20 h. 30 : « Laurel et Hardy conscrits ».

Mercredi 27 septembre a 21 h. 30 : « Le 7e art bis », 2e partie de l'émission sur le cinéma d'animation, présentée par le Service de recherches de la R.T.F.

concerts

Il est maintenant trop tard pour espérer assister au premier grand événement de la saison musicale à Paris, les trois concerts donnés à Chaillot, le 3, le 6 et le 9 octobre, par le grand pianiste soviétique, Sviatoslav Richter : tout est complet. Mais le concert du 6 octobre (au programme : la Symphonie n° 4 en mi mineur et le Concerto n° 2 en si bémol majeur de Brahms, avec l'Orchestre National, direction Rowiki) sera retransmis par la R.T.F.

En voici quelques autres :

Deux concerts avec l'orchestre des Concerts Colonne (direction P. Dervaux) et des lauréats du concours Marguerite Long - Jacques Thibaud. (*Châtelet*) :

Le 24 septembre : Festival Brahms avec Ter Merjerian (Concerto en ré majeur pour violon) et B.L. Gelber (Concerto n° 1 en ré mineur pour piano).

Le 30 septembre : Marina Mdivani (Concerto pour piano n° 1 en si bémol mineur de Tchaïkovski ; 3e Concerto de Prokofiev) et Jean-Claude Pennetier (Concerto pour piano n° 2 en la majeur de Liszt).

Le 1er octobre : rentrée des Concerts Pasdeloup (direction Albert Wolff) avec le violoniste américain Mischa Elman : Concerto pour violon de Brahms ; Schubert, Stravinsky. (*Chaillot.*)

Les 4 et 5 octobre : le Quatuor Hongrois (Bartok) (*Gaveau*) qui partira en tournée avec les Jeunesses Musicales de France, en novembre, de Rennes à Lyon, à Marseille, Toulouse, Bordeaux, etc.

Le 8 octobre : rentrée des Concerts Lamoureux sous la direction de K.M. Zwissler : Festival Wagner, avec Hans Beirer. (*Pleyel.*)

Le 8 octobre : rentrée des Concerts du Conservatoire, sous la direction de Paul Klecki avec, en soliste, le pianiste américain Van Cliburn (Concerto n° 2 pour piano de Brahms, Debussy, Ravel). (*Théâtre des Champs-Elysées.*)

En octobre aussi, rentrée à Paris du chef d'orchestre Vladimir Golschmann, avec les Concerts Colonne (*Châtelet*) :

Le 8 octobre : soliste Robert Casadessus (Concerto en ut mineur K n° 491 de Mozart, Beethoven, Brahms).

Le 15 octobre : soliste Zino Francescatti (Concerto pour violon de Beethoven, Prokofiev, Ravel) retransmis par la R.T.F.

Le 22 octobre : soliste Arthur Rubinstein (Concerto pour piano n° 2 de Rachmaninoff, Mozart, Moussorgsky).

Le 29 octobre : soliste Henryk Szeryng (Concerto pour violon de Brahms, Tchaïkovski), qui donnera des récitals à Angers le 17 décembre, à Rennes le 18 décembre, et à Nancy le 20 décembre.

Les 20 et 21 octobre : la chorale « Domchor » d'Aix-la-Chapelle (*Saint-Séverin*). Le 21, « Requiem » de Mozart et « Magnificat » de Bach.

Le 20 octobre : le pianiste Yuri Boukoff avec l'Orchestre National. (*Pleyel.*)

Le 23 octobre : récital du violoniste américain Mischa Elman. (*Gaveau.*)

théâtre

Le Rêveur : une très jolie idée de pièce, cependant alourdie au niveau de l'écriture et de la représentation. Plus l'habituel numéro de Dufilho. (*La Bruyère, TRI.* 76-99.) (Voir la critique de Robert Kanters, p. 42.)

Partage de Midi : dix représentations exceptionnelles avec Edwige Feuillère. (*Théâtre de France, DAN.* 58-13, *les samedi* 23, *dimanche* 24, *matinée et soirée, jeudi* 28, *vendredi* 29.)

Miracle en Alabama : l'histoire de Helen Keller, sourde, aveugle et muette. Un document pathétique. (*Hébertot, EUR.* 23-23.)

L'Homme du destin. La Grande Catherine : deux comédies de G.B. Shaw. Un spectacle drôle, plaisant, sans surprise, servi avec intelligence par Marcel Cuvelier et sa Compagnie. (*Alliance Française, LIT.* 87-93.)

Huit Femmes : un château isolé, un crime la nuit de Noël, huit femmes, huit suspectes. Un peu désuet mais bien enlevé par les huit comédiennes. (*Edouard-VII, OPE.* 67-90.)

Huis clos et La putain respectueuse : quinze ans après, une reprise, avec plusieurs créateurs, des deux pièces les plus jouées de Jean-Paul Sartre. (*Gymnase, PRO.* 16-15.)

La Nuit des rois : une ravissante comédie de Shakespeare, dans laquelle Suzanne Flon mène le jeu. (*Théâtre des Ambassadeurs, ANJ.* 97.50.)

Gog et Magog : François Périer ou le triomphe de la sympathie. (*Michodière, RIC.* 95-23.)

L'Annonce faite a Marie : la pièce la plus rabâchée de Claudel, mais une très grande tragédienne : Loleh Bellon (*Théâtre de l'Œuvre, TRI.* 42-52).

La Mouette : de Tchékhov. Une parfaite réussite de l'esprit Pitoëff. (*Théâtre Moderne, TRI.* 94-28.)

Cher Menteur : 40 ans de correspondance amoureuse. L'humour féroce de G. B. Shaw et deux merveilleux acteurs : Pierre Brasseur, Maria Casarès. (*Athénée, OPE.* 82-23.)

Mille francs de récompense : un mélodrame de Victor Hugo tiré de l'oubli par la Compagnie de l'Est : un des spectacles les plus drôles à Paris. (*Ambigu, BOT.* 76-05, *en alternance avec « La visite de la vieille dame ».*)

La visite de la vieille dame : excellente reprise, avec Valentine Tessier, de la pièce parabole de Friedrich Dürrenmatt. (*Ambigu, BOT.* 76-05, *en alternance avec « Mille francs de récompense ».*)

La Cantatrice chauve et La Leçon : Ionesco, Au VI. (*La Huchette, DAN.* 38-99.)

Ouragan sur le Caine : l'adaptation par José-André Lacour du célèbre roman de Herman Wouk (*Théâtre en Rond, LAM.* 78-93).

Requiem pour une Nonne : en hommage à Albert Camus, reprise de sa célèbre adaptation de l'œuvre de Faulkner, avec Catherine Sellers. (*Théâtre des Mathurins, ANJ.* 90-00.)

Chateau en Suède : les brillants débuts de Françoise Sagan au théâtre. Une pièce grave où l'on rit souvent. (*Atelier, MON.* 49-24.)

L'Oncle Vania : un chef-d'œuvre de Tchékhov honnêtement servi par la Comédie-Française. (*Comédie-Française, RIC.* 22-70, *le vendredi 22 septembre et le jeudi* 28 *septembre à 21 h.*)

expositions

Gustave Moreau : l'« inventeur » du surréalisme et beaucoup plus encore. (*Musée du Louvre, galerie Mollien. Jusqu'au* 30 *septembre.*)

Chagall : douze vitraux destinés à Jérusalem. Une grave et surprenante beauté. (*Pavillon de Marsan,* 107, *rue de Rivoli. Jusqu'au* 30 *septembre.*)

Maillol : la perfection de l'univers, perçue et exprimée à travers la perfection du corps féminin. Une grande rétrospective pour célébrer le centenaire d'un très grand sculpteur. (*Musée d'Art Moderne,* 13, *avenue du Président-Wilson. Jusqu'au* 30 *septembre.*)

Mazarin : quelques-uns des trésors accumulés par celui qui fut un des premiers collectionneurs de son temps, dans le palais qu'il construisit pour les abriter. (*Bibliothèque Mazarine, jusqu'au* 30 *sept.*)

Vuillard : l'éblouissante « recherche du temps perdu » d'un peintre. (*Durand-Ruel,* 37, *avenue de Friedland. Jusqu'au* 29 *septembre.*)

Trésors privés : de Chardin à Degas, des dizaines de chefs-d'œuvre ignorés de tous ceux qui ne fréquentent pas assidûment le milieu des riches collectionneurs. (*Musée Jacquemart-André, boulevard Haussmann. Jusqu'au* 2 *octobre.*)

Sculpture internationale : 300 statues venues de trente-deux pays. Un panorama exceptionnel des tendances actuelles. (*Musée Rodin,* 77, *rue de Varenne, jusqu'au* 15 *octobre.*)

Hartung : l'un des aînés qui permirent à la peinture abstraite de se dégager de la géométrie et d'aborder le lyrisme spontané du geste et de la tache. (*Galerie de France,* 3, *rue du Faubourg-Saint-Honoré. Jusqu'au* 15 *octobre.*)

Lebenstein : le lauréat de la Première Biennale de Paris. A l'extrême pointe de l'abstraction. (*Musée d'Art Moderne de Paris,* 11, *avenue du Président-Wilson, vernissage le* 22 *septembre.*)

Edgar Naccache : peinture abstraite réanimée par le génie du Maghreb, où le peintre est né. (*Galerie A. G.,* 32, *rue de l'Université. Jusqu'au* 3 *octobre.*)

Godeg : un adepte du « nuagisme » ouvre pour le compte des « lyrico-abstraits » la saison nouvelle. (*Belfond,* 29, *bd Raspail.*)

HORS DE PARIS

Cézanne : malgré le « hold-up », il reste encore un grand nombre de tableaux et de dessins admirables à voir au Pavillon Vendôme. (*Aix-en-Provence, jusqu'au* 15 *octobre.*)

Renoir : quelques tableaux présentés parmi les oliviers millénaires qui décidèrent Renoir à acheter « les Collettes », (*Cagnes-sur-Mer, jusqu'au* 15 *novembre.*)

Bourdelle : juste hommage rendu par sa ville natale à l'un de nos derniers grands sculpteurs classiques. (*Musée de Montauban.*)

Gérard Eppelé : jeune expressionniste vigoureux et sensible. (*Alphonse Chavé,* 13, *rue Henri-Isnard, Vence.*)

JEANNE BUCHER
VIEIRA DA SILVA - TOBEY
BISSIÈRE - HAJDU - STAËL

GALERIE TRANSPOSITION
132, boulevard Raspail - DAN. 75-08
WILLEM HOFHUIZEN
Peintures
PIERRE DE GRAUW
Sculptures

GALERIE CHARPENTIER
76, Faubourg-Saint-Honoré
Exposition FORMES ET COULEURS

IMPORTANT
Nous rappelons que la
GALERIE STIÉBEL
n'est plus rue de Seine, mais
5, FAUBg ST-HONORÉ
ANJOU 24-44

LA GALERIE « 18 »
18, rue de Miromesnil (8e) - ANJ. 24-18
BAUCHANT - CARZOU - CLAVE - Jean DUFY
GEN-PAUL - André MARCHAND - VENARD...
Dessins originaux de
DERAIN - PASCIN - PISSARO, etc.

ANDRE WEIL
AICARDI
26, avenue Matignon

DURAND-RUEL
37, avenue Friedland - ELY. 06-74
VUILLARD
De 10 à 18 h. sam., dim. et fêtes exceptés
jusqu'au 29 septembre

JUSTICE

Portrait d'Alfred

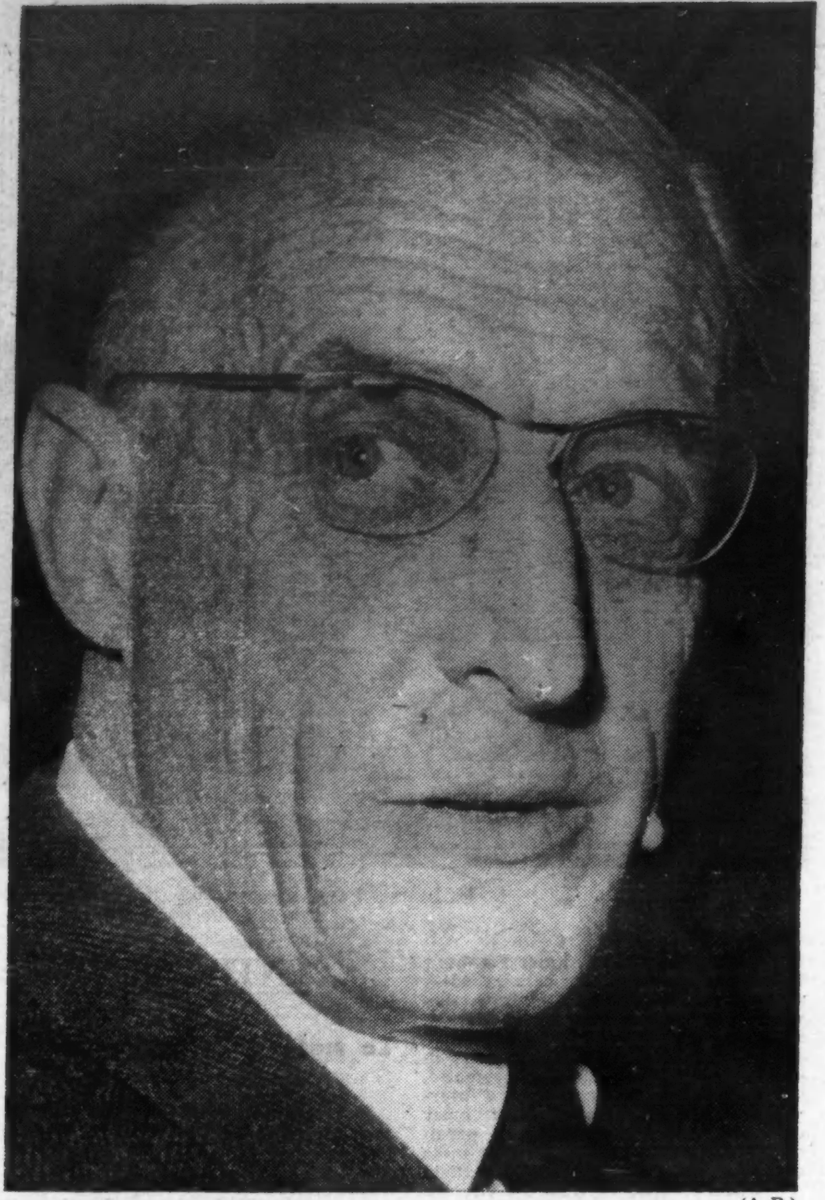
● ***Michel Cournot a observé le comportement du principal accusé du procès dit « du complot de Paris ». Derrière la façade juridique la réalité apparaît.***

ALFRED est entré en gants blancs, le front ceint de lauriers d'or brodés tout autour de sa coiffe. Les rubans de couleur, les croix, la cravate rouge s'aménagent sur sa personne avec une grâce familière : la « race » d'Alfred est suffisante pour qu'il n'ait pas l'air encombré par ces enjolivures d'appoint.

Promenant un regard simple sur cette foule un peu mêlée, sur ce monde un peu embrouillé, Alfred se défait de sa coiffe, et s'assied sur un banc. Son visage est une belle œuvre : l'étude, l'action, l'habitude du courage, les vicissitudes, l'ascèse, ont façonné, au fur et à mesure des campagnes, une figure à la fois sensible et nettement architecturée, à laquelle un réseau serré de sillons ajoute de la vivacité plus que de la décrépitude.

Pour extraire ses mains cultivées de ses courts gants de peau blanche, Alfred s'accorde un espace de temps à peu près quatre fois plus long que s'en accordait Gilda pour se libérer de ses longues housses noires. L'opération terminée, Alfred croise les doigts, et s'établit dans son maintien réservé d'auditeur, d'invité, de convive sans exaltation mais poli. Invité, il l'est en effet. Invité à répondre devant la Justice d'un essai de conjuration contre l'autorité de l'Etat.

Il est d'usage chez les officiers supérieurs, aux heures de récréation, d'affecter les officiers généraux d'une appellation seconde. Le général de division Jacques Faure est nommé, dans son dos, Alfred. Alfred, donc, est invité à répondre. Il se lève, et répond ceci : il ne répondra pas.



(A. P.)

LE GÉNÉRAL JACQUES FAURE.
« Je traînassais. »

Trois colonels

En droit, Alfred a raison. La loi, la jurisprudence, l'usage constant autorisent un soldat à ne répondre de ses actes que devant ses supérieurs ou ses pairs. Général de division, Alfred refuse d'enfreindre pour sa part la discipline des armées en se laissant juger par les trois colonels qu'une décision du pouvoir a fait asseoir en face de lui.

Si Justice il y a, alors, tant qu'à continuer d'administrer la justice, administrons-la dans les règles : Alfred a le droit d'exiger des généraux de division, au minimum. On refuse de les lui donner ? — Très bien, il ne s'associera pas à ce chamboulement de l'organigramme militaire : il restera muet.

Autant avouer tout de suite que ni le tribunal et ses colonels, ni Alfred, ne se montrent le moins du monde contrits à l'annonce de ce mutisme. Si peu contrits que nous nous dirions volontiers : il fallait qu'Alfred se taise, trois colonels font l'affaire. Loin d'être de vilains petits camarades, ces gradés insuffisants prendraient au contraire figure de complices assez « ficelle », venus siéger au tribunal pour que celui-ci ne batte que d'une aile. Sait-on ?... Aussi bien Alfred, avant de se taire, a-t-il l'obligeance de dire : « Je ne conteste pas les faits, j'en conteste l'interprétation. »

Quels faits ? Oui, au fait, que lui reproche-t-on ? Lui reproche-t-on de n'avoir pas su, au début de 1957, mener à son terme un premier complot ? Non, on ne veut pas le savoir, trente jours d'arrêts de forteresse furent une punition suffisante, on a passé l'éponge.

Sous le nom de Forestier

Lui reproche-t-on de s'être présenté par la suite à une élection législative partielle à Lyon, sur une liste soutenue par les poujadistes ? Non, il avait fait amende honorable dès le second tour, d'ailleurs ce n'était pas une faute. Lui reproche-t-on de ne pas s'être désintéressé d'une deuxième conjuration ? Non, évidemment pas, on serait mal placé pour le lui reprocher puisque celle-là se passait quelque chose comme un 13 Mai. Lui reproche-t-on d'avoir obtenu, en vertu de ces jours troublés, un commandement en Kabylie ? Non plus, passons. Ah, j'ai trouvé : on lui reproche de s'être trouvé, en janvier 1960, dans les alentours immédiats d'un troisième remue-ménage ? Mais non, c'est encore de l'histoire ancienne, il fut pour cela privé de son commandement, et remis à la disposition du ministre. Vous n'allez tout de même pas prétendre qu'Alfred est assez têtu pour être allé tremper, lors d'un quatrième égarement, celui du 22 Avril, dans...

— Oui !

Plus exactement : oui et non. Car les faits et gestes catalogués dans ce que le président Robert appelle, par hyperbole, le « dossier », ne sont pas péremptoires. Les jours qui ont précédé le 22 Avril, Alfred a « traînassé ». L'expression est de lui : car ce mutin récidiviste, avant de se taire devant des lieutenants-colonels, avait parlé aux enquêteurs. *« Je traînassais. »*

Cela veut dire notamment : le 14 avril, je suis venu m'installer à Paris et j'ai loué une chambre au Cercle militaire ; les jours suivants, j'ai fait diverses courses, j'ai pris plus ou moins position dans le bureau du colonel Lacheroy, j'ai fréquenté le ministère de la Guerre et l'Ecole militaire, j'ai rencontré un ancien confrère de Comité de Salut public, le colonel Vaudrey, j'ai demandé et obtenu une entrevue avec le général d'aviation Duval auquel j'ai posé des questions sur l'état d'esprit des officiers de l'Air et sur les moyens de gagner l'Algérie par avion, j'ai dit au général Duval qu'il pouvait éventuellement me joindre chez le capitaine de Saint-Rémy, telle adresse, tel téléphone, en me demandant sous le nom de « Forestier » ; le jeudi 20, j'ai quitté le Cercle militaire en emportant mes bagages et en déclarant que je partais pour la province, mais je suis allé m'installer chez Mme Laporte, 26, rue de l'Université ; la même nuit, Challe et Zeller partaient pour Alger ; le lendemain, je rencontre un de mes anciens subordonnés, le commandant Bléhaut.

L'envergure

La nuit, c'est l'insurrection d'Alger. Le 22 au matin, je convoque par téléphone, au domicile du commandant Bléhaut, le préfet en congé spécial Léger, un autre de mes anciens subordonnés, le commandant Mouchonnet, et le capitaine de Saint-Rémy dans l'appartement duquel le colonel Vaudrey était allé discrètement s'installer, sur un lit de camp, la nuit même où j'avais de mon côté quitté le Cercle militaire en donnant une fausse adresse ; la réunion chez le commandant Bléhaut est interrompue par l'arrivée de la police : je suis arrêté. Une souricière tendue chez le capitaine de Saint-Rémy permet d'arrêter dans la journée quelques civils, deux commandants, et le colonel Vaudrey. Voilà.

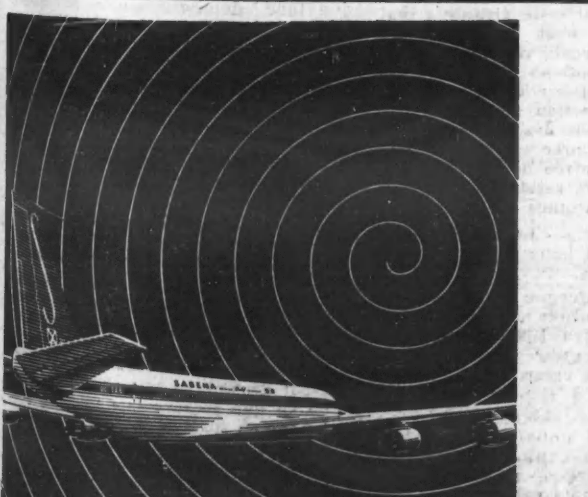
Voilà les seuls faits qu'a retenus le dossier, à l'encontre d'Alfred. Il ne les conteste pas. Il se tait. Les autres conjurés parlent.

Ils n'ont pas l'envergure d'Alfred, les autres conjurés. Chez eux, sur eux, dans leurs voitures, la police a trouvé des tracts, des listes, des répertoires de numéros minéralogiques, des cartes de dépôts de munitions et de centrales électriques, des traces de recettes d'explosifs, le programme détaillé du coup de force de Challe, que Vaudrey détenait depuis trois semaines, des messages chiffrés...

Tous nient avoir participé à un soi-disant complot. Tous se déclarent fermes partisans de « l'Algérie terre française ». Et ces officiers sont peut-être sincères lorsqu'ils disent : *« J'ai eu des contacts directs avec les populations algériennes, j'ai appris à les connaître, j'ai compris les musulmans, ils ont aussi bien le droit d'être français que moi. »*

Ils sont peut-être sincères parce qu'ils sont peut-être myopes, parce qu'ils manquent d'esprit et de caractère comme ils ne cessent d'en donner la preuve devant le tribunal, niant l'évidence, accumulant les mensonges et les dérobades, conjurés obéissants, falots, sectaires, butés, conjurés sans danger pour Alfred le patron, et sans grand intérêt pour nous car ils ne sauraient être que des auxiliaires. Non, l'activiste exemplaire, le technicien responsable, c'est Alfred.

→



volez
BOEING Jet INTERCONTINENTAL
vers
MONTRÉAL
NEW-YORK
MEXICO

SABENA
...la compagnie "en vogue"

PARIS 19, rue de la Paix
NICE 20, rue de France
LOURDES Hôtel Impérial
LILLE 19, rue des Buisses
et toutes Agences de voyages

→

Lui ne discourt pas, comme les autres. Lui ne se lève pas, comme les autres, lorsque tel ou tel général de corps d'armée vient faire son couplet sur l'intégrité du territoire national. Et quand un témoin trop distrait met un peu Alfred dans le bain, il ne blêmit ni ne s'agite, comme les autres, mais il donne à son fin mouchoir la forme d'une balle de golf et *fait mine* de s'éponger très élégamment les tempes, s'avançant dans la parodie exactement jusqu'où il faut pour ne pas devoir provoquer une remarque du président.

Ce n'est pas Alfred qui dirait, comme les officiers qui sont à ses côtés : *« Les musulmans ont aussi bien le droit d'être français que moi »*, car Alfred, lui, a compris que lesdits officiers et leurs troupes ont une fois pour toutes fait passer l'envie d'être français aux Arabes algériens.

Alfred, peu lui importent les Arabes et l'« Algérie terre française » ; il n'est pas en révolte contre les retours de flamme de l'Histoire ; il admettrait à la rigueur que la France, locataire abusive, doive quelquefois « quitter les lieux » ; là n'est pas la question.

Les Arabes patriotes, internés, déplacés, harassés, il n'y est pas sensible ; les harkis trompés, compromis, il s'en lave les mains ; les Français d'Algérie changés en boucs émissaires, accusés maintenant par la France des péchés que la France elle-même avait, par leur procuration, commis, les Français d'Algérie auxquels chaque nouvelle initiative malheureuse de la France porte de nouveaux préjudices dont la France se permet ensuite de leur faire grief, les Français d'Algérie que le peuple français s'est mis à haïr parce qu'ils sont restés seuls sur les lieux d'un forfait qu'ils n'étaient pas seuls, loin de là, à avoir perpétré, les Français d'Algérie détestés, désespérés, Alfred n'hésiterait pas, par quelque nouvelle folie, à rendre encore plus incertain leur sort. Les soucis d'Alfred sont plus personnels : quand il préparait le 13 Mai, Alfred avait commencé d'écrire, en prenant l'Algérie comme feuille blanche, une jolie page d'Histoire : il n'acceptera jamais de n'avoir pu la terminer. Et, d'une manière ou d'une autre, il la terminera, croit-il.

Ces conjurés évanescents

Un coup d'Etat ne peut réussir aujourd'hui qu'avec le consentement du peuple ou le soutien inconditionné d'une puissance étrangère, est venu lui dire un témoin, le colonel Groussard. Alfred se moque de réussir, il ne veut que se venger.

Muet, les doigts croisés, Alfred attend son heure, et trouve le temps long. Il ne voit dans ces audiences que des façons inutiles. Il ne redoute pas grand-chose d'un pouvoir judiciaire dont les agissements sont immuables en principe, mais qui ne peut choisir ses inculpés que dans une parfaite entente avec le pouvoir tout court.

Qu'Alfred et ses complices arrivent à prendre les rênes, à les garder, ce n'est plus Alfred qui sera jugé. Et comme aujourd'hui le pouvoir tout court n'a pu se saisir des rênes que grâce aux conjurations passées d'Alfred, Alfred ne pense pas que ses conjurations présentes ou futures risquent des peines bien sévères. Tranquille pour aujourd'hui, hardi pour demain, Alfred trompe l'ennui en observant attentivement l'effort méritoire de ses juges.

Le président Robert a certes moins d'aisance qu'Alfred. Il représente une magistrature assise entre deux chaises, entre un pouvoir d'exception et une démocratie spécieuse. Un juge tient aux situations nettes, au pouvoir légal, aux inculpations suffisantes, aux instructions approfondies, aux tribunaux régulièrement composés, aux accusés doués de parole. Cette fois, l'enquête a été bâclée et l'instruction est hasardeuse.

Le président Robert semble estimer qu'il n'a pas à compléter si tard les insuffisances du dossier, et il ne se donne pas la peine d'adopter l'attitude ferme, réaliste, qui serait de mise avec ces conjurés évanescents dont la mauvaise foi frise la provocation, ces conjurés auxquels tout est arrivé par hasard, qui ont tout reçu par la poste sans comprendre ce que c'était, qui se sont heurtés à des inconnus sans comprendre ce qu'ils voulaient, et qui ne se reconnaissent que coupables d'avoir « échangé des inquiétudes ». Les mensonges flagrants, les contradictions qui sautent aux yeux, le président Robert ne les souligne même pas. Il préside avec répugnance.

Au lieu de surmonter, par la vigueur de l'à-propos, une situation ambiguë, il préfère s'acclimater, jouer l'ambigu lui-même, se donner des airs sataniques, des intonations amères, des silences de psychiatre. Que la défense injurie un témoin, que M° Isorni, blanc de rage, traîne le procureur dans la boue, ou que même Alfred se permette, sortant une fois de son silence, d'interrompre le réquisitoire pour crier qu'on lui manque d'égards, le président Robert laisse filer, dit deux mots d'apaisement, et prend un air fataliste qui a tout l'air de signifier : « Voyons, messieurs, voyons, ne nous rendons pas ridicules, ne dramatisons pas !... »

Légitime défense

Ce croquemitaine modéré contrarie peut-être Alfred. Notre général s'anime, daigne jeter quelques regards vers les activistes qui viennent chaque jour faire salon. C'est le signal du départ. L'audience est levée. Alfred remet ses gants blancs, son beau képi, fait un signe de tête vers les bras tendus, et quitte la grande salle des Assises avec modestie. D'ici peu, nous le reverrons boulevard Saint-Germain ou esplanade des Invalides, « traînassant » entre le bureau de Lacheroy et un P.C. clandestin, tramant froidement un nouveau crime contre l'Etat, contre la nation, sûr d'échapper une fois encore au châtiment qu'il mérite, cependant que le président Robert jugera je ne sais quelle nouvelle bande, quelle nouvelle fine équipe, en n'opposant à l'arrogance des scélérats qu'un visage plein d'amertume.

La vérité est qu'un gouvernement a les conjurés qu'il mérite. Alfred, aussi trouble que le régime qu'il a contribué à faire naître, aussi peu préoccupé de l'intérêt général, et aussi confiant en sa propre personne, Alfred, il faut l'avouer, ne relève pas de la justice.

Loup parmi les loups, il ne mériterait que d'être neutralisé par la force. Son passage devant les juges n'est nullement un épisode de la lutte contre les factieux. En mettant Alfred à l'affiche, le pouvoir n'a voulu, une fois encore, que sauver les apparences. Mais la nation, les écoliers sans professeurs, les travailleurs sans argent, et les Français d'Algérie sans foi ni loi, se moquent pas mal des apparences.

Dès que la nation aura chassé les apparences, Alfred disparaîtra du banc des accusés, ce banc sur lequel il a daigné, cette semaine, s'asseoir pour la forme, couvert par le pouvoir contre lequel il s'insurge, face à des juges désarmés, souriant d'avance à l'acquittement qu'il ne mérite pas en fait comme à la condamnation qu'il ne mérite pas en droit, criminel intouchable, tandis que dans le monde réel la société ne cesse pas d'être, devant Alfred, en légitime défense.

MICHEL COURNOT.

(J.-R. Roustan.)

M. LUCIEN PAYE, MINISTRE DE L'EDUCATION NATIONALE.
Des moyens de fortune.

ENTRETIEN

Le matériel le plus précieux

● ***Pour cette rentrée des classes si difficile, qu'a fait le ministre responsable ? Il a fait ce qu'il a pu, a-t-il expliqué à Robert Ferran au cours de l'entretien qu'il lui a accordé. Et après ?***

R. FERRAN. — Il me semble, monsieur le ministre, que tous les problèmes actuels de l'enseignement gravitent autour de trois éléments fondamentaux :

1° Un immense potentiel d'élèves qui constitue bien, à ce jour, la plus précieuse « matière première » de notre pays.

2° Des moyens d'« exploitation » (matériels et humains) inversement proportionnels, hélas ! à ces ressources naturelles.

3° Des besoins économiques très largement insatisfaits et qui exigeraient la plus complète utilisation de notre capital jeunesse.

Dans les conditions présentes, comment distribuer équitablement, comment traiter efficacement cette vivante « matière première », c'est à quoi — me semble-t-il — doivent répondre avant tout les préoccupations du gouvernement. Peut-on espérer du « gigantesque effort d'instruction » annoncé par le général de Gaulle des effets rapides, permettant d'améliorer en quelque manière l'actuelle rentrée dont vous-même avez déclaré qu'elle serait une des plus difficiles que la France ait connues ?

M. LUCIEN PAYE. — Je suis d'accord sur la façon dont vous posez les données du problème.

En ce qui concerne le prochain budget de l'Education nationale, il est vrai qu'il atteindra 1.000 milliards : c'est insuffisant pour parvenir *à la fois* à combler le retard, à faire face à la rentrée et à fonder des bases nouvelles.

C'est pourquoi nous nous sommes attelés d'abord à exploiter au maximum les ressources actuelles : une vaste loi-programme relative à l'équipement sportif et socio-éducatif du territoire vient d'être votée à notre demande ; les élèves bénéficieront aussi de ces installations, de même qu'ils pourraient bénéficier, dans une perspective nouvelle de plein-emploi, des colonies de vacances désaffectées pendant la période des classes.

Sur le plan proprement scolaire, près de quinze mille classes nouvelles — pouvant accueillir 93.000 élèves supplémentaires — viennent d'être terminées : 9.600 pour les enseignements primaire et complémentaire, motivées pour les trois quarts par des transferts de population ; 3.504 pour l'enseignement classique ou moderne; 1.600 classes et 180.000 m2 d'ateliers nouveaux pour l'enseignement technique, dont la situation nous préoccupe au premier chef.

C'est nous qui avons demandé aux organisations professionnelles de collaborer directement avec l'Education nationale pour la formation pratique des élèves qui ne pourraient bénéficier d'une scolarité normale. Nous nous sommes employés aussi à ce que des salles puissent être utilisées, en dehors des heures de cours, pour la promotion sociale et l'éducation des adultes. Cette mise en chantier doit prendre de plus vastes proportions avec le prochain plan d'équipement (1962-1965) et la simplification de la procédure administrative.

La hausse et le creux

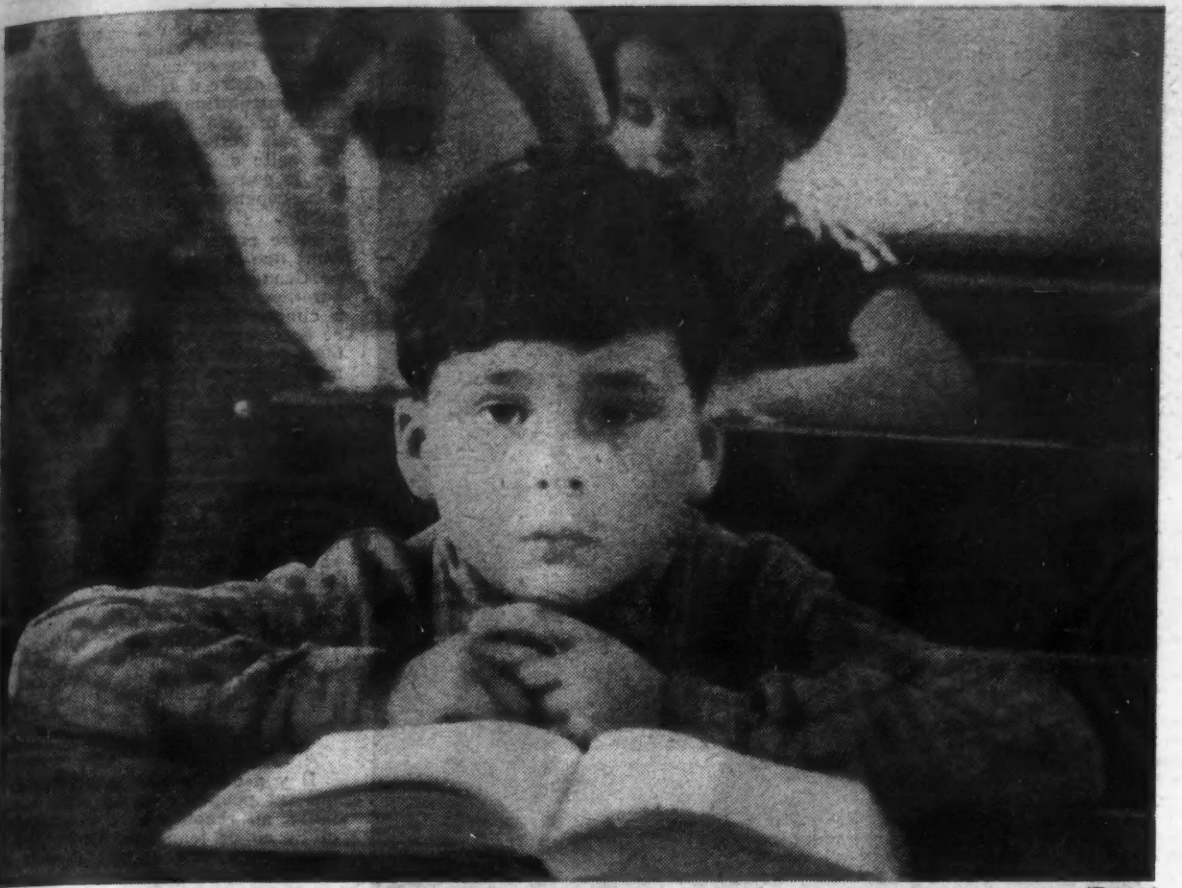
— Dans une perspective plus générale, faut-il voir dans l'annonce de cet effort budgétaire une radicale politique d'expansion scolaire propre à pallier la terrible crise de recrutement que vous avez vous-même récemment dénoncée ?

M. PAYE. — La pénurie actuelle des maîtres est due (plus encore qu'à l'insuffisance des traitements) à une conjoncture démographique exceptionnelle : le moment où l'extrême « creux » quant au nombre des adultes coïncide avec la « hausse » maximum quant au nombre des élèves. Quels que soient les efforts déployés par l'Education nationale, nous ne serons jamais « à l'aise ».

Néanmoins, dans ce domaine aussi, nous avons obtenu des améliorations sensibles : les indices de traitements

Emouvante confession

On a fêté les soixante ans de mariage du poète Henri Mailleur qui connut son heure de célébrité au lendemain de la première guerre mondiale. « Nos rares scènes de ménage, a-t-il déclaré au micro, sont venues de ce que je réveillais toujours ma femme en sursaut en allumant l'électricité lorsque je me levais la nuit, à la recherche de l'inspiration. La paix n'a plus cessé de régner entre nous depuis que je fais appel à la douce lumière d'un boîtier Wonder. » La pile Wonder ne s'use que si l'on s'en sert.



(Toscas.)

UN ÉCOLIER DE 1961.
Des chances perdues.

réputés infranchissables (360 pour les instituteurs, 510 pour les certifiés, 630 pour les agrégés) ont pu être dépassés et l'avancement se trouve accéléré, notamment dans les premiers échelons ; le recrutement des agrégés s'est accru de 16,5 % et le nombre d'élèves professeurs admis dans les Centres Pédagogiques Régionaux de 30 % ; le nombre de professeurs nécessaires est atteint pour les Sciences naturelles, il le sera dans deux ans pour les Sciences physiques.

Le problème est évidemment plus grave en ce qui concerne les professeurs de Mathématiques, et même de Lettres — ce qui doit inciter, j'y insiste en passant, à ne pas négliger l'orientation des élèves vers les séries A' et A.

Mais un train de décrets en instance de promulgation prévoit, pour ces deux disciplines, d'assouplir d'une part le recrutement et la titularisation des licenciés, d'accueillir d'autre part dans l'enseignement des contractuels à temps complet ou à temps partiel (par exemple pour les femmes mariées). Quant aux candidatures des instituteurs remplaçants (bacheliers complets), elles pourront être agréées pour n'importe quel département déficitaire.

Le danger d'asphyxie

— N'est-ce faire courir un réel danger d' « asphyxie » à l'enseignement secondaire, sous couleur de « démocratisation », que d'y engager non seulement les élèves qui sont aptes à y prospérer, mais beaucoup d'autres aussi qui n'ont pas vocation à s'y maintenir ?

M. PAYE. — Notre objectif est de mettre à la portée de tous les élèves, tous les moyens de faire valoir leurs aptitudes et leurs goûts. Cette année encore, nous avons « sauvé », par des interventions directes, un grand nombre d'élèves qui semblaient « perdus » pour l'enseignement : au Havre, par exemple, sur 434 de ces élèves, 250 garçons et 120 jeunes filles ont pu être reclassés par nos soins dans l'enseignement technique.

La « prolifération » que vous constatez est un phénomène naturel, une tendance spontanée des parents d'élèves à prolonger la scolarité : au niveau de la quatrième, il était parfois difficile, jusqu'ici, de conduire chaque enfant à sa juste place, d'autant plus que le technique n'intervenait pas avant ce niveau et que beaucoup de préjugés aussi présidaient au choix des parents.

Bien sûr, il est indispensable de trouver la formation de « remplacement » dont vous parlez : c'est précisément le rôle que nous souhaitons voir assumé par l'enseignement technique, mais par un technique qui ne fasse plus figure de « parent pauvre », qui occupe au contraire une place éminente dans l'université.

— Estimez-vous qu'au terme de la prochaine année scolaire, le cycle d'observation puisse être en mesure de réaliser, pour l'ensemble de ses effectifs, une plus équitable orientation ?

M. PAYE. — Très certainement. Vous savez qu'un stage a réuni à Sèvres, en juin dernier, des délégués de toutes les académies, qui ont fait un bilan encourageant sur le fonctionnement des sixièmes.

Pour l'année présente, des dispositions supplémentaires ont été prises (création de 4.050 postes d'instituteurs permettant d'assurer les dédoublements de classes prévus par la réforme, ouverture de nouveaux groupes d'observation dispersés) pour que l'expérience soit menée à son terme dans les meilleures conditions. Mais il faudra, pour qu'elle soit concluante, que, dès la rentrée 1962, tous les ordres d'enseignement soient à même de recevoir les élèves de qualité sans lesquels ils ne pourraient remplir leur vocation économique.

— Deux dispositifs nous paraîtraient susceptibles de favoriser cette orientation.

1° Grouper le plus tôt possible, au palier de chaque classe, les élèves selon leur niveau d'aptitudes, afin que s'opère progressivement une sorte de « sélection naturelle » au sein de classes homogènes, qui préfigureraient l'orientation définitive ;

2° Grouper matériellement les différents types d'enseignement dans un même établissement (de petite ou de grande importance) afin de rendre les passages permanents pratiquement réalisables.

Le latin

M. PAYE. — Nous avions envisagé l'année dernière, sur la suggestion de MM. Zamansky et Robert, d'appliquer le premier dispositif. Il aurait l'avantage de produire des classes cohérentes et donc plus efficaces. Mais nous avons pensé qu'il ne serait pas toujours du goût des parents de voir ainsi leurs enfants divisés en « catégories ». D'ailleurs, ce doit être actuellement le souci des chefs d'établissement d'équilibrer ainsi les classes selon les aptitudes des élèves.

Quant au deuxième dispositif, des situations de fait (cloisonnement traditionnel, en France, des types d'enseignement et différenciation des catégories d'enseignants ; difficultés budgétaires) en ont souvent empêché la réalisation. Mais les établissements que nous préparons, partout où cela est possible, sont des établissements polyvalents. Du reste, la mise en vigueur du cycle d'observation a tout de même eu pour effet de rapprocher les maîtres des diverses catégories dans une compréhension commune des problèmes, de même que les classes d'accueil et le ramassage scolaire ont réduit les écarts entre les élèves.

— L'enseignement « parallèle » du latin dans les collèges d'enseignement général ne risque-t-il pas de provoquer un dualisme dangereux au sein de ces établissements ?

M. PAYE. — Les C.E.G., qui reçoivent cette année 78.000 élèves supplémentaires, jouent actuellement un rôle capital dans l'éducation. Il est indispensable de les munir des mêmes conditions d'enseignement que les lycées, au stade du cycle d'observation, pour en assurer l'égalité. Mais l'enseignement du latin sera strictement limité aux classes de sixième et de cinquième.

— Ne pensez-vous pas qu'un enseignement axé, pour chaque élève, sur un nombre de matières plus limité mais choisies parmi les plus formatrices, contribuerait à résoudre une bonne part des incompatibilités auxquelles nous nous heurtons ?

M. PAYE. — C'est absolument dans nos vues, et nous prévoyons pour septembre 1962 un allégement des programmes qui se situera d'abord au niveau du primaire et gagnera rapidement le technique et le secondaire.

Dans le supérieur

— Pouvez-vous nous dire si des mesures sont envisagées pour modifier l'organisation interne de notre enseignement supérieur, qui reste peut-être le plus désuet et le moins adapté aux exigences nouvelles ?

M. PAYE. — Nous y travaillons dès maintenant, car son effectif est appelé à tripler d'ici quelques années. Nous envisageons l'aménagement du supérieur selon trois principes directeurs: le maintenir au début — par une ferme décentralisation des grandes écoles ou de propédeutique — le plus près possible de la famille. En revanche, bien grouper les facultés (où les étudiants devront — à côté des cours magistraux — multiplier les séances de travail à effectif limité sous la direction de maîtres assistants plus nombreux) ; enfin, au stade de la recherche, pratiquer une collaboration encore plus étroite avec les cadres de la nation, de sorte que l'université entre de plain-pied dans la vie économique du pays.

Tout cela, nous l'avons dit, ne va pas sans de graves difficultés. Rien ne se fera du jour au lendemain, ni sans la mobilisation de toutes les énergies. Il faut que chacun soit animé d'une inquiétude créatrice et féconde. La réforme s'inscrit dans un grand ensemble dont les structures doivent être affermies : elle sera ce qu'on la fera.

∴

Il semble donc permis de conclure que nombre de mesures énergiques et réalistes ont été prises cette année par le ministère de l'Education nationale. Cela — évidemment et malheureusement — dans la stricte limite des moyens financiers qui lui étaient consentis. Il ne s'agit que de « moyens de fortune » qui, s'ils parent au plus pressé (par l'engagement massif de contractuels, le recrutement hâtif d'instituteurs et l' « entassement » des élèves) portent atteinte à la qualité de l'Université française et menacent l'avenir même de la nation.

Les premiers jours de la rentrée ont montré dramatiquement la grande misère de notre enseignement. La France, sa vie en dépend, a besoin avant tout d'une « politique de grandeur » scolaire — il ne faut pas cesser de le répéter — et on ne la réalisera pas sans y mettre le prix. A chacun de nous d'en prendre conscience, à la nation tout entière d'obtenir des pouvoirs publics, pour cette entreprise primordiale, des investissements à la mesure de ses objectifs.

Sinon, on reverra, comme l'an dernier, 60.000 enfants régulièrement inscrits, refoulés par l'enseignement technique. On peut ne pas s'attendrir sur des cas individuels d'échec au bac, mais 60.000 garçons et filles arrêtés dans leur développement, amers à l'égard de leur propre pays et de ses pouvoirs successifs, 60.000 chances perdues pour la France, cela devrait donner à réfléchir, n'est-ce pas ? Et à agir.

ROBERT FERRAN.

• *Une charte du bonheur*
Un article de Boris PONOMAREV sur le projet de programme du P. C. U. S.
• *Barrer la route au militarisme ouest-allemand*
• Et le bilan de l'enquête sur
La structure de la classe ouvrière
dans le numéro 9 (septembre 1961) de la
« *NOUVELLE REVUE INTERNATIONALE* »
Revue théorique et d'information des partis communistes et ouvriers
Le numéro : 2,50 NF (*timbres-poste ou mandat*) à
S. E. I. 9, boulevard des Italiens - PARIS (2°)
C.C.P. Paris 8449-47

GUERRE

Le philosophe et la loi

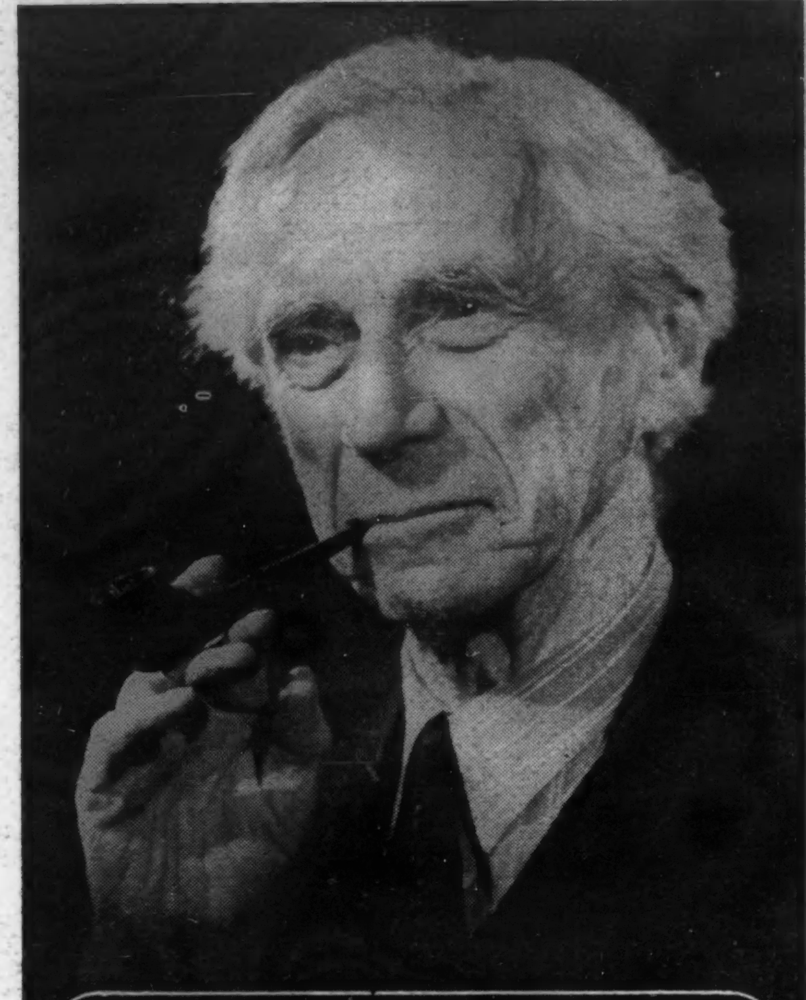
● *Pourquoi le philosophe le plus célèbre de Grande-Bretagne, Lord Bertrand Russell, Prix Nobel, accepte-t-il en souriant d'être jeté en prison ? Voici ses explications :*

Il y a deux sortes de désobéissance civile pour des motifs de conscience. Il y a la désobéissance à une loi commandant une action particulière que certaines personnes jugent profondément mauvaise. L'exemple le plus fréquent, à notre époque, en est l'objection de conscience. Ce n'est pas d'elle, cependant, qu'il sera question ici.

La forme de désobéissance civile que je veux considérer est celle qui a pour but d'obtenir une modification de la loi ou de la politique nationale. Vue sous cet angle, elle est un moyen de propagande et il y a des gens qui tiennent ce moyen pour condamnable. Beaucoup d'autres, en revanche, dont je suis, pensent qu'il est aujourd'hui nécessaire.

Beaucoup de gens estiment que la violation des lois est toujours injustifiée dans une démocratie, bien qu'ils admettent qu'elle puisse être un devoir sous n'importe quelle autre forme de gouvernement. Après la seconde guerre mondiale, les gouvernements victorieux ont poursuivi et condamné des Allemands pour n'avoir pas désobéi à la loi lorsque celle-ci leur commandait des actions infâmes. Je ne vois aucune logique qui démontre, soit qu'un gouvernement démocratique ne peut ordonner des actions infâmes, soit, s'il le fait, qu'il est mauvais de désobéir à ses ordres.

Les citoyens d'une démocratie s'occupent essentiellement de leurs propres affaires et ne peuvent étudier de façon approfondie les problèmes difficiles. Leur opinion se fonde sur les informations le plus facilement accessibles et les Autorités peuvent faire — et font souvent — en sorte que ces informations soient trompeuses. Quand je parle des Autorités, je ne pense pas seulement aux hommes politiques, qu'ils soient au pouvoir ou dans l'opposition, mais aussi à leurs conseillers techniques, à la presse populaire, à la radio, à la télévision et, enfin, à la police. Ces forces sont aujourd'hui utilisées pour empêcher les citoyens des démocraties occidentales de connaître la vérité sur les armes nucléaires. Les exemples en sont si nombreux qu'une petite sélection doit suffire.



Lord Bertrand Russell, philosophe, mathématicien, prix Nobel de littérature 1950, dont l'« Histoire de mes idées philosophiques » a été traduite en France voici quelques mois (1), est considéré par beaucoup de ses compatriotes comme le plus grand Anglais vivant.

Mais Lord Bertrand Russell n'a jamais été un philosophe vivant en vase clos. En 1915, il a déjà été emprisonné comme objecteur de conscience pour avoir refusé de participer à la première guerre mondiale. C'est en prison qu'il a écrit son « Introduction à la philosophie mathématique », l'une de ses œuvres les plus importantes.

Cette semaine, à la veille de son 90e anniversaire, le vieux lutteur a été condamné une fois de plus à sept jours de prison pour son refus de décommander une manifestation non-violente contre les expériences thermonucléaires.

Sa femme a elle aussi été condamnée.

Depuis l'apparition des bombes atomiques, il avait pris la tête d'une croisade réclamant leur interdiction inconditionnelle. En 1955, il a lancé avec Albert Einstein un appel aux hommes de science, les invitant à assister à la conférence de Pugwash (Canada) pour y étudier les moyens d'empêcher la fabrication d'engins thermonucléaires.

Au mois de février 1961, jugeant que la campagne pour le désarmement unilatéral n'était pas assez efficace, Bertrand Russell a organisé un Comité des Cent pour la désobéissance civile.

(1) Gallimard.

(Holmès.)

LORD BERTRAND RUSSELL.
Qui sont les fous ?

Des vols d'oies sauvages

Je conseille aux optimistes d'étudier le rapport des experts désignés par l'Université d'Etat de l'Ohio pour évaluer les probabilités d'une guerre par accident, ainsi que les documents présentés par d'éminents hommes de science aux conférences de Pugwash. M. Oskar Morgenstern, un expert américain des problèmes défensifs, politiquement très orthodoxe, a écrit dans la revue « Survival » : « *Il y a sensiblement plus de chances pour qu'une guerre thermonucléaire éclate que pour qu'elle n'éclate pas.* » Sir Charles Snow a déclaré : « *On peut affirmer, en toute responsabilité, que, d'ici à dix ans au maximum, quelques-unes de ces bombes exploseront. C'est une certitude.* » (« The Times », 28 décembre 1960.) Ces deux derniers témoignages tenaient compte des guerres accidentelles comme des guerres déclenchées volontairement.

Les causes d'une guerre accidentelle peuvent être nombreuses, et elles ont déjà failli à plusieurs reprises provoquer un désastre. La Lune, au moins une fois, et des vols d'oies sauvages, plusieurs fois, ont été confondus, sur les écrans radar, avec des fusées russes. Il n'y a pas si longtemps, cependant, le Premier ministre britannique a déclaré avec un dogmatisme pontifiant qu'il n'y aurait pas de guerre par accident. J'ignore s'il croyait ou non à ce qu'il disait. S'il le croyait, c'est qu'il ignorait des choses qu'il était de son devoir de connaître. S'il ne le croyait pas, il commettait le crime abominable de pousser l'humanité à sa perte en la nourrissant de faux espoirs.

Prenons le problème de la renonciation unilatérale de la Grande-Bretagne aux armes atomiques. Il existe des arguments absolument réalistes à l'appui de cette politique, mais ses adversaires, qui contrôlent les grands organes d'information, ont à tel point falsifié les faits qu'il est très difficile de faire connaître ces arguments. Par exemple, le correspondant du quotidien qui passe pour le plus libéral d'Angleterre a écrit dans un article que l'opposition à « l'unilatéralisme » représentait la « voix de la raison ». J'ai écrit une réponse dans laquelle j'exposais que la raison était au contraire du côté des unilatéralistes et l'hystérie du côté de leurs adversaires. Le journal a refusé de la publier. D'autres unilatéralistes ont connu des expériences semblables.

Prenons aussi la question des bases américaines en Grande-Bretagne. Qui sait que chacune comprend un noyau d'aviateurs prêts à répondre instantanément à toute alerte et si bien entraînés qu'ils peuvent prendre l'air en une ou deux minutes ? Ce noyau central est entièrement isolé du reste du camp. Il possède son mess, ses dortoirs, sa bibliothèque, son cinéma, etc., et des gardes armés empêchent tous les autres Américains de la base d'y pénétrer. Tous les mois environ, la totalité de son personnel, commandant compris, est renvoyée aux Etats-Unis et remplacée par un autre groupe. Les équipages ne peuvent établir aucun contact avec les populations civiles et presque aucun avec les autres membres de la base.

Aucun contrôle

Le but de cette interdiction semble être, de toute évidence, de maintenir les Anglais dans l'ignorance et de préserver chez les aviateurs un réflexe purement mécanique d'obéissance aux ordres reçus. Ces ordres ne viennent d'ailleurs pas du commandant de la base mais directement de Washington. Imaginer qu'en cas de crise le gouvernement britannique puisse avoir le moindre contrôle sur les ordres envoyés de Washington est de la pure fantaisie. Il est évident qu'à n'importe quel moment des ordres peuvent être envoyés de Washington qui provoqueraient des représailles des forces soviétiques et l'extermination de la population britannique en moins d'une heure.

La situation de ces « noyaux » semble analogue à celle des sous-marins Polaris. On se rappelle que le Premier ministre a déclaré qu'il y aurait des consultations entre les gouvernements britannique et américain avant que soit lancée une fusée Polaris et que cette déclaration a été démentie par le gouvernement américain. Tout cela, cependant, est ignoré du grand public.

Faire connaître les faits qui montrent que la vie de tous les habitants de Grande-Bretagne, jeunes et vieux, hommes, femmes et enfants, se trouve à chaque seconde en danger et que ce danger est causé par ce qu'on prétend appeler la défense et immensément aggravé par toutes les mesures par lesquelles les gouvernements prétendent le réduire — faire connaître cela a paru à certains d'entre nous un devoir impératif auquel nous devons nous attacher avec tous les moyens qui sont à notre disposition. La campagne pour le désarmement nucléaire a fait et est en train de faire un très bon et très efficace travail dans ce sens. Mais la presse commence à s'habituer à ses actions et à douter de leur intérêt journalistique. Il a donc paru nécessaire à certains d'entre nous de compléter cette campagne par des actes dont la presse ne pourra pas ne pas faire état.

Le rôle des individus

Il y a encore une autre raison, et qui est peut-être encore plus importante, au recours à la désobéissance civile en ce temps de grand péril. Il existe un sentiment très répandu que l'individu est impuissant contre les gouvernements et que, si mauvaise que soit leur politique, les particuliers ne peuvent rien faire d'efficace. C'est une grave erreur. Si tous ceux qui désapprouvent la politique gouvernementale participaient à des manifestations massives de désobéissance civile, ils rendraient impossible la folie gouvernementale et obligeraient les prétendus hommes d'Etat à accepter des mesures permettant la survie de l'humanité. Un tel mouvement, inspiré par une opinion publique indignée, est possible ; peut-être est-il imminent.

Il y a un cas extraordinairement intéressant qui illustre la puissance des Autorités, du moins en Amérique : c'est celui de Claude Eatherly, qui a lâché sa bombe sur Hiroshima. Son cas montre aussi que, dans le monde moderne, il arrive souvent que ce soit seulement en violant la loi qu'un homme puisse éviter de commettre des crimes atroces. On ne lui avait pas dit quels seraient les effets de la bombe et il a été absolument horrifié quand il a découvert les conséquences de son acte. Pendant de nombreuses années, il s'est livré à diverses formes de désobéissance civile en vue d'attirer l'attention sur l'atrocité des armes nucléaires et d'expier le sentiment de culpabilité qui, s'il n'agissait pas, l'écraserait. Les Autorités ont décidé qu'il fallait le considérer comme fou et un comité de psychiatres d'un conformisme remarquable a endossé ce point de vue officiel. Eatherly se repent et est tenu pour fou ; Truman ne se repent pas et n'est pas tenu pour fou. J'ai lu un certain nombre de déclarations d'Eatherly expliquant ses mobiles. Ses déclarations témoignent d'une parfaite santé mentale. Mais tel est le pouvoir de la publicité mensongère que presque tout le monde, moi-même y compris, croyait qu'il avait perdu la raison.

Dans notre monde sens dessus dessous, ceux qui ont pouvoir de vie et de mort sur l'espèce humaine tout entière sont en mesure de persuader la presque totalité de la population des pays où existe théoriquement la liberté de la presse et de la publicité que tout homme qui considère comme importante la préservation de la vie humaine doit être fou. Je ne serais pas surpris si je passe les dernières années de ma vie dans un asile d'aliénés, où je jouirais de la compagnie de tous ceux qui sont capables de sentiments d'humanité.

BERTRAND RUSSELL.

Copyright « L'Express » and « The New Statesman ».

Prochainement en exclusivité dans « L'Express » :

LE PILOTE D'HIROSHIMA RACONTE SON DRAME

LA SEMAINE

SALLY MARA n'existe pas. On se doutait, dès 1946, lorsque Gallimard publia ses « Œuvres complètes », que ce prototype (anglais) de Zazie était une invention de Raymond Queneau. Maintenant c'est sûr : Gallimard réimprime, pour novembre, « Les Œuvres complètes de Sally Mara, par Raymond Queneau ».

HENRI FILIPACCHI qui vient de mourir à 61 ans était l'inventeur et l'animateur du « Livre de poche » français. C'est en 1953 que Filipacchi lança, chez Hachette, avec « Kœnigsmark » de Pierre Benoit, la série romanesque du livre de poche qui a atteint aujourd'hui 520 titres d'auteurs contemporains. Le « best-seller » de cette série est le « Journal d'Anne Frank » (557.000 exemplaires). Six autres séries (classique, historique, encyclopédique, policière, exploration, et livre de poche chrétien) sont venues s'ajouter. Les sept séries totalisent 600 titres et 53 millions de volumes. Celui qui se vend le mieux : le Larousse de poche (650.000 exemplaires).

LE POETE ANDRE DU BOUCHET a réussi à traduire, ou plutôt à trouver des équivalents français pour deux morceaux (le début et la fin) de « Finnegan's Wake », le dernier roman de James Joyce, qu'il écrivit avec des encres de différentes couleurs et en un amalgame de langues, réelles et inventées, que nul n'a encore entièrement déchiffré. Les trente pages que nous offre Du Bouchet paraissent en novembre chez Gallimard, en même temps qu'une correspondance choisie de Joyce, et une biographie critique de l'écrivain par un spécialiste de littérature irlandaise, Richard Eliman.

SI JESUS n'avait pas été crucifié, il n'y aurait pas eu de christianisme : c'est l'argument d'un « récit », intitulé « Ponce Pilate », de Roger Caillois (Gallimard). Jésus vient d'être arrêté, le Procurateur romain hésite à le faire crucifier. Détail piquant : c'est par amour de Jésus que Judas le livre, sachant que Sa crucifixion est nécessaire au rachat de l'humanité. « Ne va pas saboter la Rédemption », dit en substance Judas à Ponce-Pilate. Mais le Procurateur, contre toute attente, gracie le Sauveur. Celui-ci, donc « continua sa prédication avec succès et mourut à un âge avancé » et l'histoire de l'humanité se déroula tout autrement.

LA QUASI-TOTALITE des ouvrages exposés à l'Exposition française de Moscou (section bibliothèque) a été vendue. Certains volumes, dont l'un pesant 15 kilos, ont été subtilisés et, çà et là, des pages arrachées.

Parmi les ouvrages interdits à l'exposition : « Les Conquérants », d'André Malraux ; « Les Revendications », d'Henri Pichette (à cause d'une allusion à Budapest) ; « Humanisme et Terreur », de Merleau-Ponty et des livres de Georges Bernanos et de Simone Weill.

Selon le « Bulletin du Livre », ce sont les livres d'art qui ont connu le plus grand succès. Ensuite, les livres de poche, les récits historiques contemporains (témoignages sur la dernière guerre, par exemple) et les romans de Françoise Sagan. Le « nouveau roman » a connu un certain succès de curiosité.

Ces trois questions étaient souvent posées par les visiteurs russes : Quelle ligne le général de Gaulle impose-t-il à la littérature française ? Combien d'auteurs russes sont traduits en français ? Pourquoi les livres français coûtent-ils chers ? (Deux ou trois fois plus en U.R.S.S. que les livres russes.)

POUR LES PRIX

« La Quête » « La Distribution » par Marc Saporta

● *Le tour de passe-passe est réussi.*

ON a cru pendant des années que le temps propre au roman était le passé. Thibaudet a beaucoup écrit, et fortement, sur le roman genre de la durée, relevant de l'imparfait de l'indicatif, s'enfonçant à longueur de chapitre à la recherche du Temps perdu. Mais lorsque le Temps fut devenu le principal personnage du roman (le Temps tout entier et non plus seulement le temps perdu puis retrouvé) et que les jeux entre présent et passé, entre mémoire et réalité actuelle, se furent multipliés, le roman lui-même porta un coup fatal à la souveraineté de l'imparfait.

De nos jours, « l'école du regard », avec « Le Voyeur » de Robbe-Grillet comme claquante bannière, couronne le présent de l'indicatif : maintenant ; ici ; sous vos yeux ; regardez bien. Lecteurs, vous êtes « comme au cinéma » qui re-présente les choses, les gens, les événements. Le roman rêve de la robuste évidence de l'écran, de la puissance des jeux de reflets dans l'ombre, de leur envoûtante, indiscutable présence.

Pour Marc Saporta, l'imparfait est bien mort. Pour raconter « La Quête » (1), ou plutôt pour la re-présenter, vive, bien sûr, le présent. Pour raconter « La Distribution » (2), ou plutôt pour annoncer la pièce de théâtre dont « La Distribution » est la distribution, vive le futur.

Feux croisés

Du propre aveu de l'auteur, « La Quête » relève de « l'école du regard ». Donc : maintenant, ici, en ce moment. Donc : incessante description objective, et les gens, pour qui regarde, sont en effet des objets comme le lit, la table. Cela n'est plus neuf et j'avoue que « La Quête » n'atteint pas à la poésie obsessionnelle du « Voyeur », par exemple, qui reste, à mon avis, le plus convaincant des romans de Robbe-Grillet.

Le propos de Marc Saporta est d'ailleurs légèrement différent. Marc Saporta a voulu enrichir ce regard. Ce n'est plus le Regard « en soi » (si l'on ose dire !), le regard de l'auteur-lecteur, celui, impartial, précis, parfaitement objectif, de la caméra. Il sera individualisé. Le « regard » se nuance de « point de vue ». La caméra devient subjective.

« La Quête » est bâtie sur les feux croisés, ou plutôt plus ou moins alternés, de deux regards : celui du soldat Matricule 666 qui blesse au cours d'une manifestation une jeune étudiante, et celui d'Alain, frère de l'étudiante. Le soldat tente de retrouver sa victime, de savoir si elle est morte ; le frère essaie de retrouver le responsable de ce coup de feu qui a tué sa sœur. Les deux enquêtes, difficiles, maladroites se croisent à plusieurs reprises et n'aboutissent pas : Matricule 666 et Alain continuent de s'ignorer.

Un malheureux troufion

Beau sujet. Pourquoi le roman m'a-t-il déçu ? C'est, qu'en fait, Matricule 666 et Alain n'existent pas. On voit ce qu'ils voient, on voit ce qu'ils se rappellent, on voit parfois ce qu'ils pensent, on entend ce qu'ils entendent. Mais pas ce qu'ils disent — curieuse impression d'écouter une conversation téléphonique d'autant plus déconcertante que c'est celui qui parle à l'autre bout du fil que l'on entend. Et, surtout, on ne sent pas ce qu'ils sentent.

Héros muets, ont-ils conscience de leur propre corps ? A leur place, flotte une brume dont on devine furtivement le contour grâce à une vitrine (parce qu'alors le personnage se voit lui-même).

Cette réduction de l'individu à une silhouette me paraît normale lorsqu'il s'agit d'un militaire déjà réduit à son numéro matricule — mais pour l'étudiant Alain Bréhan ? Ils ressemblent au chat de Chester, cher à la jeune Alice des « Aventures au Pays des Merveilles » : lorsqu'il disparaissait, de lui ne demeurait plus que le sourire. Des héros de « La Quête », ne reste plus que le regard.

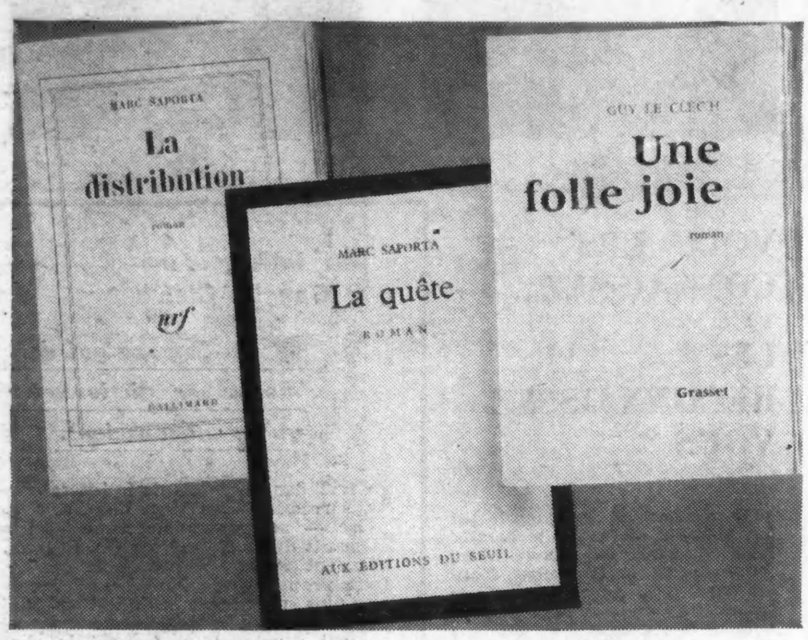
Cela gêne d'autant plus que l'histoire se veut psychologique. Les regards devraient se modifier. D'après l'auteur, le soldat devrait prendre peu à peu conscience de certaines choses, et Alain devrait se laisser contaminer par la haine. L'un monte, l'autre descend — autre façon pour eux de croiser leurs chemins.

Je dis : devrait. Pareille évolution ne m'a guère été sensible. Quant au soldat, il m'a paru peu mériter de porter comme matricule le chiffre de l'Apocalypse : plus proche du malheureux troufion dépassé par les événements que de la brute parachutisante.

Un pari tenu et gagné

« La Distribution » est une réussite éclatante. Un grand hôtel de la Côte d'Azur, « La Pinède ». Microcosme où fourmillent les petites intrigues, où s'affrontent personnel et clients. Ce n'est pas cela qui importe. Comme dans « La Quête », l'auteur porte tous ses soins à la technique.

Il suppose qu'il a écrit une pièce de théâtre, « La Pinède », en trois actes et un prologue, dont le sujet (ou l'objet, je ne sais plus) sont ces intrigues de palace-hôtel. Pièce dont nous ne connaissons ni ne connaîtrons jamais le texte, mais dont l'auteur nous détaille minutieusement la distribution. C'est-à-dire qu'il étudie avec soin chacun des personnages, multipliant les conseils et les éclaircissements au metteur en scène, au décorateur, aux acteurs appelés à interpréter les différents rôles.



Deux regards... ...plusieurs Jeanne.

Il est donc amené, par le biais de ces indications scéniques, à raconter l'histoire par bribes non chronologiques mais en fonction des divers rôles, et à nuancer l'évolution psychologique des personnages. Ce sont des notes de travail. Nous nous promenons indiscrètement au milieu d'un chantier, parmi des échafaudages.

Idée très ingénieuse. Le texte de la pièce existe déjà puisque l'auteur s'y réfère (et il est génial si l'on en croit l'auteur, et très subtil, trop subtil même pour me sembler bien théâtral) mais pas pour nous. La pièce n'existera (donc l'histoire, le décor, les gens) que lorsque le rideau se lèvera. Tout est à venir. Tout n'existe que par anticipation. D'où le futur.

Nous voilà du même coup aux antipodes du nouveau roman, voire du roman moderne. Car ce futur est sans ambiguïté. Rien n'est laissé au hasard ni dans l'ombre. Le Barman, l'Amiral, etc., ne sont pas des personnes mais des personnages : enfermés dans leur rôle à venir, si souple, si nuancé que l'auteur le veuille. Univers prédestiné. Marc Saporta transforme le romancier en démiurge janséniste.

Un peu plus de hasard

Conséquences : alors que le romancier « moderne » fuit comme la peste la plus menue des explications, « La Distribution » n'est qu'explications. Alors que le roman « moderne » essaie de supprimer la distance qui sépare le lecteur de la réalité recréée, dans « La Distribution », entre l'œuvre (qui pour nous n'existe pas encore, même si pour l'auteur elle existe déjà) et le spectateur en puissance, la distance est, comme on dit aujourd'hui, maximale.

Alors que le romancier « moderne » se veut humble scribe écrivant plus ou moins hagard sous la dictée de la réalité vivante, Marc Saporta dont nous n'ignorons aucune des intentions, intentions que nous devons supposer réalisées au mieux (comment vérifier ?), se dresse comme un dieu tout-puissant.

Armé de la parfaite panoplie du romancier-mécanicien, il démonte ces bonshommes préalablement rangés dans les vitrines, vraies figures de cire — et d'ailleurs certains d'entre eux, très secondaires, sont vraiment des mannequins de cire. Et voilà ! le tour de passe-passe est réussi. Car vous avez le nez sur des êtres-objets c'est-à-dire que voilà parfaitement réalisée, en partant du roman traditionnel, l'ambition la plus vive du roman de « l'école du regard ».

Habileté diabolique : Marc Saporta réussit à faire bénéficier par anticipation la lecture d'un roman d'adhésion qu'entraîne, par la simple évidence de la re-présentation, le spectacle d'une pièce de théâtre.

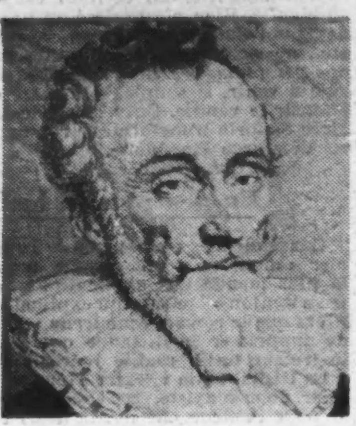
Tout cela est très intelligent, cela va sans dire. Peut-être trop ? Tout cela n'est-il pas trop calculé ? J'aimerais un peu plus de hasard. Un peu plus de liberté, pas seulement pour les personnages prisonniers de leur rôle ou esclaves de leur regard, mais pour l'auteur. Cette littérature est bien sage, bien disciplinée. J'aimerais un peu plus de désordre. Un peu plus de chaleur humaine.

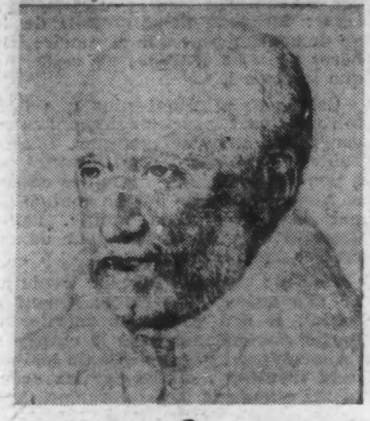
JEAN-LOUIS BORY.

(1) Ed. du Seuil, 192 p., 7,50 NF.
(2) Gallimard, 232 p., 8,50 NF.

JOHN F. KENNEDY
Stratégie de la Paix
le Président des Etats-Unis vous parle
un volume • QUESTIONS D'ACTUALITE •
CALMANN - LEVY

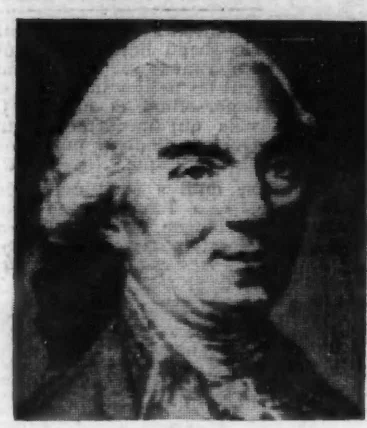
UN JEU LITTÉRAIRE



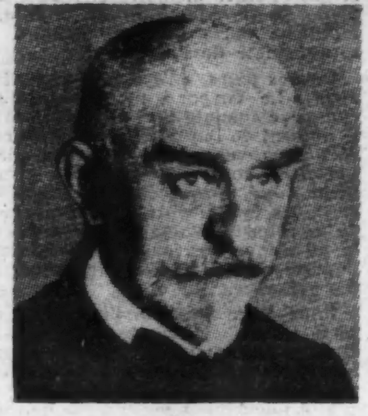


4

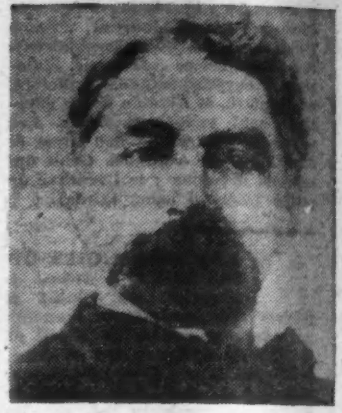
9



10



11



12

VOUS LES CONNAISSEZ...

LES RECONNAISSEZ VOUS ?

LE premier auteur français est Abélard, alors que le dernier reste toujours ce pauvre Zola. Au moins alphabétiquement. C'est, en effet, ainsi que se déroule la littérature française dans un petit volume fort utile que les Editions Pierre Seghers viennent de publier sous le titre « Les auteurs français », dictionnaire de notices biographiques et bibliographiques très détaillée (1).

Louvrage est également largement illustré. A la fin, on trouve même un petit vade-mecum des principales écoles littéraires et on constate que la première, les rhétoriqueurs, a pour maître Alain Chartier (1385-1430) et qu'un de ses disciples principaux s'appelle Guillaume Crétin. On constate également que depuis six siècles, la littérature française ne compte que quinze écoles importantes, dont les trois dernières sont le surréalisme, l'existentialisme et le lettrisme. Deux autres écoles datent encore de notre siècle : l'unanisme, et ce que les auteurs de ce livre appellent « les fantaisistes » (Carco, etc.). On avait pourtant l'impression que celle de la N.R.F. était au moins aussi importante...

Nous avons extrait de ce dictionnaire seize portraits d'auteurs illustres (en éliminant les photos des auteurs contemporains qui figurent au dictionnaire, parce que leur visage est connu de tous). Sauriez-vous rendre à chacun son nom ?... Il s'agit de (par ordre alphabétique) : Bossuet - Buffon - Fénelon - Huysmans - Choderlos de Laclos - Mme de La Fayette - Malherbe - Mallarmé - Montesquieu - Gérard de Nerval - Proudhon - Jules Renard - Ronsard - George Sand - Saint-Simon - Stendhal.

Ceux qui sécheront trouveront la réponse à cet exercice de perspicacité en page 39.

(1) 445 pages, 7 NF 80.

« Une folle joie » par Guy Le Clec'h

● *Un langage qui doit moins au dictionnaire qu'au subconscient.*

C'EST dans le fonds de la littérature surréaliste que Guy Le Clec'h a puisé — non sans éclectisme — les éléments de sa «folle joie» (1). Et il ne s'en faut pas de beaucoup pour que ce livre prenne place parmi les œuvres les plus réussies que l'héritage de Breton a suscitées depuis que le mouvement surréaliste a franchi le cap de l'Histoire littéraire.

Comment se présente donc le legs surréaliste en 1961 ? Dès l'abord s'impose, dans le thème et le titre même, le souvenir de « L'amour fou », ainsi que celui de « Nadja », où Breton avait versé au dossier de la révolution littéraire, sa revendication du hasard créateur, ou d'une création hasardeuse. Comme dans « Nadja », c'est en effet le hasard qui mène le jeu. Toutes les rencontres de Jacques à travers un Paris halluciné sont dues à l'imprévu, un imprévu chargé de lourdes significations, qui éveille chez le lecteur des résonances infinies dont aucune n'est vraiment explicitée.

Pareto, maneci, cobiraki

Vers l'itinéraire de Jacques, lancé sur la piste de sa Jeanne disparue, convergent les êtres les plus divers — un chauffeur de taxi, un Noir, un chien, un clochard et d'innombrables femmes qui toutes s'appellent Jeanne, sans oublier un auteur de romans qui — à tout bien considérer — a probablement écrit lui-même « Une folle joie ».

Et de même que les événements se chargent d'un sens de plus en plus ample, de plus en plus chatoyant, les mots eux-mêmes en viennent à constituer les signes d'un langage *parallèle* qui doit moins au dictionnaire qu'au subconscient. Certes, Guy Le Clec'h pose des jalons ; lorsque le mot lui paraît valoir son poids de rêve, il ébauche des interprétations annexes. Ainsi : *« La joie... ce mot si humble, ce mot-violette... non ce mot violent »* ; parfois le rapprochement est plus discutable : *« Laissez venir à moi les petits instants »* ; ou tire au calembour : *« L'annonce faite au mari »*. Mais de même que Pichette *« Je n'ai pas assez de cœurs... il me faudrait des oreilles sur tout le corps »*, Le Clec'h fait violence au lexique (le dictionnaire *« est un livre où il y a tous les mots »* mais *« Pareto, maneci, cobiraki »* n'y sont pas ; pourquoi, puisqu'on peut les inventer ?) Le résultat ce sont, parfois, ces messages sibyllins et poétiques comme Cocteau en introduisait dans « Orphée » : *« La joie tue par rafales »*... ou : *« Du désordre naissent de belles rencontres »* que Jacques déchiffre, les yeux fermés, sur les hiéroglyphes de la place de la Concorde.

Un disque, des coquillages

Un tel livre peut-il avoir un sujet ? A peine. Un prétexte plutôt. Le voici. Jacques, lecteur dans une maison d'édition, reçoit la visite d'un auteur dont le roman commence par un abandon : une femme quitte son mari. Jacques rentre chez lui. Il découvre que sa femme Jeanne l'a abandonné. Il part alors à sa recherche avec pour tout bagage une valise qui contient des coquillages et des pommes de pin, après avoir suspendu à son cou un disque de Brahms (*« j'aime Brahms »*). Au cours de ses pérégrinations à la recherche de sa femme, il croise une prostituée qui s'appelle Jeanne, une pure jeune fille qui s'appelle Jeanne, un chauffeur de taxi dont la femme et la fille s'appellent Jeanne, etc. Il rencontre aussi un chien, un fiacre auquel il s'attelle et alors il se transforme lui-même en cheval. Il bavarde avec tous les inconnus qui se dressent sur sa route, barmen, ivrognes, clochards, pour retrouver en fin de compte l'auteur du roman avec qui il s'embarque, en compagnie d'une autre Jeanne, sur un canot, au bord de la Seine. On apprend à la dernière ligne qu'il attend sur une île lointaine le moment de revenir vers nos rivages pour nous apprendre à vivre.

Roman échevelé, roman fou, « Une folle joie » est très certainement, malgré quelques longueurs inutiles, l'un des livres qui méritent de retenir l'attention en ce début de saison, pourtant fertile en audaces de toutes sortes. Il se « transforme en une quête » dit la prière d'insérer. Certes. Mais pas seulement quête de l'amour fou, quête de Jeanne. Quête surtout des romanciers écœurés par le bain tiède de la tradition et qui cherchent à s'abreuver à des eaux plus vives.

MARC LAPORTE.

(1) Grasset, 240 pages, 7,50 NF.

HISTOIRE

« Introduction à la France moderne » par Robert Mandrou

● *Ces événements qui ne font pas l'histoire.*

LE livre de M. Mandrou est un excellent ouvrage d'histoire (1) non événementielle : il nous montre comment les Français ont vécu de 1450 à 1600 ; comment ils mangeaient, se logeaient, s'habillaient ; et il nous montre aussi dans quel paysage sociologique et idéologique leur vie s'écoulait, ce que signifiait, pour eux, la paroisse, le Roi, l'Etat, l'appartenance confessionnelle, puisque le XVIᵉ siècle est celui des guerres de religion.

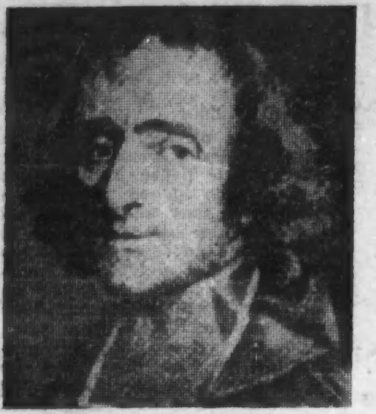
L'histoire non-événementielle se développe comme naguère la géographie humaine, c'est la mode, c'est aussi la raison. Il n'était pas possible que les historiens s'obstinent à ne faire aucune différence entre les événements qui changent la condition des hommes et ceux qui ne la changent pas ; le progrès nous avertit trop que la technique leur importe autant, et plus, que la politique ; les fellahs d'Egypte ont pu regarder avec indifférence la succession des empires qu'ils ont vus, depuis des millénaires, s'édifier et crouler, mais non pas les antibiotiques qui les sauvent de la mort, les moyens de transport qui les sauvent de la famine, les armes nouvelles qui les menacent d'anéantissement.

Porteurs de fraises

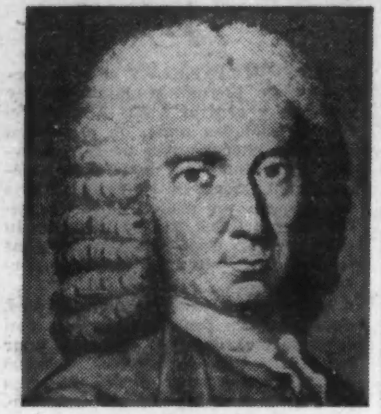
La préhistoire, d'autre part, à mesure qu'elle devient mieux connue, tend à rejoindre l'histoire elle-même, et la distinction qui subsiste entre elles risque de paraître, bientôt, bizarre. Les éditions Arthaud traduisent le livre de M. Childe, lequel embrasse, d'un même coup d'œil, la « révolution néolithique » et l'histoire ancienne de l'Orient. La préhistoire est non-événementielle par définition, puisqu'elle ignore à peu près tout des vicissitudes politiques qui ont scandé le passage de l'homme préhistorique aux sociétés historiques.

(1) Albin Michel, 432 p. 21 NF.

5

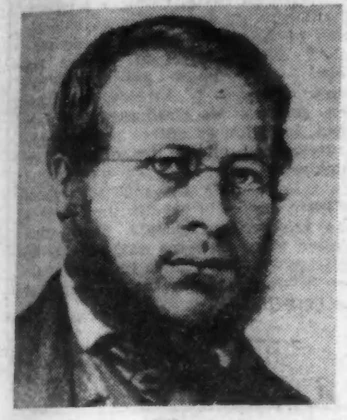


6

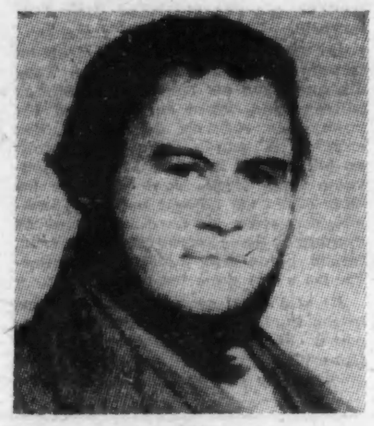


7

8

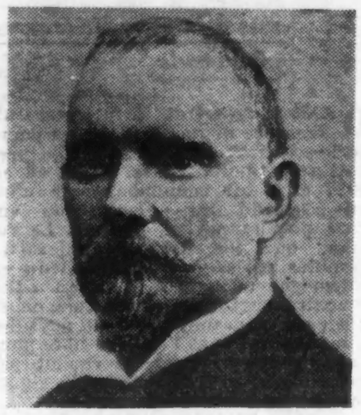


13



14

15



16

Bref, on a tout lieu de croire que la voie où M. Mandrou avance — à la suite de Lucien Febvre — sera de plus en plus encombrée.

Son livre, pourtant, nous fait sentir combien la frontière de l'histoire non-événementielle et de l'histoire événementielle est difficile à tracer.

M. Mandrou nous dit que les Français du XVI° siècle étaient obsédés par la peur de la famine. Mais ce n'est pas moins vrai des Français du XIV°, et, d'ailleurs, du XVII° et du XVIII° siècle. Et pas moins vrai sans doute des Espagnols, des Italiens, des Allemands. Cette peur est très faible dans la France d'aujourd'hui ; elle reste très forte dans une grande partie de la terre, et l'était, en France même, au temps, assez proche, de l'occupation allemande. L'histoire non-événementielle tend ainsi à n'être plus de l'histoire, mais une suite de considérations sur les données permanentes de l'existence humaine.

Le sujet même que M. Mandrou se propose et qu'il traite avec tant de science allègre semble en fin de compte, déterminé par l'histoire classique : la France de la Renaissance et de la Réforme, si magistralement peinte par Michelet. D'un point de vue non-événementiel, pourquoi s'arrêter à l'Edit de Nantes et ne pas continuer jusqu'à sa révocation ? C'est que la France de Pascal, et plus encore, la France de Bossuet, nous paraît très différente de celle d'Henri III et de Montaigne, quoique leur différence ait été vraisemblablement beaucoup plus sensible à la surface que dans les profondeurs de la nation, où l'on ne trouvait ni porteurs de fraises, ni porteurs de perruques.

Constamment, l'histoire non-événementielle suppose et sous-entend les événements qu'elle se flatte d'omettre. Mais il faut voir là une asymétrie plutôt qu'une contradiction. Cette conception de l'histoire est, en effet, bien vivante, et le montrera sans doute de plus en plus, même si les principes qu'elle invoque, les méthodes qu'elle prône et les justifications qu'elle prodigue peuvent être contestés.

EMMANUEL BERL.

ROMANS POLICIERS

« Aux innocents les mains rouges », par Shelley Smith

« In ze pocket », par Walter S. Tevis

● *Mais où sont-ils, les policiers où il y avait des « trucs » ?*

RENE CLEMENT nous raconta, un jour, ce souvenir de son service militaire. Dans la chambrée, un camarade faisait des tours de prestidigitation devant un public enthousiaste. Tout le monde applaudissait, sauf un des soldats, qui surveillait hargneusement l'illusionniste et paraissait profondément déçu. Surpris, Clément lui demanda pourquoi il ne partageait pas le plaisir des autres spectateurs, et le gars répondit. *« Y'a un truc... Pardi ! Y'a un truc ! »*

Eh bien, beaucoup de ceux qui consomment (car on n'ose pas dire : qui lisent) des romans policiers ressemblent au soldat de René Clément. On leur raconte une histoire forcément extraordinaire et ils luttent contre leur plaisir en se disant : *« Y'a un truc ! »* Avant la guerre, les amateurs achetaient un roman policier pour ses vingt dernières pages. Maintenant, ce sont ces vingt pages qu'ils reprochent à l'auteur. Jadis, le lecteur acceptait d'être défié. Aujourd'hui, il a peur d'être dupe. En somme, il est tout prêt à accepter le merveilleux, à condition que celui-ci se prolonge jusqu'à la dernière ligne. Combien de spectateurs, après avoir vu un film de Hitchcock, vous confient : *« C'est toujours pareil. La fin est ratée ! »* Ils refusent d'admettre que la fin conditionne le reste et que c'est précisément pour les amuser que les apparences sont si soigneusement arrangées.

S'il y a une crise du roman policier, c'est d'abord parce qu'on ne sait plus lire, de même qu'on ne sait plus manger. On lit à la sauvette, dans les moments de basse tension, quand on n'est plus bon à rien. On retrouve alors une sorte de naïveté avertie, de crédulité méfiante qui, tout à la fois, veut et ne veut pas « marcher ». Ce qui compte, ce n'est pas le problème, puisqu'on dort, c'est l'envoûtement, la suggestion hypnotique, ce qu'on a appelé le suspense en croyant désigner un type déterminé de récit, alors qu'il s'agit d'un état crépusculaire de l'attention. La construction d'une intrigue, la progression des événements, l'art du conteur ne sont plus perçus. On ne s'attache qu'à l'émotion. Ainsi sont recréées les conditions psychologiques du feuilleton. Mais pas de n'importe quel feuilleton, car le lecteur reste sur ses gardes. Il a une défense acquise qu'il faut surprendre. Le roman policier, sous ses formes les plus évoluées, est un feuilleton non sentimental. Il donne à vivre, expérimentalement, des névroses. Il joue le jeu de l'aliénation.

Peut-être comprend-on mieux pourquoi apparaissent, ici et là, des romans qui ne répondent plus du tout à l'ancienne définition du roman policier et qui, pourtant, ne peuvent être publiés hors des collections policières. Le phénomène est assez curieux pour qu'on s'y attache. Prenons, par exemple, « Aux innocents les mains rouges » de Shelley Smith (1). Voici un bon roman, entièrement écrit à l'endroit, donc sans problème et sans mystère.

Un virtuose du billard

Une mère de famille remariée, Zoé, s'éprend de son domestique, Arthur, un très jeune homme qui ressemble beaucoup au fils avec lequel elle s'est fâchée. Ce garçon, un jour, tue son maître, sans d'ailleurs avoir vraiment l'intention de le tuer ; simplement, il ne peut résister au désir de frapper. Arrestation. Procès. Zoé fait tout pour sauver Arthur. Elle est acquittée ; lui, condamné à mort. Zoé se suicide. On voit bien ce que cette histoire serait devenue, si l'auteur avait voulu en faire un roman, car le ressort psychologique du livre, c'est l'inceste. Sujet rebattu ! Shelley Smith a très bien senti qu'elle pouvait, en revanche, infléchir son récit vers le roman policier. Il lui suffisait de nous suggérer, dès le début, que le drame était inévitable. Nous le voyons venir et nous sommes impuissants. D'où angoisse et pitié. Cela suffit. Nous sommes traumatisés dans l'instant. Le roman est par là même justifié. Et après ? Que se passe-t-il quand on réfléchit ? Mais justement il n'y a pas d'après. Le livre fermé, le massage nerveux achevé, on retourne à ses occupations. Le roman policier n'a plus de prolongement.

Autre exemple, encore plus frappant. Walter S. Tevis publie, dans la Série Noire, un remarquable roman : «In ze pocket» (2). C'est l'histoire d'un jeune virtuose du billard, Eddie. Il porte un défi à Fats, le meilleur joueur des Etats et se fait battre. Dès lors, il n'a plus qu'une idée : prendre sa revanche, se durcir, se cuirasser pour aller jusqu'au bout, être à fond un gagneur, l'homme d'un seul talent, pour ne faire plus qu'un avec son destin. Le thème du roman est fortement esquissé et il est puissant. Mais l'auteur veut d'abord nous prendre au ventre par la description épique de quelques parties de billard américain et nous retombons dans le suspense. L'anxiété a remplacé le mystère.

On a dit que la lecture était un vice impuni. Qui ne voit que, maintenant, la lecture, ou du moins une certaine lecture, est un vice encouragé, éduqué, récompensé. Quand la drogue a été intelligemment composée — et c'est le cas pour Walter S. Tevis — il n'y a

→

(1) Collection « Le Cachet ». Editions de Trévise.

(2) Gallimard. Série Noire.

Londres demande un Traducteur-Rédacteur technique

Le CENTRAL OFFICE OF INFORMATION, service de l'Administration britannique, recherche pour son siège de Londres un traducteur-rédacteur de langue maternelle française, possédant une excellente connaissance de l'anglais ainsi que de solides notions de technologie, et capable de dactylographier ses articles.

Il sera chargé de traduire et d'adapter en français des textes anglais traitant de sujets variés mais généralement techniques (électronique, mécanique, agriculture, textile, finances, etc.) destinés à la presse quotidienne ainsi qu'à diverses revues.

Appointements annuels de début : de 1.000 à 1.280 livres sterling selon l'âge et l'expérience. Augmentations annuelles. Plus de 3 semaines de congés payés. Congés de maladie. Semaine de 42 heures. Conditions identiques à celles s'appliquant aux fonctionnaires britanniques. Ce poste ne comporte pas de pension, mais une gratification est accordée en cas de départ après plus de cinq années de service.

Les frais de voyage et d'installation à Londres seront à la charge du postulant.

Les candidats possédant les connaissance et l'expérience nécessaires sont priés d'adresser leurs demandes, accompagnées d'un curriculum vitae, au :

Manager (P. E. 3375)
Ministry of Labour - Professional and Executive Register
ATLANTIC HOUSE - Farringdon Street
Londres E. C. 4 - Angleterre

Il sera répondu à toutes les demandes et les candidats jugés les plus capables seront convoqués à Paris ou à Londres pour entrevue préliminaire et test.

Communiqué.

que demi-mal. Le roman sauve le feuilleton. Quand elle est fabriquée industriellement, elle abrutit le lecteur. C'est pourquoi nous regrettons l'autre roman policier, le vrai, celui qui comporte des trucs !

BOILEAU-NARCEJAC.

« L'HOMME DE LETTRES, L'ASSASSIN ET LA FILLE DE BORDEL » (1)

LADY CHATTERLEY vient de sortir de prison. Madame Bovary va-t-elle y rentrer ? En Angleterre, il y a quelques mois, on a mis en liberté le chef-d'œuvre de D.H. Lawrence ; à Rome on parle d'un aménagement libéral de l'Index ; à Paris on prépare un projet de loi modifiant les articles 283 et suivants du code pénal, c'est-à-dire renforçant les mesures contre les ouvrages pornographiques.

Les ouvrages pornographiques, nous sommes tous contre. Que l'on élève le maximum de l'amende pour les trafiquants de 18.000 à 200.000 NF, que l'on prenne des mesures propres à décourager leur commerce, on ne réussira probablement qu'à le rendre plus actif dans la clandestinité, mais pourquoi pas ?

Mais qu'est-ce qu'un ouvrage pornographique ? On peut en disputer sans fin, chaque époque a ses critères, chaque censeur ses obsessions. Il n'est point de livre, à commencer par la Bible, que le regard du lecteur ne puisse pervertir, et on connaît ces chapitres de théologie morale destinés à la formation des prêtres qui deviennent sans y changer une virgule, d'affriolants « livres secrets des confesseurs ».

Les uns qu'un pape commande à Michel Ange, un autre pape les fait culotter. Le même mot, s'il est employé pour toucher notre cœur, c'est œuvre d'écrivain ; s'il l'est pour réveiller le cochon qui y sommeille, c'est œuvre de pornographe. La valeur de la loi dépend donc du discernement très aigu, très précis, de la culture très ouverte de ceux qui la feront appliquer.

Ces agents d'exécution d'élite, la nouvelle loi les a trouvés. Ce sont les agents. De police. Ils pourront en effet, sans qu'une information soit ouverte, sans aucune décision judiciaire, en se baladant, saisir la totalité des ouvrages considérés comme contraires aux mœurs considérées comme bonnes, arracher ou lacérer les affiches considérées comme obscènes. Après, on verra ou on ne verra pas : le procureur de la République aura un délai de trois mois pour décider s'il faut poursuivre ou non. Trois mois, c'est peu pour un chef-d'œuvre : oui, si l'éditeur téméraire qui, dans un tel régime, sera presque impossible à trouver, n'a pas été ruiné dans l'intervalle.

Le système ainsi prévu, c'est en somme le système de la rafle. Tandis que dans les rues des bataillons policiers lacéreront furieusement les appas des vedettes de cinéma, des camions à salade emmèneront tout ce joli monde imprimé vers un nouveau dépôt légal. Tant pis pour les bons pères qui aiment les titres imagés, du genre « le dard enflammé de l'amour », ils se retrouveront au trou, tandis qu'on lira « Notre-Dame-des-Fleurs » (2) dans les monastères.

Et si d'aventure on embarque dans le tas quelque ouvrage d'un mauvais esprit ennemi du régime, quelque livre plus contraire finalement à la politique du jour qu'à la morale éternelle, quelle importance ? Tous les amateurs de beau langage apprécieront cette manière de rendre au mot « libertin » son sens du XVII[e] siècle.

Est-ce que ce sera bien efficace ? Espérons d'abord qu'on n'épargnera pas les ouvrages déjà anciens : pourquoi aurait-on plus d'indulgence pour des récidivistes permanents comme Valmont ou Madame de Merteuil, ou comme cette lady Chatterley qui aurait tort de se fier à la caution de son préfacier français, un certain André Malraux. Et puis, si cela ne suffisait pas, maintenant qu'on remet l'écrivain à sa place, pourquoi ne pas pousser un peu plus loin l'assimilation ? Par exemple, si un d'entre eux est pris deux ou trois fois en flagrant délit, ne pourrait-on le mettre en carte, l'obliger à passer régulièrement des visites psychiatriques et à suivre des cours de morale ? Ne pourrait-on fermer les librairies de passe qui accueillent leurs ouvrages ? Arrêter, condamner, refouler les Gallimard, les Julliard, les Plon et autres personnages douteux qui vivent des charmes de quelques égarés ? Vous me direz que les résultats de ces méthodes dans la lutte contre la prostitution ne sont pas très encourageants. Mais vous n'allez pas comparer aux moyens de cette grande puissance internationale les faibles intérêts de la liberté et de l'esprit.

R. K.

(1) Vers de Paul Claudel.
(2) De Jean Genet.

ROMAN

« Le Tambour » par Günter Grass

● ***Sous le bruit agaçant des baguettes, un chant sauvage et bizarre qui devrait redonner du tonus à la sage littérature allemande.***

DANS le désert de la littérature allemande depuis dix ans, un jeune écrivain vient de lever, au nom prédestiné : Günter Grass. Il est né en 1927 et il est kachoube, c'est-à-dire mi-allemand mi-polonais ou encore poméranien de Dantzig. Le roman, que les éditeurs se sont disputés parce qu'il avait obtenu en Allemagne un succès énorme : « Die Blechtrommel », se passe même, chose curieuse, en grande partie au pays des Kachoubes et dans l'ex-ville libre pour laquelle Marcel Déat ne voulait pas mourir. Ce n'est pas sa seule singularité.

Il a pour héros un pensionnaire d'asile psychiatrique, ce qui est contraire aux bonnes règles romanesques depuis Flaubert. Quand il se révèle, comme on pouvait s'en douter, que ce fou n'est pas fou, on découvre, ce qui ne vaut guère mieux, qu'en dépit de la trentaine, il a conservé une taille d'enfant de trois ans (123 centimètres, pour être exact, et après une crise de croissance aussi soudaine que tardive, avant laquelle il n'atteignait pas le mètre), qu'il est, en outre, bossu et contrefait, vraisemblablement hydrocéphale, un phénomène de foire, en somme, quand on aura marqué cette autre qualité distinctive : la manie qu'il a de battre du tambour à tout propos et hors de propos, précisément comme un enfant de trois ans. C'est son moyen d'expression et de communication, sa parole et son écriture. Quand il est ému, quand il se souvient ou raconte, il fait danser ses baguettes. Que les autres s'en arrangent et traduisent !

Quoique... Dans sa cellule, lui est venu le goût d'écrire avec une plume sur du papier, de raconter par ce moyen des histoires et sa propre histoire, voire de confectionner un roman qui serait au goût du jour : sans commencement ni fin, avec temps mêlés et espaces confondus, un héros, c'est-à-dire lui-même, désindividualisé et noyé dans la masse. Ce n'est pas là chez lui une tare supplémentaire. Il usurpe seulement les pensées et désirs de son créateur, l'auteur, qui l'a fait kachoube comme lui, c'est-à-dire... (voir plus haut).

Une confusion d'identités aussi affichée s'ajoutant à toutes les singularités ci-dessus dites ne présage rien de bon : nous voici en route pour le roman à thèse ou « L'Homme qui rit », avec grand assaisonnement de symboles et de métaphysique. Serait-ce cela un roman kachoube, c'est-à-dire... (voir plus haut) ? Un peu : sur le solide et compact tuf allemand, on voit courir, dans « Le Tambour » (1), le petit filet polonais qui coule par exemple, en fleuve, chez Witold Gombrowicz, lui aussi fort intéressé, si l'on en croit « Ferdydurke » (2), par les enfants qui refusent de grandir, ou par les adultes qui demeurent dans la verte nostalgie de « l'immaturité ».

Macabre et badin

L'éditeur français appelle au secours Rabelais, Céline, Miller pour finalement s'en tenir à Günter Grass. Ce sont là rapprochements de surface. Pour moi, « Le Tambour » c'est encore et sempiternellement « Faust » : vendons notre âme pour l'amour de Marguerite, de la vie ou de tout ce qu'on voudra, mais un « Faust » traité en farce sur un mode à la fois macabre

(1) Traduit de l'allemand par Jean Amsler (Ed. du Seuil), 528 p., 15 NF.

(2) Traduit par Brone (« Les Lettres Nouvelles », Julliard, 1959).

PETIT LAROUSSE

grand ami...

pour tous les âges, pour toutes les études

PETIT LAROUSSE

Édition 1962, approuvée par la Commission des Livres du Ministère de l'Éducation Nationale.

Le plus célèbre, le plus complet et le plus moderne des dictionnaires en un volume.

LAROUSSE CLASSIQUE

nouvelle édition. " Le dictionnaire du baccalauréat " spécialement conçu pour l'enseignement secondaire; nouvelle présentation.

LAROUSSE ÉLÉMENTAIRE

Destiné à l'enseignement primaire : des définitions simples mais précises, des illustrations agréables et utiles ; nouvelle présentation.

LAROUSSE DES DÉBUTANTS

Des explications imagées à la portée des enfants des classes élémentaires.

en vente chez tous les libraires

on ne dit plus : un dictionnaire, on dit : un Larousse

Écrit en 1957, un grand livre curieusement actuel

PERSONNE N'EN SORTIRA

par H.-H. KIRST

Ce livre prend une singulière actualité aujourd'hui, car il peint d'assez hallucinante façon le fatal engrenage auquel l'affaire de Berlin pourrait conduire.

LE NOUVEAU CANDIDE

ROBERT LAFFONT

et badin. C'est aussi — que les chefs-d'œuvre s'arrangent entre eux — « Don Quichotte », mais un « Don Quichotte » dont l'auteur a sciemment pensé qu'il n'atteindrait jamais l'envergure et la pérennité de l'ouvrage de Cervantès parce que nous sommes en 1961 et que le monde va finir. De toute façon, il est trop tard pour qu'un fou ou un rêveur apprenne aux hommes à raisonner.

Qu'il batte du tambour ou qu'il écrive, Oscar Matzerath (c'est ainsi qu'il se nomme), nous raconte donc, à travers sa propre histoire, celle de sa famille, celle de ses amis et voisins, celle du pays kachoube, celle de Danzig et celle de l'Allemagne de 1900 à 1954. L'auteur serait bien mauvais romancier s'il ne racontait également, à voix basse, l'histoire d'un monde et d'une époque, en même temps qu'une histoire personnelle à chacun de nous.

En dépit de notre résistance à voir dans un gnome contrefait tenu sous clé et surveillé par un infirmier l'image exacte de l'homme d'aujourd'hui, notre image (ô bel aryen blond de Hitler, voilà ce que tu es devenu, ce que tu étais donc en réalité), il faut nous résoudre à avaliser, comme les contemporains de Cervantès, ce symbolisme appuyé. Mais ne dérivons pas tout de suite dans la métaphysique.

Par fatalité kachoube

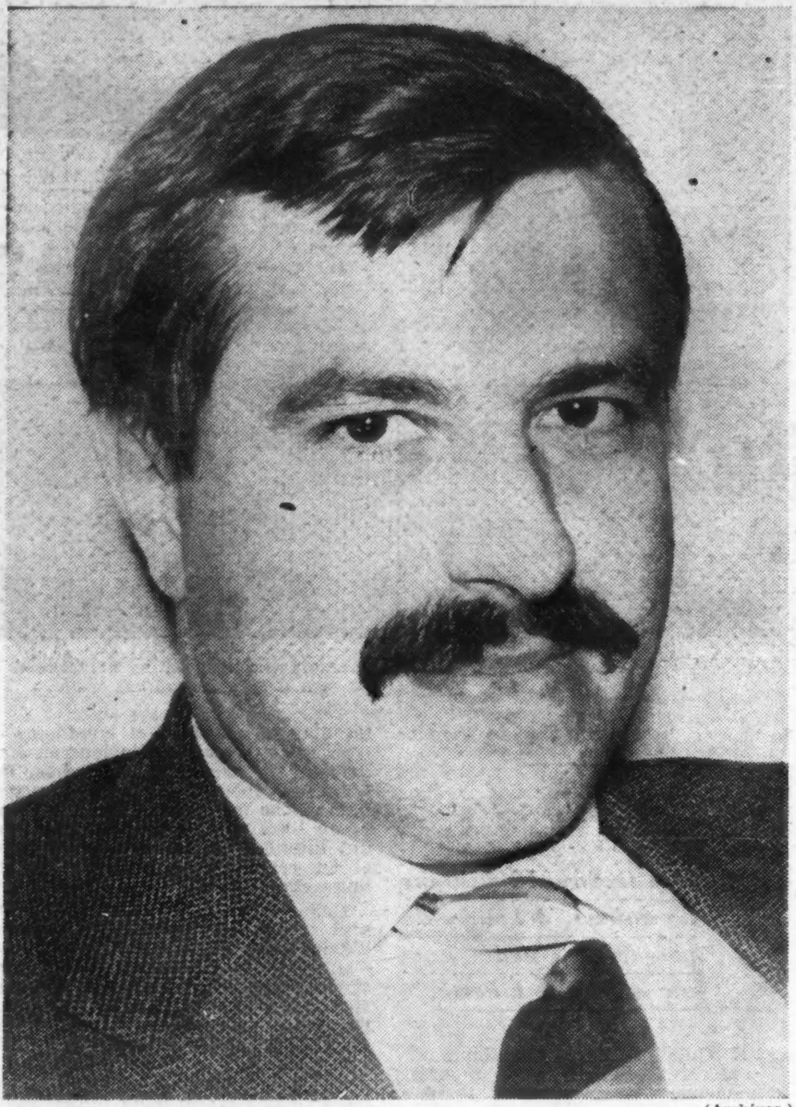
Car, au commencement, il y a l'Histoire, c'est-à-dire la Légende, les Origines, celles de la Hanse comme celles de la famille polono-allemande des Koljaiczek-Matzerath. C'est ici qu'abondent, en effet, les épisodes rabelaisiens, notamment celui de la grand-mère Koljaiczek qui, encore jeune bien sûr, se fait faire un enfant par un incendiaire réfugié sous ses quatre jupes, tandis qu'autour d'elle piétinent des gendarmes perplexes : « Il est passé par ici, il repassera par là ». La future maman du narrateur sort plus tard de la même cloche à quatre enveloppes et, par fatalité kachoube, si elle épouse un Allemand, Herr Matzerath, marchand de produits exotiques, elle se laisse aimer par un Polonais aux doux yeux bleus : Jan Bronski. Quel est le père d'Oscar ? L'amant ou le mari ? Oscar penche tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre.

Bien que les deux usufruitiers du corps de sa mère s'entendent parfaitement entre eux et communient aussi dans le skat, qui est un jeu de cartes, voilà déjà Oscar en butte à la division et à l'inquiétude. Il se plaint à son tambour, il se plaint par son tambour, et parce que le monde lui paraît déjà fort compliqué, il adopte cette solution nullement à la portée du premier venu : il refuse de grandir. A trois ans et quatre-vingt-quinze centimètres, il se laisse tomber dans l'escalier de la cave Matzerath. Il ne grandira plus, si l'on ose dire, que par le dedans. Tandis que lui vient un don curieux dont il fait un large usage : il a le cri vitricide.

Modulant certains sons qui ne sont pas forcément audibles et les dirigeant sur certains objectifs, il réduit en poussière ustensiles en verre et verre à vitres. Cela amuse ses petits camarades et désole sa mère. Il sait, malgré tout, se contenir. Plus tard, quand la guerre déclenchée par les nazis fera rage, ce don lui permettra de devenir chef de bande à l'arrière, en se faisant passer pour un petit Jésus à miracles.

Car l'orthographe de Danzig est encore en train de changer. Gyddanyzc, Danczik, Danczig et présentement Dantzig, Hitler veut qu'elle devienne Danzig, avant d'être aujourd'hui, puisque l'audacieux grammairien a perdu, Gdansk. Dans la défense de la poste polonaise, Oscar perd son père putatif, Jan Bronski, qu'il avait poussé à se battre. Quelques mois plus tôt, il avait perdu sa mère qui, pour se dégoûter du poisson, en avait mangé, comme Gargamelle, à mourir. Faudra-t-il qu'il devienne nazi et uniquement Matzerath ? Il n'a pas le temps de s'interroger que le voici mobilisé, en raison de sa taille et de ses compétences (tambour et cri vitricide), dans le théâtre nazi aux Armées.

Sous la conduite du nain Bebra qui devient son maître spirituel (avec grade de capitaine), il permet aux défenseurs du Mur de l'Atlantique d'éprouver de fines émotions d'art. Lui, il agrandit son cœur aux dimensions d'un amour payé de retour pour la diva Roswita (plus petite que lui d'un ou deux centimètres). Passons sur le temps de la guerre, sur l'exégèse des communiqués, sur le marché noir, sur la libération par les Russes (Oscar se libère en même temps de son second père à qui il conseille de dissimuler son insigne nazi, et qui l'avale, et qui meurt étouffé). Le sordide le dispute à l'odieux mais, brochant sur le tout, triomphe le grotesque. Aux sons entraînants de ses tambours successifs (de mauvaise qualité et difficiles à se procurer), l'adulte hypocritement dissimulé dans un corps d'enfant mène une danse macabre dans la meilleure tradition allemande, celle de Dürer et des « Morts vont vite », avec sphinges, nabots, démons, sorcières. C'est prodigieux de mouvement et de couleurs. Cela pue au nez. Ce sont les dessous boueux et sanglants, fièrement exhibés, de la guerre.



(Archives.)

GUNTER GRASS.
Enfermé, non parce qu'il est fou, mais parce qu'il est lucide.

Une douce infirmière

Naturellement, « après » la vie ne recommence pas comme « avant ». Car le monde, la civilisation, les valeurs spirituelles ont subi de rudes attaques. Ils ne s'en sont pas encore remis. Ils ne s'en remettront peut-être pas. Voici venir le temps de la richesse et de la gloire pour le gnome qui, toujours armé de son tambour, verse au cœur des foules allemandes, au hasard de ses tournées de vedette nationale, les envoûtantes nostalgies de l'enfance, du passé, d'un monde défunt et qui ne revivra plus.

Un coup de ses baguettes et voici, des yeux de ses auditeurs, les larmes qui jaillissent au son des comptines reprises en chœur. Redevenons aussi bêtes et aussi aveugles que des enfants. De toute façon, la Sorcière Noire va venir qui nous emportera. Oscar Matzerath convertit à sa nouvelle religion dont la Vierge serait une douce et érotique infirmière une humanité malade qui veut être bercée et trompée avant de mourir. On l'enferme, non parce qu'il est fou, mais parce que sa trop grande lucidité commence à gêner.

On n'a pas raconté ici le centième des aventures que vit Oscar, que vivent ses parents, ses proches, ses familiers, les différents quartiers de l'ex-ville libre. On a seulement voulu en marquer la possible signification et le climat. Il faudrait spécifier que c'est à ce climat qu'on est le plus sensible et qu'il ne se laisse pas aisément définir : tantôt réaliste, tantôt épique, la tragédie personnelle ou collective s'y mêle à la farce et au picaresque dans une composition éminemment baroque, surchargée d'ornements comme le sont peut-être les églises de la Baltique.

Chien fou

Le détail y accroche le regard, parfois aux dépens de l'ensemble. On se perd dans le méandre des épisodes télescopiquement enfilés. On évolue dans un monde labyrinthique et plein que ce jeune auteur a eu bien du mérite à mettre sur pied.

Dire que tout cela passe parfaitement en français, que nous sommes au fait de toutes les allusions, de tous les jeux de mots, trouvailles langagières et calembours auxquels l'auteur se livre en chien fou, serait aventureux, et bien qu'on soit tout prêt à féliciter un traducteur qui n'a pas dû s'amuser tous les jours. Fallait-il disposer des notes en bas de page ? En dépit de la pédanterie du procédé, il est sûr qu'elles s'imposaient parfois : qui connaît l'ouvrage allemand « Doit et Avoir », présent là-bas dans tous les fonds de bibliothèque ? Et j'ai beau feuilleter les dictionnaires français, je n'y vois point porté le substantif « schlampe », que le traducteur a francisé sans en donner le sens.

Pour ceux qui le peuvent, il vaut donc mieux lire « Die Blechtrommel » que « Le Tambour ». Quant aux autres, ils n'auront tout de même pas trop de mal à percevoir, sous le bruit un peu appuyé, un peu lancinant et agaçant des baguettes de bois, un chant sauvage et bizarre qui devrait redonner du tonus à la sage littérature du pays de M. Adenauer.

MAURICE NADEAU.

VOUS LES CONNAISSEZ...

« Les reconnaissez-vous? »

REPONSES. — 1. Malherbe ; 2. Ronsard ; 3. Mme de La Fayette ; 4. George Sand ; 5. Bossuet ; 6. Fénelon ; 7. Montesquieu ; 8. Saint-Simon ; 9. Choderlos de Laclos ; 10. Buffon ; 11. Huysmans ; 12. Mallarmé ; 13. Proudhon ; 14. Stendhal ; 15. Gérard de Nerval ; 16. Jules Renard.

Le F.L.N. et l'Algérie de demain !
L'avenir de la Ve République !
Les problèmes de la Bretagne !
C'est ce que Pierre MENDES FRANCE a exposé dans sa dernière conférence
Vous en trouverez le texte dans
ETUDES SOCIALISTES
de septembre 1961
ETUDES SOCIALISTES - Boîte postale N° 12
ANTONY (Seine)
Abonnement : 1 an : 5 NF
CCP PARIS 17.418.16
(N'est pas vendu au numéro)

tête de liste des best-sellers
LE TROISIÈME REICH
des origines à la chute
par
WILLIAM SHIRER
2 volumes illustrés
UNE ŒUVRE MONUMENTALE
LE VERDICT DE LA PRESSE :
Un ouvrage qu'on souhaiterait voir dans toutes les mains. (L'EXPRESS)
L'un des apports les plus sérieux à l'histoire du Nazisme. (LE FIGARO)
C'est un livre qui envoûte. (PARIS-PRESSE)
L'histoire du régime nazi s'enrichit d'un apport décisif. (LE MONDE)
Tout est nourri de références exactes, de faits précis. (LE PARISIEN LIBÉRÉ)
Une œuvre de maître que l'avenir tiendra pour telle. (LA LIBRE BELGIQUE)
Un des rares livres d'histoire que les hommes transmettront aux générations à venir. (NICE MATIN)
STOCK

CRAPOUILLOT
publie un numéro spécial
SEXUALITÉ
ET
CAPITALISME
avec une
HISTOIRE DE LA PROSTITUTION
par Pierre DOMINIQUE
et Jean GALTIER-BOISSIERE
la livraison franco : 5 NF
l'édition originale de luxe num. sur couché 12 NF
LA JEUNE PARQUE

LA SEMAINE

H.-G. CLOUZOT a plusieurs casseroles sur le feu :

Un film de son choix pour la Columbia (qui lui donne le salaire le plus fort qu'un réalisateur ait jamais touché) et pour lequel il mène de front deux scénarios.

Un conflit entre mère et fille greffé sur une trame policière inspirée d'un roman de M. Monteilhet, et qu'il intitulerait : « Si belle en ce miroir », si le titre n'était déjà retenu. Une histoire sur laquelle il travaille avec Pierre Gascar. Action aux Philippines. Héroïne : Marilyn Monroe.

Mais Elisabeth Taylor veut le « racheter » à la Columbia pour tourner sous sa direction le rôle de Gabrielle Bompard, dans la fameuse histoire de malle sanglante qui passionna le siècle dernier.

Jusqu'à présent, Cléopâtre ne l'a pas fait céder. Elle a le nez court, mais il a le nez creux.

HANS EISLER, qui fut l'ami et le collaborateur de Bertold Brecht, est venu de Berlin-Est, où il réside, pour superviser à Paris l'enregistrement de la musique qu'il a composée pour « Schweik dans la deuxième guerre mondiale ». C'est une pièce de Brecht dont l'action se situe à Prague en 1942-1943 et que Roger Planchon présentera à Paris le 11 octobre prochain.

« J'ai découvert, dit **Hans Eisler**, que Hitler, Goering, et tous les bandits, étaient tout bonnement des chanteurs d'opéras wagnériens qui s'étaient fourvoyés — malheureusement — dans la politique... »

La musique de « Schweik » parodie celle de Wagner, idole des chefs hitlériens.

Ancien élève de Schoenberg, Eisler a fui le national-socialisme avec Brecht en allant travailler à Paris (où il a écrit la musique du film de Feyder : « Le Grand Jeu »), au Danemark, à Londres, puis à Hollywood.

Puis, fuyant le mac carthysme, Eisler et Brecht revinrent en Allemagne. En 1955, Eisler composa pour Alain Resnais la musique de « Nuit et Brouillard ».

Il dit de Roger Planchon : « C'est un vrai génie théâtral. »

LES PROGRAMMES DE RADIO-LUXEMBOURG se prolongeront désormais jusqu'à trois heures du matin, par une émission de variétés destinée à tous ceux qui travaillent la nuit.

Présentée en trois langues (française, allemande, anglaise), cette émission comprendra seulement deux insertions publicitaires de 15 et 30 secondes.

Radio-Luxembourg émet sur trois longueurs d'ondes et touche, d'après les sondages, un auditoire de 40 millions de personnes (dont 8 à 10 millions en Angleterre).

On estime pourtant que l'écoute nocturne sera très faible proportionnellement, peut-être 300.000 personnes. Mais les frais ne seront pas considérables : trois heures de courant en plus, et deux techniciens à la centrale, tandis que les émissions seront préparées par deux speakers, tous deux bilingues. La formule s'établira d'elle-même, après rodage, dit-on, et l'émission symbolisera le caractère européen du poste.

On attend la contre-attaque d'Europe 1.

LES LIONS (c'est-à-dire le petit monde de la mauvaise bonne société **parisienne) ont été lâchés aux Champs - Elysées dans le film d'Henri Verneuil, et, avec eux, la b o m b e italienne C.C. Claudia Cardinale) dont c'est le premier film français. Super-gala au Colisée patronné par un Comité de Parisiennes (19 femmes en vue, de Juliette Achard à Suzy Volterra... par ordre alphabétique), tenue de soirée obligatoire. Recettes assurées pour ce « cinéma de maman ». On a regretté B.B. qui n'est pas venue applaudir C.C., D.D. et M.M. (Danielle Darrieux et Michèle Morgan).**

(Archives.)

Crassus, le praticien (Laurence Olivier) et sa belle amie Helena Glabrus (Nina Foch).
« Ainsi, tu connaîtras la vie. »

CINÉMA

« Spartacus »

4 Oscars, 12 millions de dollars, 3 heures de projection, mais aussi un sujet : la Liberté.

SUR l'affiche géante du Gaumont-Palace, « Spartacus » apparaît comme une superproduction de type classique arborant fièrement sur ses enseignes — romaines, bien sûr ! — quatre Oscars et douze millions de dollars de prix de revient. En réalité, le film ne se résume pas tout à fait à ce barème hollywoodien. Et deux nom au générique — un des meilleurs génériques de Saul Bass — font d'emblée toute la différence avec « Ben Hur ».

Ces noms sont ceux de deux revenants : l'écrivain Howard Fast, auteur du roman dont est tiré le film, et le scénariste Dalton Trumbo qui l'a adapté. Il y a peu de temps encore, un film américain portant cette double signature n'aurait eu aucune chance d'être tourné. Fast et Trumbo étaient depuis 1951 pratiquement hors-la-loi. Motif : outrage au Congrès, c'est-à-dire refus de dénonciation. Tous deux, en effet, comparaissant devant la Commission des Activités anti-américaines, avaient été vainement sommés de donner les noms de leurs amis suspects de communisme ; dans le cas de Fast, ces amis étaient des républicains espagnols en exil qu'il assistait et dont il avait l'entière confiance. Circonstance aggravante pour ses juges.

Ce qui suivit mérite d'être dit et répété dans tous les pays où l'on peut encore le faire. Howard Fast, considéré comme un des écrivains les plus importants des Etats-Unis, auteur de plusieurs ouvrages exaltant l'histoire et la démocratie américaines, fut inscrit sur la liste noire — la fameuse liste des dix « Américains déloyaux », bientôt d'ailleurs 250 — et condamné à trois mois de prison. Du jour au lendemain, les manuels, les revues, les journaux cessèrent de mentionner son nom ; il ne trouva plus ni un éditeur, ni un libraire et, continuant d'écrire, dut lui-même imprimer ses ouvrages et les répandre parmi les souscripteurs clandestins.

Quant à Trumbo, il fut envoyé pour sept mois au pénitencier fédéral d'Ashland. Sa seule consolation fut d'apprendre que deux ou trois congressistes patriotes, accusés de concussions et de tripotages, y avaient rejoint en peu de temps les intellectuels qui les avaient « outragés ». « *A cette étrange époque*, raconte Trumbo, *les gens de l'un et l'autre bord passaient leurs colères réciproques sur les haricots de la prison.* » Quand il en sortit, il recommença à travailler pour le cinéma, mais en cachette des mac-carthystes. Et sous le pseudonyme de Robert Rich, il remporta même un Oscar !

Aujourd'hui donc, ces deux « maudits » reparaissent à visage découvert (Trumbo, à vrai dire, avait déjà fait sa rentrée officielle avec « Exodus »). Et il est assez réconfortant de les voir associés à un ouvrage qui, quelles que soient les réserves qu'il appelle, a pour sujet la Liberté.

Comme à Cuba

Le « Spartacus » de Howard Fast est justement le livre qu'il écrivit dans sa « clandestinité ». C'est un gros roman historique manifestement hanté par les démêlés de son auteur avec les pouvoirs. Mais l'Histoire se répète, et les écrivains qui en étudient les ressorts lisent sans sorcellerie dans l'avenir.

Aujourd'hui, le « Spartacus » de Fast évoque irrésistiblement l'affaire cubaine. On y assiste à l'éclosion d'une révolte que d'abord, personne ne prend au sérieux : qui se soucierait d'une émeute de gladiateurs, et à Capoue, cette ville résidentielle, ce paradis pour milliardaires ? Contre Spartacus et ses inventions, une troupe hâtivement formée semble très suffisante : à la vue des soldats romains, les rebelles lâcheront pied et d'ailleurs, les esclaves de la région seront les premiers à s'insurger contre eux.

Mais ils ne s'insurgent pas, loin de là, et le « commando » romain est écrasé. Dès lors, Spartacus devient un cauchemar. Pour Crassus, le général chargé de le vaincre, pour Gracchus, le vieux politicien bouffi de graisse et de scepticisme, pour les belles patriciennes, pour tout Rome enfin ; et ce cauchemar est d'autant plus terrible que la ville n'a stratégiquement pas grand-chose à craindre et qu'elle ne sait pas de quoi elle a peur. C'est que Rome ignore le secret de Spartacus, né en un instant, dans l'arène où s'affrontent les gladiateurs.

Quelques monstres sacrés

Ce jour-là — un jour de combat très ordinaire : il ne s'agissait que d'émoustiller d'un peu de sang et de sueur quelques patriciens blasés — l'adversaire de Spartacus, un nègre, a commis un acte incompréhensible : au lieu de se battre à mort avec son camarade de manège, il a jeté son trident, à toute volée, contre ceux qui les regardaient. Le nègre a été abattu, et son cadavre exposé, pour l'exemple. Et Spartacus, lui aussi, finira par être abattu et crucifié : l'armée romaine est innombrable. Mais le secret, lui, passera les temps : s'il te faut tuer, choisis ton ennemi véritable. Et ainsi, tu connaîtras la vie.

On ne pouvait demander à un film de la catégorie de « Spartacus » de suivre pas à pas ce roman touffu, brillant et d'ailleurs moins axé sur le héros que sur les comparses. Kirk Douglas n'eût-il même pas été le producteur du film, la convention cinématographique exigeait sa présence constante ; quant au metteur en scène Stanley Kubrick, il ne pouvait traiter que linéairement ce que Fast avait suggéré par des monologues intérieurs et des retours en arrière. Il s'agit donc d'une imagerie.

Nous n'avons rien contre le genre, et il est vrai qu'il peut renouveler le cinéma. Il s'inspire en tout cas de la vivifiante innocence de ses débuts. Mais refaire « Intolérance » n'est pas aujourd'hui chose facile. En voici une preuve : pour obtenir ces Oscars in-

(Archives.)

Le « plateau » de Spartacus (*).
Pour monter à l'assaut du public.

dispensables à la publicité d'une production de cet ordre — on les entasse pour monter à l'assaut du public comme les légionnaires entassaient leurs boucliers en « tortue » — il a fallu faire appel à quelques monstres sacrés, Laurence Olivier, Peter Ustinov, Charles Laughton qui recouvrent l'imaginaire d'un solide vernis théâtral. Et Jean Simmons est une charmante esclave, hollywoodienne jusqu'au bout des ongles. Et quarante ans de parisienneries ne destinaient pas spécialement Marcel Achard à faire parler Spartacus en français : les grands personnages se méritent plus durement.

Mais qu'importe ? Ce film-fleuve se nourrit du cynisme de son propre sujet : on ne résiste pas à l'émotion de certaines scènes, par exemple celle où les esclaves vaincus sont sommés de dénoncer celui d'entre eux qui est Spartacus ; et devant cette Commission des Activités non-romaines, ils se dressent un à un et répondent calmement ensemble : « *Je suis Spartacus, je suis Spartacus.* » Et puis, ce film refuse toutes les moralités bénisseuses que l'on pouvait craindre. On n'y propose aucune réconciliation attendrissante des maîtres et des esclaves. On n'y parle que d'un royaume terrestre où l'homme, s'il en a l'intelligence et le courage, peut établir la liberté, la justice, le bonheur. Par là, cette entreprise commerciale mais sincère se distingue des « grandes machines » cinématographiques habituelles. Elle est plus honnête, plus véridique, plus pure. Et cela vaut bien qu'on assiste, pendant plus de trois heures, en long, en large et en couleur, à la plus belle histoire du monde.

« Léon Morin, prêtre »

● *De la probité.*

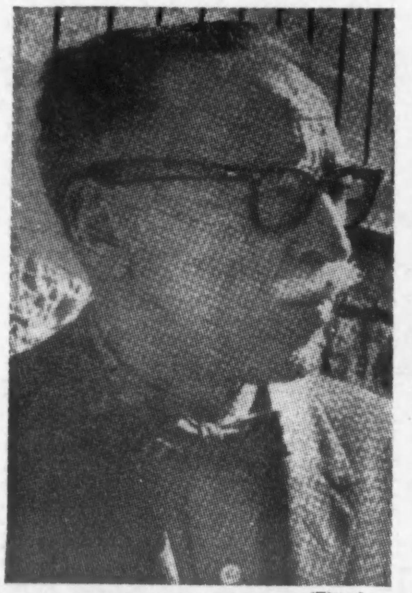
C'EST l'histoire d'un engouement. Une jeune femme au cerveau bourré de revendications primaires entre un soir dans une église pour régler son compte au christianisme. Elle y rencontre un jeune prêtre qui lui répond calmement, réfute ses préjugés simplistes et la convertit un peu vite. Elle s'aperçoit alors qu'elle l'aime et tente de le séduire. Il la repousse et bientôt la quitte, appelé dans une autre paroisse. Elle retourne à sa solitude et à son vague déisme.

Le roman de Béatrice Beck valait beaucoup par sa sincérité d'expérience vécue ; à cet égard, le film de Jean-Pierre Melville (1) lui rend pleinement justice. La métaphysique y rêve à la psychologie et la quête mystique au tableau de mœurs. Point de débat dans les hauteurs, mais pas de truquage non plus : ni envolées à la Bernanos, ni virtuosités à la Graham Greene. Tout se passe au niveau du catéchisme pour adultes entre deux êtres de bonne volonté, une petite intellectuelle et un petit curé de choc aux audaces prudentes. Autour d'eux, des comparses, souvent à peine esquissés, et, il est vrai, le drame de l'occupation, mais traité en grisaille comme leurs entretiens.

Les gestes en suspens

Le film, long et lent, est pourtant de ceux qui supportent mal les coupures car il s'inscrit dans un rythme monotone, certes, mais exact. Melville est le plus honnête des cinéastes. Il accompagne ses créatures pas à pas et reproduit inlassablement leurs allées et venues. Aux moments privilégiés, il préfère le « détail éclairant » des temps prétendus morts, ceux où le personnage est épié dans ses actions les plus banales. Il sait la valeur des gestes en suspens, des corvées quotidiennes, des anecdotes sans conclusion. Son film, découpé en menues tranches de vie par des « noirs » semblables à une page tournée et où l'on voit une femme rendre visite à son confesseur aussi ponctuellement qu'elle va au marché, refuse également le lyrisme et la détermination. Il s'ensuit une grande impression de vérité.

On se hâte d'ajouter que l'interprétation est pour beaucoup dans cette authenticité. C'est peu dire que Belmondo est un prêtre croyable et quant à Emmanuelle Riva, on sait à quelle réussite atteint cette actrice admirable lorsqu'on lui donne un rôle qui lui convient profondément. Elle seule, avec un état de grâce abrupt, qui tient du prodige, incarne ce qu'on pourrait appeler sans ironie les fofolles pathétiques, les féminités braques ; elle seule pouvait prononcer les répliques qu'on lui confie, au confessionnal ou ailleurs, et dont la plus belle (« Mon âme est une maison close ») ne fera rire que les imbéciles. Au reste, je crois qu'on aimera peu ce film. Il ne sert ni les athées ni les croyants. Et il est loin d'être exaltant, et il est loin d'être un chef-d'œuvre. Mais il a de la probité, donc il *est.*



(Time.)

(A.P.)

Les auteurs de « Spartacus » : Dalton Trumbo et Howard Fast.
Hors-la-loi depuis 1951.

« Le Puits aux trois vérités »

● *Du gros fil.*

UN meurtre ou un suicide. Enquête. Je mens, tu mens, elle ment. Le drame mondain aura trois lignes dans les journaux, et l'on nous dit ici le fin mot de l'histoire. L'eût-on ignoré qu'après tout, on n'en serait pas mort.

C'est parisien, élégant, point sot et vaguement indifférent. Une mise en scène cousue au gros fil (François Villiers), mais de bons comédiens bien dirigés (Jean-Claude Brialy, Michèle Morgan, Catherine Spaak). Quelques répliques drôles et justes de Jeanson (2).

« Par-dessus le mur »

● *Du bon pain.*

FILM de famille, subventionné par l'Association des Familles (chrétiennes ? nombreuses ? patriarcales ? patriotiques ? Je ne sais : le générique a sauté trop vite). Le mal de la jeunesse à l'âge des culottes courtes. Et la responsabilité des parents, nettement dénoncé : papas, apprenez à être les grands frères de vos gamins.

Un film gentil (3), bon comme le bon pain. Jean-Paul Le Chanois l'a tourné avec une tendresse évidente. Mais il y a dans tout cela un peu trop de sucrerie et l'on ne nous fera jamais croire que Silvia Monfort est une petite banlieusarde.

MORVAN LEBESQUE.

THÉATRE

« La Coquine »

● *« La Mamma » ? Non. Un succès « à la papa » peut-être.*

MAIS qui est Diego Fabbri ? Quand il est traduit par M. Thierry Maulnier, on se croirait à l'Eglise, ou tout au moins au patronage. Quand il est traduit par M. André Roussin, on se croirait au Palais-Royal. Et quand il adapte « Thérèse Desqueyroux », il se fait interdire par M. François Mauriac. L'an dernier, au théâtre Hébertot, cela se passait entre jésuites en robe courte, envoyés du pape et envoyés du Saint Esprit. Cette année, dans « La Coquine » (4) ce sont les robes et les déshabillés de Mme Jacqueline Gauthier qui sont courts et le comte du pape est une ganache qui noie ses chagrins dans le lacryma christi...

Courtisée par le comte Adriano, fiancée à l'instituteur Albino, une →

(*) De gauche à droite : John Gavin (*César*), Joanna Barnes (*Claudia Marius*), Tony Curtis (*Antoninus*), Kirk Douglas (*Spartacus*), Jean Simmons (*Varinia*), Laurence Olivier (*Crassus*), Peter Ustinov (*Batiatus*), Nina Foch (*Helena Glabrus*), John Dall (*Glabrus*), Charles Laughton (*Gracchus*).

(1) George-V, Avenue, Plazza à partir du vendredi 22 septembre.

(2) Richelieu - Gaumont, Ambassade.
(3) Impérial.
(4) Palais-Royal.

REQUIEM pour une NONNE
en hommage à
ALBERT CAMUS
MATHURINS

ARDEN
de
FEVERSHAM
VIEUX COLOMBIER
JACQUES COPEAU

Avant d'ouvrir ses portes au CINEMA D'ESSAI, le 4 octobre le CINEMA DES AGRICULTEURS reprend du 28 septembre au 2 octobre inclus
CHIEN ENRAGE (v. o.)
Le premier film policier japonais de AKIRA KUROSAWA, le réalisateur de RASHOMON et des 7 SAMOURAI

FESTIVAL DU FILM SOVIETIQUE
Le Cheval qui pleure
de MARC DONSKI
STUDIO BERTRAND

QUARTIER LATIN
9, rue Champollion - DAN. 84-65
ORSON WELLES et J. COTTEN dans
CITIZEN KANE
d'ORSON WELLES v. o.

Allez « chez Törpe »
A l'enseigne de « Chez Törpe », vieille auberge du XI[e], trop accueillante, au cœur de l'Europe Centrale. Forêt et cascade pour amoureux. Clientèle cosmopolite Diners en musique avec attractions de grande classe (auto-critiques, suicides, mœurs). Plats régionaux authentiques. Spécialité : le regard de la patronne. Visa obligatoire. Service discret. Billets doux.
Pour tous renseignements, s'adresser au Théâtre du Studio des Champs-Elysées, à partir du 29 septembre, tous les soirs à 20 h. 30 précises.

Cabarets Dancings

L'ECLUSE
présente son nouveau programme tous les soirs à 22 h. 30 sauf lundis
15, quai des Grands-Augustins (pl. Saint-Michel)

Restaurants

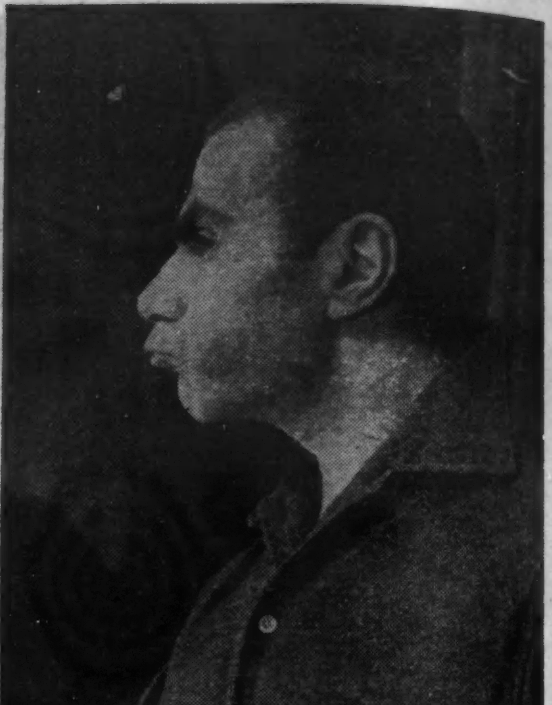
LES FRÈRES JACQUES
RAYMOND DEVOS
LA TETE DE L'ART - OPE. 53-39

ROTISSERIE DE L'ABBAYE
SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS
DINERS SOUPERS
dans UN CADRE UNIQUE (XIII[e] siècle)
SON AMBIANCE avec LES MENESTRELS de l'ABBAYE.
SON SPECTACLE avec l'Illusionniste SAMY LIARDET, LAFLEUR et son violoncelle, LILETTE et PHILIBERT, PATRICK RAYNAL.
SON MENU - SA CARTE - SES ROTIS ET VOLAILLES à la BROCHE.
22, RUE JACOB DANton 36-26

LIDO
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE
"AVEC PLAISIR !"
de P.L. GUERIN et R. FRADAY
30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout. champagne
ELY. 11-61

(Bernand.)

JACQUELINE GAUTHIER DANS « LA COQUINE ».
Du chien.



(Pic.)

JACQUES DUFILHO DANS « LE RÊVEUR ».
Des tics.

→

« ragazza », Isabelle, ne peut évidemment s'en tirer qu'en mentant à qui mieux mieux. A peine le mariage avec Albino est-il fixé que le comte lui propose de l'épouser un peu plus tard, quand son propre mariage aura été annulé en cour de Rome... La première femme du comte lui ouvre les yeux. La coquine est confondue, les deux hommes se liguent contre elle. Mais il lui suffira de mentir une fois encore à l'un, puis à l'autre pour les mystifier de nouveau et les avoir tous les deux de nouveau à ses pieds... Cela ne valait guère la peine d'entasser le talent de l'auteur de « La Petite Hutte » sur celui de « Procès à Jésus » pour nous raconter cette histoire. Une coquette, un cocu, un jaloux, une mère un peu maquerelle, ce sont des personnages de la comédie italienne et même de la comédie éternelle que de bons acteurs pourraient presque jouer au canevas. Trois décors spirituels et jolis de M. Stanislao Lepri tournent sans cesse sur la scène, comme s'ils étaient montés sur un manège et les personnages tournent avec lui...

M. Jean Meyer a trouvé le mouvement juste et a parfaitement réglé la mécanique. Celle de son jeu aussi, hélas ! Il souligne impitoyablement tous les effets, il a toujours l'air de faire une démonstration, et non de jouer la comédie, mais d'enseigner à la jouer. M. Jean Poiret n'est pas exempt de certains grossissements, lui aussi, mais dans l'ensemble, il fait passer adroitement son personnage de cabaret dans son personnage de théâtre. Mlle Eléonore Hirt a de la classe dans la scène de la comtesse. Quant à Mlle Jacqueline Gauthier, plus parisienne que romaine par l'accent bien sûr, elle est drôle et vivante. On a envie de rafraîchir pour elle le vocabulaire de l'ancienne critique, de dire qu'elle a du chien, de l'abattage. C'est une parfaite actrice de vaudeville, de Feydeau à Audiberti. Finalement, grâce à eux tous, cette comédie très courte et très mince prend de la gaîté, d'autant que pour une fois, M. Roussin n'a visiblement pas la moindre prétention à être un nouveau Molière. « La Mamma », non, mais un succès à la papa peut-être.

« Le Rêveur »

● ***Une excellente émission de radio mais une faible soirée de théâtre.***

EN dormant, Georges a fait un rêve, un grand rêve un peu bizarre de jeune poète. Il vient le raconter à son ami Simon, gros homme qui gagne des sous à la radio en triturant, selon les canons du mauvais goût et de la vulgarité, poèmes, textes et musique. A mesure que Georges le dévide, Simon s'empare du rêve, qui est absurde, pour en faire le canevas d'une émission qui sera imbécile.

Eveillé, Georges a un autre rêve : être aimé par Laurette, la femme de Simon. Va-t-il y réussir, d'autant que de toute évidence, Simon a un rendez-vous galant avec une certaine Gertrude ? Mais non, Georges est un faible : il prolonge le récit de son rêve, pour gagner du temps, pour que Simon rate son rendez-vous et revienne à Laurette. Il réussit au moins cela : Simon et Laurette tombent dans les bras l'un de l'autre, le grand rêve poétique n'est plus qu'une sorte d'outre vide, et Georges s'en va, vaincu et ridiculisé... (1).

La jolie pièce, ou plutôt le joli sujet de pièce. La réalité bafoue la fiction, la vérité du rêveur frappe à la porte avec insistance, mais elle n'est pas à sa place au milieu de notre carnaval, et d'ailleurs le chant un peu trop désincarné est couvert par la grosse voix de la radio : et tout cela est non pas expliqué, mais vécu devant nous avec un mélange de cocasserie et d'amertume. Sous le titre « Les Petites Lumières », cela a fait, il y a deux ou trois ans... une excellente émission de radio. Et, malheureusement, la soirée de théâtre est un peu moins réussie. Le burlesque doit jaillir des quiproquos continuels entre la poésie de Georges et le prosaïsme de Simon : peut-être la mise en scène de M. Georges Vitaly n'a-t-elle pas suffisamment distingué les deux plans, peut-être l'aspect physique des personnages gêne-t-il notre imagination, alors que la radio tournait la difficulté en désincarnant tout le monde. Mais la plaisanterie paraît un peu longue et un peu laborieuse, et quand on arrive vers la fin à la scène, belle et atroce, où il n'y a plus qu'un seul plan de réalité, celui de la prose, où le rêveur est moqué, piétiné, tourné en bourrique, on est malheureusement un peu lassé.

Mme Monique Delaroche se tire adroitement du rôle de Laurette qui est plutôt une utilité qu'un personnage. M. Claude Nicot rend mieux les temps faibles (la gentillesse un peu veule) que les temps forts (l'enthousiasme) de son rêveur. Et si M. Jacques Dufilho fait rire, je crois cependant qu'il achève la pièce en chargeant lourdement un rôle que l'auteur a déjà voulu caricatural. Couvert de ces tics qui provoquent le rire automatiquement au cabaret, M. Dufilho peut jouer n'importe quoi, un forçat évadé travesti en membre du jury Femina comme il le faisait dans « Le Chinois », mais en même temps, s'il n'y prend garde, il ne pourra bientôt plus jouer que les Dufilho. Ici, dans le sketch « Dufilho producteur de radio » (comme on dit « Charlot soldat », « Charlot boxeur ») sur des paroles de M. Jean Vauthier, il enlève toute réalité à un personnage dont la fonction est justement d'incarner un certain réel. Le rêve passe ? Non, le rêve ne passe pas.

ROBERT KANTERS.

(1) Théâtre La Bruyère. Le texte a été publié chez Gallimard (collection « Le Manteau d'Arlequin »).

Tous renseignements auprès de votre Agence de voyages habituelle ou à IBUSZ, Délégué à Paris : M. MAJOR, 10, rue PASQUIER (8[e]) ANJ. 01-02

MUSIQUE

« Chronochromie » d'Olivier Messiaen

● *Une « protestation ensoleillée » contre le dodécaphonisme.*

DANS le train qui nous amenait au Festival de Besançon, Olivier Messiaen me racontait les péripéties de ses quinze jours de cours à Darmstadt, succédant à une série de conférences à Lisbonne. « Chronochromie », dont Besançon s'est assuré la primeur en France, a été exécutée pour la première fois, voici un an à peine, en Allemagne, à Donaueschingen, la seconde audition ayant eu lieu à Vienne au printemps de 1961. Encore n'avons-nous ainsi qu'une idée partielle du rayonnement mondial de Messiaen, l'un des maîtres, à 53 ans, de la jeune musique contemporaine.

La répétition vient de se terminer. Rapidement, je feuillette l'énorme partition manuscrite, toute farcie d'indications pittoresques touchant la faune ornithologique d'Europe, d'Asie, d'Amérique du Sud : grive musicienne, alouette des champs, balbuzard de Suède, moqueur bleu du Mexique. A un certain endroit, je ne relève pas moins de dix-huit noms de volatiles, dont les pépiements semblent s'ébattre successivement sur les portées superposées. Je lis également, à deux reprises, au début et à la fin : « Les Rochers », « Le Torrent ».

— Qu'êtes-vous donc, demandai-je à l'auteur de cette étrange musique, réaliste, impressionniste ?

— *Les deux à la fois.*

— Evidemment, il ne peut être question de musique descriptive, cherchant à imiter ces voix de la nature — que pourtant, sur vos cahiers d'esquisses, vous vous appliquez à noter scrupuleusement — mais d'une transposition, d'une stylisation.

— *Là est bien mon propos. Et d'ailleurs, la musique, comme la poésie et tous les arts, ne sont-ils pas toujours une stylisation ?*

— Et votre titre, « Chronochromie » ; littéralement : « couleur du temps »...

— *C'est en effet la traduction exacte.*

— Ne trouvez-vous pas qu'il prend ainsi une petite allure de conte de fées ?

— *J'y ai pensé ; couleur du temps, la robe de Peau d'Ane...*

Six mois de recherches

Inutile de souligner que nous jouons en ce moment autour des significations diverses du mot temps. En l'espèce, il n'est nullement question de l'humeur changeante du ciel, mais de Chronos, dieu de la durée aux multiples visages. Encore faudrait-il s'entendre au sujet de ce temps-durée. Le programme ne nous dit-il pas que *« cette première audition était doublement opportune dans cette ville de festival, qui est aussi métropole horlogère... »* ? Semblable allusion au temps compté par nos pendules n'est évidemment qu'une aimable facétie.

On songerait plutôt, puisqu'il s'agit de musique, à cette durée de notre vie intérieure, tour à tour rêveuse ou passionnée, joyeuse ou désolée, que chantèrent les romantiques : Weber, Schumann, Berlioz, Wagner.

Mais Olivier Messiaen n'a rien d'un romantique ; et Chronos signifie pour lui, tout simplement : durée musicale. Une durée musicale un peu particulière, toutefois ; et si éloignée des mesures de nos solfèges, si complexe, que le compositeur a éprouvé le besoin d'en préciser les contours en les « colorant » par le moyen des timbres et des combinaisons harmoniques.

— *Ainsi, vous le voyez, « Chronochromie » est avant tout un terme technique. Mais c'est aussi, du point de vue poétique, « une protestation ensoleillée » à l'encontre du dodécaphonisme.*

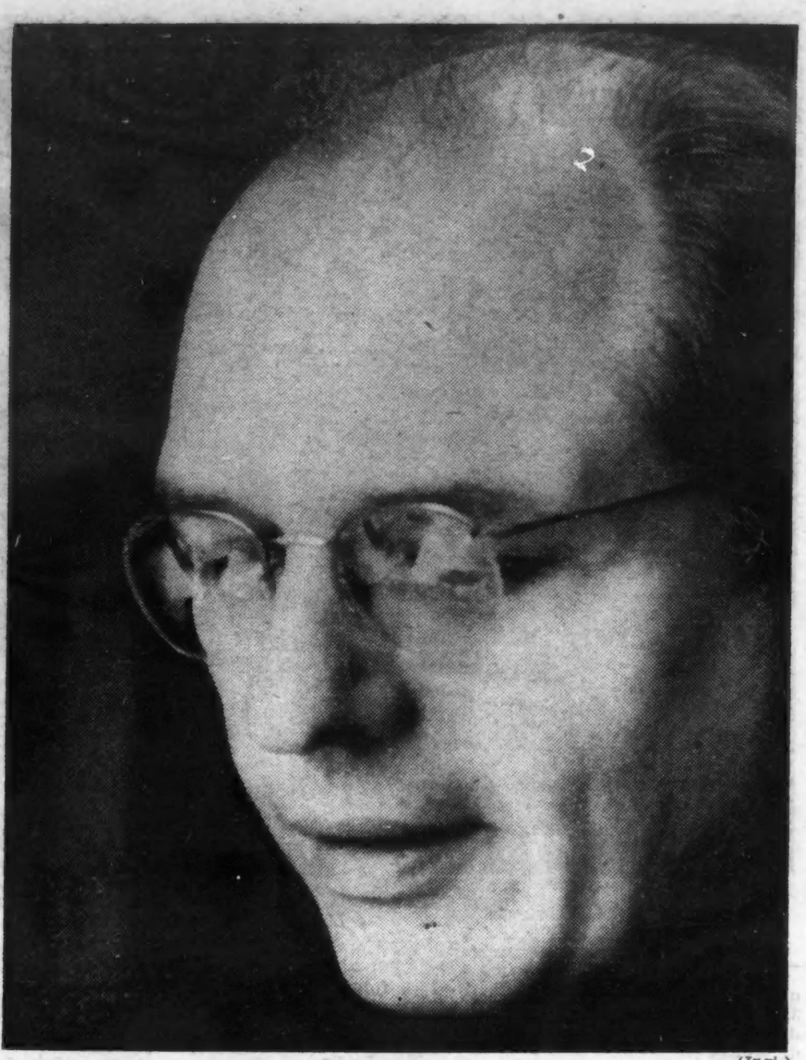
Le compositeur me confie alors que l'élaboration de toutes ces savantes structures rythmiques, dont il vient de me démonter le mécanisme, lui a coûté plus de six mois de recherches et de méditations, s'inscrivant en manière de prélude à deux années de travail.

Je ne puis m'empêcher de m'interroger sur ce que pourra être, ce soir, la réaction des mélomanes bisontins à l'audition de cette musique d'un caractère si neuf, marquée profondément du sceau personnel de l'auteur, mais dont il leur sera impossible, à un premier contact, de saisir la véritable substance : cette durée abstraite, habillée de chants d'oiseaux.

Eh bien, en dépit de quelques protestations — inévitables en pareil cas — l'accueil a été chaleureux ; et cela est tout à l'honneur du public de ce brillant festival. Appelé sur la scène, Messiaen a été acclamé en compagnie de l'orchestre Radio-National et de son chef Georges Prêtre, qui ont su mener à bien une périlleuse entreprise.

Il reste qu'Olivier Messiaen, qui, on le sait, s'inspire beaucoup des subtilités de l'art hindou, joue ainsi la difficulté vis-à-vis des oreilles occidentales. Peut-être devons-nous déplorer que notre esprit, nos sens, comparés à ceux des Orientaux, soient différents des leurs, ou différemment éduqués. De toute façon, c'est un fait : nous ne savons pas, comme certains Asiatiques, lire l'heure dans l'œil d'un chat.

ROBERT SIOHAN.



(Ingl.)

OLIVIER MESSIAEN.
Pour apprendre à lire l'heure dans l'œil d'un chat.

ENQUÊTE

33 tours en Amérique

● *Jean-Marie Grenier, pionnier de la stéréophonie, a découvert avec surprise la situation de l'industrie du disque aux Etats-Unis.*

« LA crise couve », « la crise éclate », « toujours la crise » : depuis trois ans les chroniqueurs spécialisés se penchent au chevet de l'industrie du disque français. Elle a été très malade (surproduction, mévente, etc.) : elle va un peu mieux (production freinée, effectifs des maisons de disques resserrés, multiplication des collections à prix populaires, « épuration » des catalogues, etc.).

Mais comme on cite en exemple à un enfant chétif les exploits d'un grand frère costaud, on a souvent vanté au cours de cette période noire la santé florissante de l'industrie du disque américain : « Les enregistrements U.S. sont supérieurs », « Le matériel est formidable », « Ça ne se passerait pas comme ça là-bas »...

Il est peut-être intéressant de savoir comment « ça » se passe effectivement là-bas.

Jean-Marie Grenier en revient. Il y a passé quarante-cinq jours. Qui est-il ? Directeur à la R.T.F. du service « Interdisques », avec Guy Erisman, pionnier de la stéréophonie en France (son appartement est un temple voué au relief sonore), musicologue véhément.

— Comment va le disque en Amérique ?

— Très, très, très mal.

— **?**

— Cela vous étonne ?

— Oui. Pourquoi ?

— Je crois qu'il faut d'abord parler du matériel. Le marché de l'électronique est extrêmement prospère aux Etats-Unis. Pour 60.000 anciens français vous pouvez acheter un remarquable appareil haute fidélité. En France, il faut compter, pour un appareil de cette qualité, de 200.000 à 300.000 anciens francs. Les valises stéréo, que l'on paie ici 100.000 F, sont considérées là-bas comme des articles de bazar et coûtent de 10.000 à 25.000 F ! Les magasins sont groupés en chaînes et consentent tous d'incroyables ristournes : 20 % à 30 % sur les appareils de l'année, 50 % à 60 % sur les modèles plus anciens. Il se vend en outre, à des prix encore plus bas, des centaines de milliers de « boîtes à construire soi-même » sa petite chaîne...

Le discount roi

— Ce matériel qui nous paraît si bon marché, l'est-il également pour les Américains ?

— Oui, si l'on sait qu'une femme de ménage se paie là-bas 1.000 F de l'heure.

— Est-il solide ?

— Oui et non. Toutes les pièces sont de bonne qualité, mais les fabricants essayent toujours de réaliser des économies sur la main-d'œuvre... Les pépins sont assez fréquents.

— Que représente la vente des disques stéréo ?

— 30 % à 40 % du marché ; et l'on compte que d'ici à deux ans ces chiffres seront inversés ; c'est-à-dire qu'il se vendra 60 % à 70 % de disques stéréophoniques.

— Et en France ?

— Les disques monauraux non stéréo tiennent encore entre 85 % et 97 % du marché, bien que la stéréo soit parfaitement au point...

— Et les disquaires ?

— Nombreux, bien installés, souvent impressionnants dans les grandes villes. Le magasin de Sam Goody, prince des disquaires new-yorkais, est presque aussi vaste que les Galeries Lafayette ; il s'y réalise, paraît-il,

→

DISQUES

● « MARIUS », de Marcel Pagnol, texte intégral du célèbre film, entièrement repiqué sur la bande sonore avec musique et bruitages divers. (Les scènes principales du film avaient déjà été enregistrées en 78 tours, puis en 33 tours). Commentaire en surimpression de Pagnol lui-même. Le résultat est extraordinaire, les images deviennent superflues : dans la partie de cartes, dans la leçon de préparation de mandarin-citron, Raimu est toujours aussi drôle. Une bonne nouvelle : on annonce pour bientôt « Fanny » et « César ». (Album de 2 disques 33 tours 30 cm C.M.F. nos 1 et 2.)

● « CONCERTO GROSSO n° 8 en sol mineur pour la Nuit de Noël » de Corelli, « Kanon » de J. Pachelbel, « Concertino n° 2 en sol majeur » de Ricciotti et « Chaconne » de Gluck : un excellent programme du dernier disque enregistré par Karl Münchinger, dont le « Concerto de Noël » constitue la pièce maîtresse. Sur le plan technique, la gravure est parfaite. Un disque admirable. (Disque Decca 33 tours 30 cm n° LXT 5625, édition stéréophonique n° 2265.)

● Excellente interprétation par les solistes de Stuttgart dirigés par Marcel Couraud du « CONCERT en Sextuor pour cordes et clavecin n° 1 et n° 4 » de Jean-Philippe Rameau, ainsi que de « L'IMPERIALE et du PARNASSE, ou l'APOTHEOSE de Corelli » de François Couperin dit « Le Grand » (écrite en hommage au musicien dont il subit le plus l'influence). Une musique fraîche, pleine de jeunesse malgré ses deux siècles d'existence, admirablement dirigée. (Disque Philips Réalités 33 tours 30 cm n° C 37.)

● Compagnon de Louis Armstrong dans les premiers Hot-Five, Earl Hines, pianiste de style facilement reconnaissable dit « Piano-Trompette » improvise, accompagné par un trio guitare, basse, batterie, sur des airs agréables. Du swing soutenu et léger, une ambiance intime. (Disque MGM 33 tours 30 cm n° 128.)

● « LA BOA » et « PACHANGA BUM BUM », deux titres aux mélodies faciles à retenir, enregistrées à La Havane par des orchestres locaux. Rien à voir avec le cha-cha-cha édulcoré, c'est typiquement cubain et parfait pour danser. (Disque 45 tours EP Sinfonia n° SEP 517.)

● Dans un genre mineur, la mode est aux thèmes dansants agrémentés d'un refrain dans le genre « Y' a pas de Brigitte ici », « C'est du poulet », etc. Voici deux nouveaux titres enregistrés par le groupe des Météores, très drôles : « O.N.U. SESSION » (refrain : « Qu'est-ce qui dit ? ») et « Circulation ». (Disque Columbia 45 tours EP n° 1318.)

PICK-UP.

LA PAGODE
Un très bon spectacle burlesque inédit
W. C. FIELDS
et Charlie Mac CARTHY
LAUREL et HARDY

100e
d'un immense succès
Cie SACHA PITOEFF
La Mouette
de TCHEKOV
TH. MODERNE
15 rue Blanche

FOLIES-BERGÈRE
Tous les soirs 20 h. 45 - Dim. matinée 14 h. 30
M. Paul DERVAL présente
le nouveau spectacle
de Michel GYARMATHY
FOLIES CHÉRIES

AVENUE
GEORGE V
PLAZA
JEAN-PAUL BELMONDO
EMMANUELE RIVA
DANS
LÉON
MORIN
PRÊTRE
GRAND PRIX DE LA VILLE DE VENISE 61
UN FILM DE
JEAN-PIERRE MELVILLE

ODÉON
THÉATRE DE FRANCE
Renaud-Barrault
5 Représentations exceptionnelles
CLAUDEL
PARTAGE DE MIDI
avec
EDWIGE FEUILLERE
Samedi 23 - Dimanche 24 (matinée soirée)
Jeudi 28 - Vendredi 29
SHAKESPEARE
LE MARCHAND DE VENISE
Jeudi 21 - Vendr. 22 - Lundi 25 - Mercr. 27 - Sam. 30

ATHÉNÉE
CHER MENTEUR
3 DERNIERS MOIS

(Pic.)

EXPOSÉS A MOSCOU : UNE SCULPTURE DE ARP...
« *L'art est une chose sérieuse.* »

un chiffre d'affaires annuel de 350 millions de dollars. Là aussi le discount est roi : 50 % en période de soldes !

— Apparemment, sur le plan du matériel, de la diffusion et de la distribution des disques, tout va plutôt bien. Alors, qu'est-ce qui va mal ?

— Tout le reste. L'Amérique est continuellement dépassée par l'Amérique. Depuis deux ans la vente des disques monte de 5 % à 10 % par an, alors que les usines sont équipées pour assurer une augmentation annuelle de 50 %. Le marché est saturé, la gestion commerciale des maisons de disques est mauvaise, les catalogues incomplets ou surchargés, la production anarchique (un succès est enregistré par des dizaines d'interprètes différents), etc.

— A quoi cela tient-il ?

— A plusieurs choses, imputables au mode de vie américain. Du Massachusetts au Connecticut, est considérée comme seule valable la nouveauté du jour : le lendemain, elle est déjà démodée. Cette obsession de l'actualité est parfois dangereuse. Par exemple, un musical show doit démarrer à Broadway ; le soir de la première, 50.000 disques sont déjà prêts à être vendus... L'opérette est un four : on vend 300 disques. En outre, l'industrie du disque souffre de « spécialite » aiguë, de « cloisonnite » chronique. Pris séparément les services des grands éditeurs comme R.C.A., Columbia ou Capitol sont peut-être bien organisés, mais pris dans leur ensemble... Les stocks sont quelquefois entreposés à des milliers de kilomètres de la maison mère !

Vous savez qu'aux Etats-Unis un homme qui n'est pas un spécialiste est un déclassé, alors, ne demandez pas à l'attaché commercial d'avoir des notions artistiques, ni au directeur artistique de savoir faire une addition...

Une idée fausse sur le jazz

— Les maisons de disques sont nombreuses ?

— Plus de 300 moyennes et petites gravitent autour des grandes ; il en naît, il en meurt tous les jours... Mais personne n'est à l'abri des bouleversements : Capitol vient de supprimer — ou presque — son catalogue classique, Columbia vient de perdre Frank Sinatra... qui va chez Capitol.

— La crise affecte-t-elle la qualité des disques ?

— Non. Les séances sont longuement préparées, répétées, enregistrées en direct. Les disques sont généralement excellents, mais ils coûtent cher aux éditeurs... corollaire de la crise.

— Comment se lance un disque, en Amérique ?

— Par les films, la télévision, qui fonctionne vingt-quatre heures sur vingt-quatre (douze canaux à New York, huit à Los Angeles, cinq à Boston, etc.) et aussi par la radio.

— Que diffuse-t-elle ?

— De la musique coupée d'information et de publicité. Les chaînes sont en général spécialisées. Une chaîne pour le rock and roll (qui là-bas est très édulcoré et s'apparente de plus en plus à la ballade de cow-boy), une chaîne pour le cha-cha-cha, une chaîne pour la musique « sweet », sorte de sirop mélodique, une chaîne pour le classique aussi.

— Quels sont les best-sellers du disque ?

— Sur le plan classique, des solistes et des chefs plus que des compositeurs : Leonard Bernstein dans une transcription de ses émissions télévisées, « Stravinski dirigeant Stravinski », Bruno Walter, Richter, Van Cliburn... Côté variétés : le Trio Kingston (des millions de disques vendus), Perry Como (célèbre animateur de T.V.), Elvis Presley.

— Et le jazz, bien sûr ?

— Voilà une idée fausse à propos de l'Amérique : le jazz tout-puissant ! Non. Le jazz n'est édité que par des petites maisons spécialisées et réservé aux initiés, à une élite.

— Et Edith Piaf, paraît-il ?

— Mais pas du tout ! Encore une idée fausse. Quand elle vend 15.000 disques aux Etats-Unis, on peut considérer que c'est un triomphe. L'importation des disques français est pratiquement nulle. Il m'est arrivé de trouver des enregistrements Erato (1) chez un petit disquaire new-yorkais, mais c'est lui qui les avait commandés à Paris !

— En fait, si j'ai bien compris, l'Amérique se trouve actuellement au même point que nous il y a trois ans ? Et, dans le domaine du disque, nous serions plutôt en avance sur elle ?

— Dans une certaine mesure, oui.

Nous verrons une prochaine semaine quelle est la situation du disque en France.

DANIELE HEYMANN.

(1) Editeur français, spécialiste de la musique ancienne.

(Pic.)

... LE « DON QUICHOTTE » DE GERMAINE RICHIER...
Plus passionnant que les figuratifs.

ENTRETIEN

L'Art français à Moscou

● « *Comment des Françaises peuvent-elles accepter d'être représentées ainsi ?* »

Près de deux millions de Soviétiques ont parcouru en un mois avec application, parfois aussi avec ironie, les salles de la section culturelle de l'Exposition française qui vient de se terminer.

En dehors de l'exposition Picasso, qui eut lieu il y a quelques années, on peut dire que c'était le premier contact du public russe avec l'art français contemporain et même avec l'art moderne. (Les organisateurs de l'Exposition américaine à Moscou avaient présenté des tableaux d'avant-garde mais

les avaient remplacés au bout de quelques jours par des œuvres anodines.

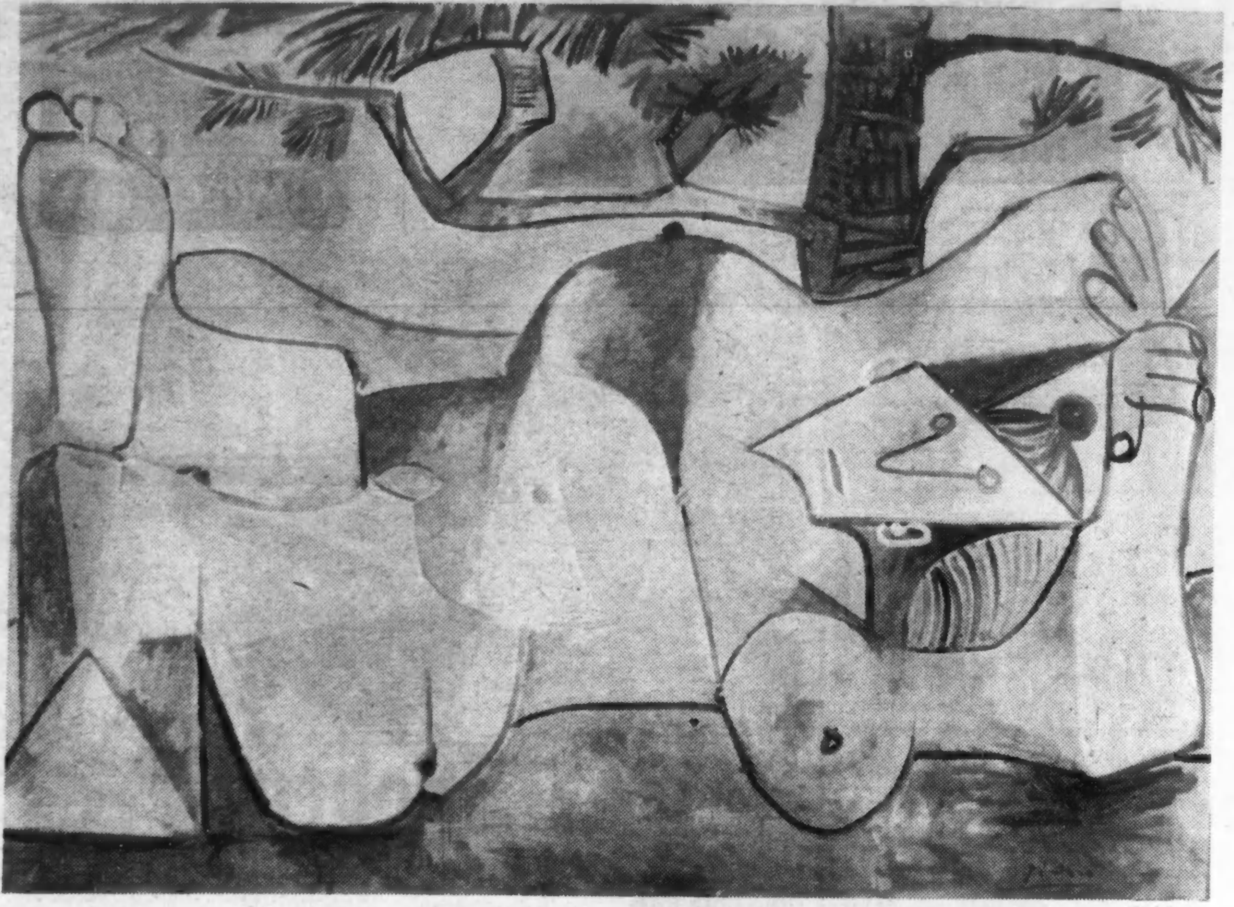
La première rencontre entre les Soviétiques et 70 toiles, 20 sculptures, des gravures, des tapisseries modernes était donc une expérience : d'un côté, les produits les plus révolutionnaires de la liberté de recherche de l'artiste occidental ; de l'autre un peuple qui retrouve le droit de regard.

Pierre Schneider est allé interviewer Jacques Lassaigne, critique et historien d'art, chargé d'organiser la section culturelle de l'Exposition, qui fait le point sur le résultat de cette confrontation passionnante.

L'EXPRESS. — On vous a reproché d'avoir commis un faux-pas en présentant tant d'œuvres non réalistes à un public habitué au réalisme le plus strict.

JACQUES LASSAIGNE. — On a eu tort. Il y a à l'exposition un certain nombre d'excellents tableaux figuratifs : ce n'est pas devant eux qu'on s'arrête et qu'on se passionne, mais devant les abstraits. Contre toute attente, le Dubuffet a plu, le grand « Don Quichotte » de Germaine Richier également. En revanche, les Gromaire et « les Constructeurs », de Léger, malgré leurs sujets réalistes (ouvriers au travail), leur ont paru quelque peu inaccessibles et froids. C'est à se demander si les gens n'ont pas été plus indisposés par les déformations de Pignon que par Vieira da Silva ou Hartung.

Cela tient, je crois, à ce que, pour eux, l'homme est sacré, et ne peut être représenté qu'idéalisé. Toute déformation, voire toute stylisation, est un peu sacrilège. Un Hélion représentant des gens ordinaires lisant des journaux et un Herbin montrant des ouvriers jouant aux boules ont déplu parce qu'ils semblaient frivoles : « *L'art est une chose sérieuse* », m'a-t-on dit.



(Leiris.)

... LA « FEMME NUE SOUS UN PIN » DE PICASSO...
C'est Picasso lui-même qui avait choisi.

(Archives.)

... UNE TOILE DE SOULAGES.
Mme K : « Je vois des poutres. »

L'EXPRESS. — Comment au juste avez-vous conçu l'exposition ?

JACQUES LASSAIGNE. — L'exposition s'agençait, non autour de personnalités, mais de quelques grands thèmes : Paris, la campagne française, le Français en ses travaux et en ses loisirs, visages français.

Au sein même de chacune de ces catégories, je me suis efforcé de rendre sensible l'incessante évolution, la volonté de renouvellement. C'est, en effet, à ce ferment de recherche qui est en lui que l'art français doit sa place éminente.

L'exposition, qui s'ouvrait sur un Bonnard, un Matisse et un Braque destinés à fournir la transition entre les toiles fauves et cubistes du Musée Pouchkine et l'époque contemporaine, s'achevait sur le « Balzac » de Rodin et un grand « Nymphéas » de Monet, qui montrent que l'aventure est une des constantes de l'art français. Ce n'est pas la seule, et le public a pu voir, par exemple, que la nature demeure, même dans des œuvres « abstraites », une référence constante.

Enfin, pour montrer en quelque sorte à quel point ce « terrain français » est propice à l'éclosion de talents qui le transcendent, l'exposition a été ponctuée de quelques « grands noms » : Matisse, Maillol, Rouault, Vlaminck, Picasso, Soutine, Villon.

Un seul tableau imposé

L'EXPRESS. — Avez-vous rencontré des obstacles ou subi des pressions dans la réalisation de ce programme ?

JACQUES LASSAIGNE. — De pressions, guère. Côté français, le seul tableau qui m'ait été imposé est un Buffet. Je n'avais retenu aucun peintre aussi jeune. On m'assura que Buffet était connu en Russie, que son absence étonnerait. En réalité, il n'a même pas été remarqué.

Auprès des artistes, j'ai trouvé la collaboration la plus cordiale, à l'exception de Braque, le seul qui se refusa à prêter les œuvres qu'il avait d'abord promises. Segonzac a choisi la plus belle œuvre de celles qu'il conserve chez lui. Les enfants de Matisse et de Rouault ont permis que ces derniers soient admirablement représentés. Musées et grands collectionneurs ne se sont pas dérobés non plus.

Côté russe, aucun contrôle (contrairement à ce qui s'est passé avec les livres). On me pria seulement de ne pas exposer de peintres russes — ceux-là mêmes que le public ne peut encore voir au Musée Trétiakov. Je me suis borné à inclure des Russes n'ayant jamais travaillé en Russie : Soutine, Zadkine, Mme Delaunay. A vrai dire, j'ai inclus un artiste qu'une délégation de peintres officiels soviétiques, venus à Paris lors de la préparation de l'exposition, avaient aimé : mais il s'agissait d'un peintre des plus abstraits : Eugène de Kermadec ! On m'a reproché là-bas d'avoir voulu saboter Picasso en présentant sa grande toile récente, « Femme nue sous un pin ». Or c'est lui-même qui l'avait choisie ! Je dois le dire : l'exposition reflète mes intentions, et j'en porte l'entière responsabilité.

L'EXPRESS. — L'impression suscitée répond-elle à votre attente ?

JACQUES LASSAIGNE. — Franchement, oui. L'affluence a été telle que, dès le second jour, il a fallu — chose non prévue — poser des barrières devant les œuvres pour le protéger.

C'est aussi l'endroit où l'on stationnait le plus longuement. Cela commençait à dix heures du matin et ne s'arrêtait plus. Les gens entraient, regardaient sans réactions spectaculaires, jusqu'au Picasso. Là, ils étaient accrochés, ils s'animaient. Ce qui les a frappés ou même choqués le plus, c'est, outre le Picasso, deux sculptures : la « Femme se lavant », de Couturier, et la « Femme endormie », d'Adam. Les femmes surtout s'effaraient. On demandait aux hôtesses : *Comment des Françaises peuvent-elles accepter d'être représentées ainsi ?*

→

Semaine du Cinéma Soviétique

MARIGNAN
PATHÉ
27, Champs-Elysées
PARIS
27 Sept. - 3 Oct. 1961

dans le cadre des accords d'échanges culturels entre l'urss et la france, seront présentés pour la première fois en france : « ciel pur » de grigori tchoukhraï, grand prix du festival de moscou 1961, « résurrection » de mikhaïl chveitser, d'après léon tolstoï, « l'amour d'aliocha » de toumanov et choukine, « paix à celui qui vient au monde » de naoumov et alov, prix spécial du jury venise 1961, « trois récits de tchekov » de marie andjaparidzé, edouard botcharov et irina poplavskaia, « le poulain » de vladimir fétine, « les voiles écarlates » d'alexandre ptouchko, « les cosaques » de vassili pronine, d'après léon tolstoï et quinze court-métrages inédits. prix des places 5 nf et 6 nf. tarif réduit étudiants et ciné clubs.

Vous aimez les mots-croisés ? alors achetez
SPORT CEREBRAL
l'Hebdomadaire des MOTS-CROISÉS
Spécimen sur simple demande
SPORT CEREBRAL 140, Bd SAINT-GERMAIN, PARIS, 6me

Tout le nettoyage
pour tous locaux commerciaux et privés
Travaux de Peintures
Dépoussiérage
Mise en état - Entretien
Vitres - Tapis - Parquets
RABOTAGE - ENCAUSTIQUAGE
Vernissage parquets
MAR. 47-60 et 63
"L'IMPECCABLE"
101, RUE DES MOINES - PARIS 17e

Paris en parle

L'EXPRESS. — Succès de scandale, alors, ou tout au plus de curiosité ! C'est du moins ainsi qu'en ont parlé les journalistes français...

JACQUES LASSAIGNE. — Ils se sont trompés ! Bien sûr, on a ri ! Mais on n'aurait pas moins ri, en pareille occasion, à Paris... Il ne faut pas oublier que le public de l'exposition est comparable à celui de la Foire de Paris ou du Salon des Arts Ménagers. Et je trouve que, somme toute, il est très bon, très sérieux. Ce sont d'autres Russes qui rabrouaient les rieurs. Les gens ne demandaient qu'à comprendre, qu'à s'instruire.

Dès le second jour, quand les notices explicatives accompagnant chaque œuvre ont été posées, l'atmosphère a changé. Elle n'a cessé de s'améliorer. Bien que le public soit renouvelé de jour en jour, il n'a cessé d'être plus éclairé, comme par un phénomène de propagation mystérieuse. Les journalistes français ont décrit les réactions de l'inauguration du jour. Or, chacun sait que le public des vernissages, à Moscou comme à Paris, est le plus mauvais qui soit. Ainsi, le jeune ministre qui inaugurait l'exposition, grand spécialiste des questions économiques, me fit dans le cours de sa visite deux remarques acerbes, peut-être délibérées (nous étions en pleine crise). Le malheur voulut qu'il les lançât à propos de Pignon et de Walch, dont les sympathies politiques ne sont un secret pour personne !

Ce genre de bévue n'est d'ailleurs pas une spécialité russe. Le même jour, un haut fonctionnaire français m'a dit, en parcourant des yeux le pavillon : « *Vous avez de bien belles reproductions !* » Mme Krouchtchev a été plus représentative du public que nous allions recevoir. S'arrêtant devant le Soulages, elle m'a gentiment demandé : « *Je ne comprends pas l'art moderne, expliquez-moi* ». Je lui ai dit : « *Je vous demande simplement de regarder et de me dire ce que vous voyez* ». Elle m'a regardé, et dit : « *Je vois des poutres...* » On ne pouvait mieux décrire Soulages.

D'une manière générale, l'intérêt du public est allé s'amplifiant et s'approfondissant. Malgré la difficulté d'obtenir des billets d'entrée, des gens revenaient plusieurs jours de suite, Dieu sait comment. Certains se faisaient les défenseurs véhéments des œuvres, à l'exemple d'Ilya Ehrenbourg. Voyant un homme rire, il lui demanda : « *Qui êtes-vous ? Que faites-vous ?* »

Entre deux avions

L'autre se dérobe et enfin réplique : « *Je suis géologue.* »

Alors Ehrenbourg s'écrie : « *Vous riez parce que vous ne comprenez pas cette peinture. Je n'entends rien à la géologie, rien : est ce que j'en ris pour autant ?* »

Son cas est loin d'être isolé. On se passionnait. Ehrenbourg, encore lui, m'a dit avoir reçu une lettre d'un ingénieur de Tachkent, en Asie Centrale, lui disant qu'il avait appris la présence d'un Rouault à l'exposition et qu'il allait venir le voir entre deux avions.

L'EXPRESS. — Pensez-vous que cette attitude soit caractéristique d'un changement dans l'orientation artistique des Soviets ?

JACQUES LASSAIGNE. — Il me semble. J'ai moi-même vu, chez des peintres, des toiles très peu réalistes. Disons puristes. On m'a parlé aussi d'expressionnistes du genre Appel. Ces artistes, il est vrai, font ces choses dans le secret de leurs minuscules chambres, et sans espoir de les exposer. Pour vivre, il leur faut souvent un second métier. (Du reste, ces contraintes, avant tout économiques, sont-elles tellement étrangères à nos propres artistes ?)

Sous la surface officielle, un peu rigide, rien ne saurait empêcher l'évolution interne de l'art de se produire. L'abstraction descend du fauvisme et du cubisme. Dès qu'on montre ces derniers, le mécanisme est en marche.

Les gens là-bas sont beaucoup plus prêts qu'on ne le croit à accepter notre vision du monde. Il suffisait de quelques contacts pour que nous trouvions un langage commun. C'est pourquoi une expérience comme celle que nous avons tentée est, à mon avis, absolument positive.

PIERRE SCHNEIDER.

L'EXPRESS **Petites annonces** L'EXPRESS

Offres d'emploi

CADRES

Société de Produits chimiques recherche

INGENIEUR CHIMISTE

5 à 10 ans d'expérience industrielle au courant génie chimique et comptabilité industrielle

Maximum : 40 ans

pr diriger Usine Banlieue Paris

CHEF EXPORTATION
Laboratoire Pharmaceutique

Expérience de l'organisation de la prospection médicale dans pays européens.

Allemand nécessaire.

Envoyer C. V. à BRIO Service 5, pl. des Victoires, Paris-1er qui transmettra.

Importante Sté recherche jeune

PSYCHOLOGUE

(30 a. env.) sexe mascul. exclusivement, pour sélection divers PERSONNELS COMMERCIAUX Bonne connaissance de l'anglais nécessaire. Poste stable avec perspectives de CARRIERE intéressantes. Adr. C. V. détaillé par lettre exclusivement à : Bureau Universitaire de Statistiques. Service des Enquêtes, 29, rue d'Ulm. Paris (5e).

INDUSTRIE

GROUPE INDUSTRIEL

HUNTER DOUGLAS

offre à

DESSINATEURS
et
CONSTRUCTEURS

Une situation stable et d'avenir dans d'excellentes conditions de travail dans son usine moderne à

ROTTERDAM HOLLANDE

avec aide financière pour le déménagement des familles et pour la recherche d'une appartement moderne. Expérience demandée dans l'un des domaines suivants :
1° Dessins d'équipement de transformation d'aluminium ;
2° Etudes d'outillage de presse et/ou de machines à profiler ;
3° Etudes de produits de grande consommation réalisés par production en chaine.
Env. C.V. à HUNTER DOUGLAS 52 r. La Fontaine, Paris-16e.

NOS PETITES ANNONCES
sont reçues
aux guichets RÉGIE-PRESSE
85 bis, rue Réaumur PARIS (2e)

Par téléphone :
GUTenberg
50-94, 99-30 et 56-20
TOUS LES JOURS
9 à 12 h. - 14 à 18 h.
sauf samedis après-midi dimanches et fêtes

Par correspondance :
Service des Petites Annonces
REGIE-PRESSE L'EXPRESS
85 bis, rue Réaumur
PARIS (2e)

Paiement strictement d'avance par chèque bancaire ou mandat-poste joint à la lettre (libellé à l'ordre de REGIE-PRESSE)

La ligne se compose de 28 lettres, signes ou espaces (minim. 2 lignes) Les réponses peuvent être domiciliées à nos bureaux. Elles sont reçues et réexpédiées moyennant un tarif forfaitaire de 3 NF

PUBLICITE

L'U-e des Premières Agences de Publicité recherche

CHEF DE PUBLICITE

de formation supérieure et parlant couramment l'anglais. Agence Internationale, elle applique les méthodes du « marketing » et connait une expansion considérable. Salaire sur la base de 1.800 NF qui peut être dépassé en fonction de l'expérience.
Ecrire avec C. V. à M. La Charmoie, 9 bis, rue Gazan, Paris-14e. Discrétion garantie.

SECRETAIRES

Nous offrons à

SECRETAIRE BILINGUE

40 ans maxim. ayant séjourné pays langue anglaise. Bonne culture générale, poste d'ASSISTANTE auprès du Dir. général. Société ayant activité internationale. Siège Champs-Elysées. REMUNERATION ANNUELLE de l'ordre de 15.000 NF
Ecrire avec C. V. à :
PSYCHOTEC Référence 31 E
118, rue Réaumur - Paris (2e)

TRES IMPORTANT GROUPE INTERNATIONAL

recherche pour son DEPARTEMENT DU PERSONNEL :

1° UN PSYCHO-SOCIOLOGUE CONFIRMÉ

pouvant promouvoir l'application des techniques de la psycho-sociologie moderne à l'ensemble des problèmes du personnel :
Relations sociales, information, formation, recrutement, promotion, desccription de fonctions, études de structure.

2° UN RESPONSABLE DU SERVICE DE RECRUTEMENT,

de promotion et de liaisons Université-Industrie. Poste comportant de très nombreux contacts et exigeant, à défaut d'une formation psychologique très poussée, un grand sens de l'humain et une culture de niveau supérieur.

Les candidats devront être âgés de 30 à 35 ans.

Adresser C. V. avec photographie à M. PETIT « Service 0 », B. P. 310-08 PARIS

INGENIEURS

Important Groupe de Conseil d'Organisation et Direction en expansion rapide offre situation premier plan à

INGENIEURS
Grandes Ecoles
28-35 ans

ayant pratique de l'industrie et des techniques d'organisation

Fonction de responsabilité.
Contacts et conseils au niveau le plus élevé. Larges possibilités d'action, recherche et application dans les domaines suivants :

- diagnostics d'entreprises.
- études quantitatives de gestion.
- prévisions et plans de développement.
- prix de revient et budgets.
- organisation technique.
- action commerciale.
- gestion du personnel.
- ensembles électroniques de gestion.

Ambiance d'entreprise favorable à épanouissement personnel et promotion rapide.
Rémunération importante
Résidence Paris.
Déplacements de courte durée France et Etranger.

Envoyer C. V. manuscrit sous réf. GF,), rue Garnier
Neuilly-sur-Seine
Discrétion assurée

Laboratoire de recherches engage :

INGENIEURS PHYSICIENS

pour effectuer des travaux d'études et de recherches dans des domaines tels que : Télévision, Magnétisme, Infra-Rouge, Techn. du vide, Semi-Conducteurs, etc. Ecr. avec C. V. LEP, 23, rue du Retrait (20e)

STENO-DACTYLOS

FRANCO-BRITANNIC AUTOS demande

STÉNO-DACTYLO
ANGLAIS-FRANÇAIS

Se prés. 25, r. P.-V.-Couturier LEVALLOIS

DIVERS

Etabl. second. rech. H. jeune s'int. probl. psych. Prof. Lettres et math. 6e 5e 4e Ec. JI 816204

CENTRE ACTIVITES PSYCH. et PEDAG. 9e arrt rech. J. F. Hôtesse st.-dact. Ec. JI 816205

CADRE Marché commun import. group. franco-allemand (11 usines) engage s. PARIS Agent ou préf. couple tr. b. introd. client. confect. détail pour vente pl. grosse product. europ. ROBES aux mag. confect. fém. cap. organ. présent. collection. Gros moyens matér. et public. mis à disposition. Ec. INTER-FRANCE B. P. 9, GRENOBLE (Isère).

GRAND MAGASIN recherche JEUNES GENS 30 ans maxi., dégagés obligations militaires, niveau baccalauréat, formation ou expérience commerciale.

Envoyer lettre manuscrite et C. V. à Pub. DUFAYEL (sous n° 947), 6, r. deClignancourt, Paris (18e) qui transmettra.

Demandes d'emploi

CADRES

J. F. CADRE
35 ans

15 ans de pratique secrétariat, administr. organisat. et gest. de budgets

ETUDES DE MARCHE ET MOTIVATIONS

recherche dans PUBLICITE PROMO-VENTE et MARCHE, etc.
Poste à respons. impliquant rédact., contacts, organisat.

Ecr. à C. D. (n° 130), 6, rue Chanoinesse, Paris-4e qui tr.

JEUNE FEMME (30 ans)

Licences Philosoph. et Psychol. Diplômes Institut de Psycholog.

ANGLAIS-ESPAGNOL

Expér. de plus. années Direct. Etudes Motivations et sondages

recherche

Situation de Cadre Marketing ou Recherches socio-économiques de Grande Entreprise, Sté d'Etudes ou Ag. de Publicité.

Créations Dauphine (n° 126) 6, r. Chanoinesse-4e q. transm.

CADRE 40 ans. ETALAGISTE DECORATEUR PUBLICISTE diplômé des concours nationaux. Licence professionnelle, cherche situation. CESTERS, rue Rénéric, ANGLET (B.-Pyr.)

Excell. collab. secrét. direction, dynam., sér., bonne prés. publ. relat., angl., ital. Libre 2 oct. Sér. référ. ch. situat. cadre ou en rapport. Ecr. Journal 8.888.

PHARMACIEN C.P.A.
Grande expérience profession, jeune, actif, recherche situation NIVEAU DIRECTION
Ecr. JAX Publ. (n° 18-ZGL) 15, rue Taitbout, Paris (9e) qui transmettra

C. P. A.
Jeune, actif, diplômes universitaires, expérience commerc., administr., financière, ayant dirigé et remonté société moyenne importance, recherche situation Ecr. AJAX Publ. (n° 108-ZGL) 15, rue Taitbout, Paris (9e) qui transmettra.

Licencié Droit, 30 ans, deux certificats Lettres, forte culture historique, littéraire, artistique, cherche situation PARIS faisant appel à cette culture. Ecrire Agence Havas, LIMOGES, n° 010839.

DIVERS

DAME présentant bien, honorabilité parfaite, ferait remplacements dans tous commerces, sauf bars et alimentations. Ecrire Journal n° G. 9033.

Décorateur nation. allemande, diplômé école Sup. technique textile et Ecole Décoration Arts et Métiers à Vevey, ch. place ETALAGISTE, DECORATEUR mode féminine. P. Friedmann c/o Mme Klinger, 18, rue du Simplon - VEVEY (Suisse).

F. 38 a. ch. secrét. mi-temps st.-dact. Paris Sud. Ec. JI 93537

Jeune Luxembourgeois ch. place ETALAGISTE, DECORATEUR ou GRAPHISTE. Format. prof. 5 ans Arts et Métiers, Beaux Arts. Suisse et Luxembourg. Parle français, allemand, angl. R. KIEFFER c/o Mme Mange, 22, av. Cérésole, Vevey, Suisse

INFIRMIER dipl. Etat ch. place stable. Ecrire Journal n° 93693

Jeune femme 25 a. bach., éducat. prés. parl. et écriv. cour. suédois, très bonne connaiss. angl., allem., 3e langue, dactylo début. cherche situation corresp. à ses capacité. Ecrire Journal n° G 9370 qui transm.

TRAVAUX A DOMICILE

Cherche à faire journées repassage et raccommodage à domicile dans 8e, 16e, 17e. Ecrire L'Express n° G 9411.

Emplois intérimaires

EUREKA SERVICE
15, rue de Paradis, PARIS-10e
PRO. 47-30 Dépannage tout personnel de bureau sur simple appel tél.

Travaux à façon

DEMANDES

Agencement d'apparts par les ATELIERS REUNIS, travaux menuis., ébén., plomb., électr. peint., lit., tapiss., carrelage. Devis sur dem. 79, rue Bellevue, Boulogne. MOL. 20-96.

VOS VETEMENTS
rectifiés par TAILLEUR, SIMON 31 bis Fg-Montmartre.Tai.57-85

Constructions

NEUVES

SAINT-MAUR 14, AVENUE PASTEUR
BEL IMMEUBLE, faç. pierres. APPARTS 3 pièces tt cft. Trav. rez-de-ch. Livraison été 1962. A partir de 54.250 NF. PRET 50 %. FACILITES pr SOLDE.
J. BOUCHER Tél. : PRO. 46-20
13, Fg-Mnotmartre, Paris (9e)

5e LUXEMBOURG
(à 150 m. des Jardins)
25, R. HENRI-BARBUSSE
Appts 2 et 3 p., gd standing. gros œuvre terminé livraison Hiver 61-62

CREDIT POSSIBLE
60 %

G.E.C., 31, r. Bassano (8e) **BAL. 99-19**

Appartements

ACHATS

2e RELANCE 1961

Il nous manque 9 stud. ou 2 p. 14 appts 2-3 p., 7 appts 3-4 p. 3 appts 4-5 p. 1 appt 5 p. Paris

PAIE CT. Cie U.F.I.T., 30, rue N.-D.-des-Victoires. LOU. 56-35

Société hollandaise électrique ach. pr 1er oct. dernier délai 19 stud., 6 app. Offre LOHAR, 11, r. des Aulanaies, Sannois.

VENTES

Propriétaire vend STUDIO caractère, tt confort. SUR PLACE St-GERMAIN-des-PRES MEME ELY. 93-47 le matin.

CITE UNIVERSITAIRE
IMM. NEUF 10e ET. ASC.
4 P. cuis.entr. s.de bns. wc.ch. centr. imm. cpt 37.500 + C. F., jeudi, vendr. 12 à 19 h.
5, av. du Doct. Lannelongue **PARIS-14e**

PORTE MAILLOT
1er ét. 4 p. ent. c. prof.lib. jeudi vdi, sam. 4,r.Ruhmkorff.Gal.60.31

18e 2 p. c. wc, bains, 40 m2 28000 nf av.8000.Tri.97.40

REPUBLIQUE. Appt grand luxe 130 m2 gd confort. 2 ch. de domestiques. Escal. de service Prix 135.000 NF. GOB. 09-05

PRES GARE **RUEIL** IMMEUBLE MOD.
SUR PARC ET SUR RUE. Gd Living + 2 p., entr., cuis. s. de b. Tout cft. Soleil. Calme Cr. Fonc. Px intér. TRI. 01.86

ITALIE. App. impecc. 2 p. n. gd confort, moquette, téléph. prix 38.000 NF. GOB. 09-05.

LOCATIONS DEMANDE

URGENT
Je cherche 6 pièces, deux salles de bains, 7e, 8e ou 16e
REPRISE JUSTIFIEE
Ecr. L'EXPRESS, 29, r. Marignan ou téléphoner heures bur. ELY. 23-89. Poste 95.

Très urgt. Mr seul rech. studio bien meub. av. tél. St-Germain-des-Prés - Invalides-Luxembourg. faire offre CONTACT. Bal.85.50

Propriétés

ANTONY Près métro Conctruct. 1959 avec primes. R.-de-ch. surélevé. 5 p., cuis., salle d'eau. Tt cft. Garage. Jardin. 500 m2. Prix 130.000 NF à débattre.

VINCENNES Près mairie Construction meul., briq. appar., 7 p., cuis. 2 chamb. froides au sous-sol. Gd atelier-garage de 100 m2. Prix 150.000 NF à débattre.

91, av. Gén.-Leclerc Tél. : GUB. 41-76 **SENEZE**

PAVILLONS VENTE

THIAIS Viager libre, 4 p. c., cft, terr. 328 m2. Bourg-la-Reine. ROB. 08-96. 25.000 NF + rente. Ag. métro

HOUILLES - Agence Régionale 4, bd J.-Jaurès. Tél. 968-62-00 beaux pavillons 7, 6, 5 pièces + cuisine. Confort et terrains.

TARIFS

DEMANDES D'EMPLOI : La ligne 3 NF
OFFRES D'EMPLOIS : La ligne 7 NF
CAPITAUX, SITUATIONS : La ligne 15 NF
AUTRES RUBRIQUES : La ligne 7,50 NF

TAXES : 8,52 % en plus

Locaux commerciaux

3e Arr. RÉPUBLIQUE
LOCAL ..000 m2 en propriété burx. Magas. Dépôt. Tt cft. PARKING entr. cochère
JAMMES 113, r. de Courcelles CAR. 09-90

LOCAUX NEUFS conven. pour Boutique ou Bureaux à louer ou à vendre 13e arrond. **ELY. 10-88**

Capitaux

PRETS HYPOTH. court ou lg terme. Taux intér. Solut. rap. Birney, 45.r.Hauteville.Pro.22.32

Bonnes adresses

MAR.34.00 TAPISSIER spécialiste
Sièges, literie, rideaux, habillem. mural Tissus excl. PARIS-BANLIEUE-EURE KLETZEL, 19, av. St-Ouen Paris-17e

Les IMPERMEABLES les VETEMENTS de PEAU et la nouvelle collection de ROBES ET MANTEAUX A VOS MESURES
BERYL
115 bis, av.Gal-Leclerc-14

Occasions

ANTIQUAIRE achète aux particuliers tous meubles anciens et de style et objets d'art.
LES BELLES EPOQUES
88, boulevard de Courcelles WAG. 04-89

Matelas, sommiers, divans neufs toutes mesures, sacrifiés, depuis 165 NF. 0,80 large. RUBY, 1 ter, rue Chanez (16e)

ANTIQUAIRE recherche beaux meubles anciens et de style pour l'exportation
73, rue des Vignes.
JAS. 25-65

Autos

VENTES

PORÉ
110, rue des Rosiers
SAINT OUEN - MON 22-37
concessionnaire SIMCA-FIAT-NSU

OUVERT LE DIMANCHE

UN APERÇU DE NOS PRIX

ARIANE 61	7.500 NF
ARIANE 60 Sup.lxe.	6.500 NF
ARIANE 59	5.500 NF
ARIANE 58 n.roues.	4.650 NF
403 60	6.700 NF
403 7 60	6.300 NF
DAUPHINE 60....	4.300 NF
MONTLHERY 61 ..	6.300 NF
ETOILE 61	5.800 NF
MONACO 60......	6.300 NF
ET. 60 opt. gd air.	5.000 NF

COUPE BRISTOL
« GREYHOUND »
4 places - Noire - Cuir fauve. Accessoires - Mars 1961. 11.000 km. - NF 32.000

COUPE MERCEDES 300 SL
1955 - Couleur ivoire. Entièrem. revisée. Gar. usine NF 23.000

FRANCO-BRITANNIC AUTOS
25, rue P.-Vaillant-Couturier
LEVALLOIS PER. 60-24

SIMCA CARDINET
23-25, r. Cardinet (17e)
CAR 45-00 - WAG 32-35

DES OCCASIONS... DES PRIX... DU CREDIT...

FREGATE 53	800 NF
VEDETTE 53	800 NF
ARONDE 53	1.500 NF
CITROEN 11BLD56.	1.600 NF
VERSAILLES 55 ..	2.400 NF
ELYSEE 57	3.300 NF
MONTLHERY 58 ..	3.600 NF
SUPER-DELUXE. 59	3.900 NF
CHATELAINE 59..	4.000 NF
ARIANE 59	5.400 NF
CHAMBORD 58 ..	5.900 NF
OCEANE 58	6.500 NF

CARTE GRISE ET VIGNETTE INCLUSES

REPRISES

GARANTIE-ASSURANCE

VOITURES OCCASION
toutes marques
GARANTIE ASSURANCE
Concessionnaire SIMCA
212, avenue Daumesnil
NAT. 31-70

Allo ! Allo !

ICI LES PETITES ANNONCES DE « L'EXPRESS »

Si vous êtes abonnés au téléphone (réseau de Paris) figurant à l'annuaire officiel des P.T.T., vous pouvez transmettre par fil toutes vos Petites Annonces en appelant

GUT. 50-94
GUT. 56-20
GUT. 99-30

VINGT OPERATRICES SPECIALISTES A VOTRE DISPOSITION

800.000 lecteurs lisent chaque semaine ces P. A.

LE SUICIDE DE M. H.

par J.-J. SERVAN-SCHREIBER

MONSIEUR Hammarskjoeld n'est pas mort, il s'est suicidé.

Mort il l'était déjà politiquement dès l'instant — dans l'après-midi de dimanche — où la tournure des combats au Katanga l'obligea à demander une entrevue à M. Tshombé pour obtenir un cessez-le-feu. Si l'entrevue avait eu lieu, M. H. ne pouvait en sortir que démissionnaire.

Il avait joué toute l'autorité de l'organisation internationale sur la réussite d'un coup militaire destiné à prendre le riche Katanga pour le remettre au Congo auquel il appartient. Il avait perdu.

Dimanche après-midi, sa situation morale et politique était une situation de faillite. Depuis un an déjà, l'U.R.S.S. ne le reconnaissait plus et ne s'adressait plus à lui. Dans sa défense courageuse, et rigoureuse, des jeunes Etats africains, il s'était aliéné totalement les principales nations européennes (France, Belgique, Angleterre en tout cas). Il lui restait — c'était encore beaucoup — le bloc afro-asiatique et les Etats-Unis. Au moment où il déclencha le coup militaire contre Tshombé, il jouait son va-tout. Quand on découvrit, au bout de trois jours, sur quelles erreurs et quelles illusions l'affaire avait été techniquement montée, c'en était fini de M. H.

METTRE l'O.N.U. à la merci de Tshombé, c'était ridicule et insupportable. Pourtant, il lui fallait, dimanche soir, en venir là, puisque partout les contingents de l'O.N.U. étaient encerclés par les troupes katangaises, et submergés les uns après les autres. Ou bien alors...

Ou bien il fallait, à tout prix, devenir le plus fort et renverser le sort des armes. Le Secrétaire général fit une timide tentative : trois avions à réaction éthiopiens devaient arriver dimanche soir au service de l'O.N.U. L'Angleterre leur interdit le passage. Il n'alla pas plus loin.

Il pouvait encore, s'il avait été résolu à gagner, faire appel à l'Inde, à la Tunisie, au Maroc, à dix autres pays pour lesquels Tshombé est le symbole même du colonialisme sous sa forme la plus hypocrite, la plus méprisable. Mais c'était engager l'épreuve de force totale, aggraver les combats, faire tuer beaucoup de monde... c'était l'aventure — au sens où un grand aristocrate occidental comme le Secrétaire général déteste le mot et la chose. Il préféra prendre rendez-vous avec Tshombé. C'est-à-dire capituler.

L'HOMME, dès cet instant, était fini. Son idéal, son image de lui-même, sa vie morale étaient détruits. Et c'était un homme moral. Il se comporta à partir de ce moment selon ce que les médecins appellent une « conduite d'échec » : il ne tenait plus à gagner, il ne tenait plus à la vie.

Il engagea son voyage aérien vers Ndola et Tshombé dans des conditions insensées. Avec un avion endommagé, sans protection aérienne dans une zone dominée par les Katangais, à destination d'une piste d'atterrissage isolée au milieu d'un pays tenu par des ultras rhodésiens alliés de Tshombé, sans contacts radio avec sa base.

Quels que soient les détails, encore inconnus, des derniers instants du vol, les conditions étaient réunies au départ pour que le Secrétaire général ait peu de chances d'en sortir vivant. C'était un vol-suicide.

Surtout si l'on se souvient que le même Tshombé avait publiquement juré que lorsqu'un avion transportant le Secrétaire général de l'O.N.U. passerait à sa portée, il le ferait descendre. Sabotage à bord, mitraillage en vol, torpillage à l'arrivée par la tour de contrôle — toutes les hypothèses techniques sont possibles. Elles ne sont qu'anecdotiques. M. H. est allé au-devant des assassins les mains nues, comme un Juste.

A nous tous, qu'il laisse derrière lui, il lègue par son sacrifice un testament.

LE Secrétaire général aurait pu avoir l'ambition de contribuer à une solution du conflit fondamental entre l'Occident capitaliste et le monde communiste. Il eut la sagesse de ne pas viser si haut, sa fonction ne lui en donnait évidemment pas les moyens. Il visa plus juste : la guerre générale deviendra un danger réel si la mutation du monde sous-développé (ex-colonial) tourne finalement à la révolte violente contre l'Occident. C'est ce qui s'est produit en Asie. C'est ce qu'il s'agit d'éviter en Afrique aujourd'hui, en Amérique latine demain.

Le problème de M. Hammarskjoeld était donc celui de l'Afrique. Le nôtre.

En s'y attelant, il aidait, en fin de compte, l'Occident là où il fallait.

Mais il livra cette bataille capitale comme un saint-cyrien en gants blancs. Il ne voulut pas admettre qu'il avait en face de lui, autour des derniers coffres-forts de la colonisation non pas des hommes politiques avec qui on peut négocier mais des mercenaires, au service de puissances financières aussi inhumaines qu'anonymes, et qu'il s'agissait d'une lutte à mort, où il FAUT être le plus fort.

CES « gorilles » — comme on dit depuis le 13 Mai — ont derrière eux des grands intérêts, profondément enracinés dans les métropoles européennes. A travers certains bastions coloniaux comme l'Algérie, comme le Katanga, comme l'Angola, c'est toute la structure de notre société qui est en question. Il est naturel que la bataille soit terrible.

Au dernier moment, il y a environ trois semaines, le Secrétaire général de l'O.N.U. se rendit compte de la nature exacte du problème : il exigea le départ du Katanga de tous ceux qu'il appela « les mercenaires étrangers ». C'était déclencher la guerre contre les gorilles. Mais il le fit, comme nos présidents du conseil, sans avoir d'abord mis la force physique de son côté, sans avoir surtout pris la décision de gagner coûte que coûte.

Il a perdu la bataille, mais il avait bien vu, avant de mourir, l'essentiel : si le pouvoir politique dans les sociétés occidentales n'élimine pas les gorilles et leurs patrons, civils et militaires, il est condamné. Il ne nous resterait plus alors qu'à prier le ciel que M. Krouchtchev, lui, leur fît peur.

LA veille du jour où Dag Hammarskjoeld vola vers la mort, un parlementaire français exigeait, par écrit, du gouvernement qu'il désavoue l'action de l'O.N.U. A quel titre ? Au titre savoureux de « président du Groupe parlementaire d'amitié France-Katanga ». Ce député, ce président, c'est M. Jean Baylot. Mais oui, l'ancien préfet de police, l'homme du gang Baylot-Dides.

L'anecdote est éloquente. De Tshombé à Baylot, en passant par bien des militaires de haut rang et des présidents de sociétés, le réseau est international et étroit. Avec ces hommes on ne compose pas. Pour s'en être aperçu trop tard, le noble Suédois est mort. A nous d'entendre son dernier message.

J.-J. S.-S.

Une récente enquête le prouve :

TRIOMPH MOBILIER

EST LE MAGASIN LE MOINS CHER DE FRANCE

Pourquoi ?

✦ Parce qu'il a adopté une formule originale : vente directe du fabricant au consommateur avec marge bénéficiaire réduite.

✦ Parce que cette formule permet, en multipliant le nombre de ventes, de mettre sur le marché des meubles de très grande qualité à des prix de revient tout à fait accessibles.

Ouvriers, Techniciens, Enseignants, Directeurs, Chefs d'Entreprise...

Pour décorer votre intérieur vous trouverez une sélection de meubles de haute décoration au prix du SMIG.

Venez nous contacter — comparaisons utiles, instructives — ambiance d'achat agréable, conseils sincères. TRIOMPH MOBILIER, 274, rue du Faubourg-Saint-Antoine, PARIS (près de la place de la Nation). Parking assuré. Téléphone DOR. 56-48.

Concessionnaire RACHET